

Emilie Calba
Maîtrise d'anthropologie
Dirigée par François Laplantine

***L'educandario* Eunice Weaver**
Essai d'ethnographie

Université Lumière Lyon II
Année Universitaire 2001-2002

"Nous ne sommes pas tous
des génies mais il y a bien des
manières d'éviter
d'être des sots"

(Georges Devereux)

Sommaire

Introduction	.p 1
I. La découverte de l'<i>educandario</i>	
Description de l'espace	.p 9
I.1 Préparation du voyage	.p 9
I.2 Arrivée à l'<i>educandario</i>	p 12
I.3 Description des bâtiments	.p 26
II. Le découpage du temps à l'<i>educandario</i>	.p 36
II.1 Journée-type à l'<i>educandario</i>	.p 38
II. 1 a) 5h30 Réveil	.p 41
II. 1 b) 7 heures	.p 42
II. 1 c) 9h30-10h	.p 44
II. 1 d) 11 heures Repas	.p 47
II. 1 e) 13 heures	.p 49
II. 1 f) 15h Goûter, Devoirs	.p 50
II. 1 g) 17h30 La douche	.p 51
II.2 Journée-type à la crèche	.p 55
II. 2 a) Le réveil	.p 59
II. 2 b) 7 heures	.p 62
II. 2 c) 11 heures	.p 65
II. 2 d) 12h La sieste	.p 66
II. 2 e) 13h L'après-midi commence	.p 67
II. 2 f) 17 heures	.p 70
III. Espace et temps de la parole à l'<i>educandario</i>	.p 76
III.1 Approche des éducateurs	.p 79
Mirela	.p 79
Iago	.p 82
Monica	.p 86
Claudio	.p 90
Dona Luiza	.p 94
Andressa	.p 95
III.2 Espace de la parole	.p 98
III.2 a) Seulement certaines personnes détiennent le temps et l'espace de la parole	p 99
III.2 b) Les directrices	.p 103
III.2 c) Un temps et un espace de parole existent pour les autres, marqués par la liberté du contenu du discours	.p 106
1 Clivages, <i>fofocas</i>	.p 106
2 Solidarité exprimée dans le discours quand celui-ci concerne les conditions de travail et de vie	.p 111
Conclusion..	.p 113
Bibliographie	.p 118
Annexes	.p 121

Introduction

Mon terrain d'observation a eu lieu dans le Nordeste du Brésil et plus précisément dans l'état du Cearà, à côté de la ville de Fortaleza, capitale cearense.

Je suis restée six mois dans cette région où j'ai travaillé bénévolement dans une institution pour enfants nécessiteux, si l'on traduit littéralement le terme de "*criança carente*" employé en portugais.

Je reviendrais plus en détails sur mon travail et cette institution dans le développement de mon mémoire et j'aimerais donc m'attacher ici à décrire deux aspects qui, selon moi, ont dirigé mon attitude sur le terrain et mon travail de rédaction.

Il s'agit, dans un premier temps, de resituer la région nordestine dans son contexte : le Brésil, "terre des contrastes" comme l'a joliment et justement nommée Roger Bastide est un pays immense dont les particularités changent selon la région où l'on se trouve. Le Nordeste n'échappe pas à la règle, cette région est identitairement marquée par son histoire et son milieu naturel.

Pour développer cet aspect, je ferais appel aux notes que j'ai pu prendre dans les différents ouvrages de Gilberto Freyre, Josué de Castro et Roger Bastide¹.

La région du Nordeste brésilien est, pour de Castro, celle d'un "peuple spolié depuis des siècles" (de Castro, 1965, p19). Nous sommes en effet en présence d'une terre et d'une population qui ont vécu "plus de quatre siècles d'un régime agraire de type féodal implanté par les colons portugais sous la forme du latifundium esclavagiste producteur de sucre" où "la résistance invincible de ce régime devant toute exigence ou même toute revendication des paysans cherchant à améliorer un peu leurs tragiques conditions de vie, (a) fini par donner à ces gens le sentiment de l'inutilité de tous les efforts tendant à les tirer du borbier de la misère." (de Castro, 1965, p 25)

L'argument de la spécificité de la région du Nordeste brésilien est repris par Gilberto Freyre dans son ouvrage, *Maîtres et esclaves*, lorsqu'il nous dit que là "où le processus de colonisation s'affirma le plus vraiment aristocratique, de fut dans le nord du Brésil. Aristocratique, patriarcal, esclavagiste. Le Portugais devint ici le seigneur des terres les plus vastes, le maître des hommes les plus nombreux, de toutes les parties de l'Amérique" (Freyre, 1974, p181).

¹G. Freyre, *Maitres et esclaves*, Gallimard, TEL, Paris, 1974.

J. de Castro, *Une région explosive, le Nordeste du Brésil*, Seuil, collection Esprit "frontière ouverte", Paris, 1965.

R. Bastide, *Brésil, Terres des contrastes*, l'Harmattan, Paris, 1999.

Plus loin, l'auteur ajoute que "les conditions franchement féodales de la colonisation" y furent basées sur "le système politique des capitaineries héréditaires et le système économique des dons de terres et des latifundias" (Freyre, 1974, p185).

En effet, la culture de la canne à sucre de cette région au début de la colonisation motiva un développement spécifique dont nous parle également Roger Bastide dans son ouvrage, *Brésil, terre des contrastes*. Le littoral de la canne à sucre qui s'étend de l'état du Maranhão à celui de Bahia transforma le paysage et dessina la culture particulière de ses habitants : "le Nord-est, malgré ces modifications du paysage, les transferts d'une culture à une autre et la diversité agricole, culturellement reste le Brésil du sucre, tant son histoire, son genre de vie, sa cuisine, sa structure sociale elle-même sont imprégnées par la senteur des cannes coupées, la douceur du sucre, et le parfum de la cachaça (eau de vie de canne)" (Bastide, 1999, p64).

Mais "les anciens esclaves qui auparavant vivaient dans la *senzala*, grande bâtisse qui leur était réservée, sont maintenant éparpillés dans les huttes et les masures des champs et des hameaux, ou entassés dans des bidonvilles qu'ils construisent dans les marécages, autour des villes, véritables *senzalas* qui renaissent auprès des nouveaux seigneurs de la terre" (De Castro, 1965, p26).

Pour de Castro, le Nordeste reste enfermé dans le cercle vicieux de la pauvreté c'est à dire dans un "processus social dans lequel intervient une constellation de facteurs négatifs si bien entremêlés que les groupes pauvres deviennent toujours plus pauvres, tandis que les riches s'enrichissent toujours davantage".

Les moulins des seigneurs semblent encore présents dans le paysage social actuel même si la culture de la canne à sucre s'est désormais déplacée et que la région du Nordeste produit d'autres denrées agricoles comme le coton, le tabac ou le cacao.

Le Nordeste est une région immense, 900 000 km carrés selon de Castro (qui n'y inclut pas l'état de Bahia comme Bastide). La région peut grossièrement se diviser en deux : le Nordeste maritime (Nordeste du sucre) et le Nordeste central (Nordeste de la sécheresse).

"Tandis que dans le Nordeste (maritime) proche de la côte, le climat est humide, avec des pluies abondantes et régulières, dans le Nordeste central, le climat est sec, les pluies rares et surtout extrêmement irrégulières, ce qui donne à la région

un aspect semi-aride" (de Castro, 1965, p40). Il s'agit du sertão et de ses plaines désertiques qui contrastent avec les paysages verts et les forêts du littoral.

La limite entre ces deux Nordeste est tout de même floue. La zone dans laquelle j'ai mené mon terrain d'observation me semble appartenir aux deux descriptions de paysage. Fortaleza se situe au bord de la mer et le village où je travaillais, à l'intérieur des terres (à 15 kilomètres de la capitale cearense). Ce village est dominé par une *serra*, une petite montagne très boisée et verte comme nous le décrit De Castro pour le Nordeste maritime. Mais le Cearà dans son ensemble est aussi concerné par la sécheresse, tant dans le sertão que sur les côtes.

Un conte classé comme éthologique par Luis da Câmara Cascudo² énonce d'ailleurs la sécheresse du Cearà et y donne la raison suivante:

<< Em priscas eras, os cearenses malquistaram-se com o Bom Jesus. Resolveram então expulsá-lo do Cearà. Para esse fim, prepararam uma jangada e nela puseram o Santo com os mantimentos que julgaram necessários para a longa travessia que, a seu juízo, ia o mesmo empreender. Desfraldaram a vela da embarcação e impeliram o Santo de mar a fora, rumo a Portugal, donde procedera.

O Bom Jesus, na agoniada viagem, já muito distante das praias cearenses, "entre o mar e o céu", sentiu sede. Por esquecimento, ou mui propositadamente, os seus perseguidores não haviam acondicionado àgua na jangada. Nem uma gota sequer existia do precioso líquido...

Nesse transe doloroso, sedento de sede, o Bom Jesus proferiu então estas palavras:

"Sim, cearenses ingratos e maus; vocês também não terão àgua quando tiverem sede".

O Vento Leste, que passava, acolheu as palavras do aflito Santo e, varrendo do nosso céu todas as nuvens, trouxe para o Cearà a primeira seca.>>

Ce conte (récolté par Luis da Câmara Cascudo auprès de Eusébio de Souza, à Fortaleza, Cearà) raconte donc (en résumé) que les cearenses, après s'être fâchés avec le Bon Jésus, l'avaient mis dans une barque et abandonné à la mer pour qu'il retourne au Portugal. Volontairement ou involontairement, ils oublièrent de lui laisser de l'eau et durant sa traversée, lorsque le Bon Jésus mourrait de soif, il proféra "Vous aussi cearenses n'aurez pas d'eau lorsque vous aurez soif". Le vent d'Est reçut ses paroles, balaya les nuages, amenant ainsi la première sécheresse du Cearà.

Ce conte, outre sa référence à la punition divine, exprime alors bien le fait récurrent de la sécheresse cearense.

²L. da Câmara Cascudo, *Contos tradicionais do Brasil*, Rio de Janeiro, Ediouro, Coleção Terra Brasilis, 2001

De Castro insiste sur le fait que cette sécheresse affaiblit économiquement la population du Nordeste et qu'elle est la cause principale du sous-développement de cette région : "le XIX^{ème} siècle a connu dix grands hivers et sept grandes sécheresses. Parmi ces dernières, celle de 1845 a des conséquences très graves pour le bétail et celle de 1877-79 devient célèbre. Elle provoque la mort de 500 000 habitants du Cearà et des environs soit 50% de la population" (De Castro, 1965, p83).

Dans le Nordeste, un dicton populaire dit "La table du pauvre est maigre mais le lit de la misère est fécond". Le taux de natalité du Nordeste est élevé : le taux de fécondité est pourtant d'environ 3 enfants par femme (2.79 exactement contre 2.44 pour le Brésil). Mais on recense 24.48 naissances "vivantes " pour 1000 habitants en 1998 avec un taux de mortalité de 58 enfants pour 1000 naissance (le plus élevé du Brésil). L'indice de croissance de la population est donc le plus bas avec 1.3% de croissance moyenne annuelle (1.6% pour le Brésil).

L'espérance de vie y est la plus basse avec une moyenne de 62 ans environ contre 64 pour la moyenne nationale.

En 1999, le Cearà recensait 7 106 605 habitants. La proportion d'enfants de moins de 5 ans étant de 10.35% (9.25% pour le Brésil)³.

Pour de Castro, la première cause de mortalité est la faim et les problèmes de santé (maladies infectieuses et parasitaires) qui en découlent. "La mort est une telle constante, un facteur social d'une si grande importance dans la vie de la région que dans certaines villes de l'intérieur on pourrait croire que les cimetières en sont les parties les plus prospères" à la différence des villes qui pour lui sont composées "de ruelles sordides, sans ordre et sans hygiène, sans le moindre confort." (de Castro, 1965, p42).

Et Bastide de rajouter : "Si la vieille aristocratie terrienne a été détruite pour être remplacée par une nouvelle aristocratie, de type capitaliste, la situation du noir" (je dirais même de la classe pauvre en général) "ne s'est pas améliorée pour cela. D'esclave, il est devenu prolétaire". L'abolition de l'esclavage a laissé "place à un régime inhumain, où l'individu n'est plus qu'un simple numéro à l'usage des statisticiens" (Bastide, 1999, p71).

Les différents aspects du Nordeste que je viens de développer influencèrent beaucoup le regard que je portais alors sur mon terrain. Mon oeil était aiguisé pour voir et percevoir la misère, la pauvreté et les conditions de vie difficiles des occupants du foyer où je travaillais.

³Chiffres du Rede internacional de informaçoos para a saude, voir annexes.

L'appréhension particulière que j'eus de mon terrain m'amène alors à développer le deuxième aspect qui dirigea mon attitude et mon travail de recherche.

Le même Josué de Castro dit dans l'introduction de son livre que son travail relève d'une "sociologie participante et engagée" car les "vérités scientifiques sont toujours relatives puisqu'elles dépendent toujours strictement du moment de l'observation et du point de vue où se place l'observateur. Tel est le sens le plus général de la théorie einsteinienne de la relativité, par laquelle on en arrive inévitablement à conclure que ce que nous décrivons n'est pas en réalité la nature telle qu'elle est, mais telle qu'elle apparaît dans la perspective de nos méthodes d'observation." (de Castro, 1965, p14).

Le point de vue scientifique que Georges Devereux développe dans son livre *De l'angoisse à la méthode*⁴ est similaire. Cet ouvrage m'a interpellée, autant que le discours de De Castro dans la mesure où toute ma position sur le terrain et également celle que je pris pour la rédaction de mon mémoire furent placées sous le signe de l'angoisse.

Les questions "qu'est-ce que je vois? qu'est-ce que j'entends? qu'est ce que je fais?" m'ont poursuivies jusque dans la rédaction de cette tentative d'ethnographie en se transformant en "qu'ai-je vu? qu'ai-je entendu? Qu'ai-je fait?".

Je n'ai jamais été sûre de moi et surtout de ma position d'ethnographe durant tout ce temps mais l'ouvrage de Devereux, s'il n'a pas atténué mes doutes, éclaira les zones d'ombre des faits que j'avais récolté sur mon terrain.

Que dit cet ouvrage? Un argument également repris dans d'autres livres, le fait que "nous n'observons jamais les comportements d'un groupe tels qu'ils auraient lieu si nous n'étions pas là ou si les sujets de l'observation étaient d'autres que nous"⁵

C'est "l'idée d'Einstein" (comme nous le disait plus haut de Castro) selon laquelle "nous ne pouvons observer que les événements <<survenus auprès de>> l'observateur - que nous ne connaissons que ce qui a lieu auprès de et dans l'appareil d'expérimentation, dont l'élément le plus important est l'observateur." (Devereux, 1980, p15).

"Le savant doit (...) se comprendre lui-même en tant qu'observateur. (...) ce n'est pas l'étude du sujet, mais celle de l'observateur, qui nous donne accès à l'essence de la situation d'observation" (Devereux, 1980, pp. 18-19).

Citons pour exemple, le cas qu'évoque Devereux dans l'observation 32 : "un étudiant diplômé apprit, au cours de sa première expédition, que par suite d'un changement d'autorité dans le département, consécutif à la mort de son professeur,

⁴G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode*, Flammarion, Paris, Nouvelle bibliothèque

⁵ F. Laplantine, *La Description ethnographique*, Natan, 128, Paris, 2000, p 23

il ne serait pas nommé, à son retour, maître assistant. Ce qui le poussa à une investigation exceptionnellement minutieuse des problèmes des orphelins et des autres personnes <<abandonnées>> de la tribu qu'il étudiait." (Devereux, 1980, p79, il est intéressant de noter que j'ai choisi cet exemple qui parle d'un étudiant et de sa première expédition...)

Plus loin dans son introduction, Devereux nous dit qu'une "science du comportement authentique existera quand ceux qui la pratiquent se rendront compte qu'une science réaliste de l'humanité ne peut être créée que par les hommes qui sont le plus conscients de leur propre humanité, précisément lorsqu'ils la mettent le plus totalement à l'oeuvre dans leur travail scientifique." (Devereux, 1980, p21)

Travail exigeant que de se rendre conscient de sa propre humanité, travail passant peut-être, comme nous le suggère Marc Gaborieau qui insiste sur "la nécessité au départ d'une bonne connaissance de soi" par "-pourquoi pas ?- une psychanalyse préalable"⁶.

Car "si l'ethnographe perturbe une situation donnée, et même créé une situation nouvelle, due à sa présence, il est à son tour éminemment perturbé par cette situation. Ce que vit le chercheur, dans sa relation avec ses interlocuteurs (ce qu'il refoule ou ce qu'il sublime, ce qu'il déteste ou ce qu'il chérit), fait partie intégrante de sa recherche." (Laplantine, 2000, p23).

Et "il n'est nullement avilissant mais, en fait, réellement utile de reconnaître ses propres limites humaines" (Devereux , 1980, p76)

Je n'ai lu l'ouvrage de Devereux qu'à mon retour du Brésil et donc, sur place, je n'ai pas pu essayer de reconnaître mes propres limites humaines. Il est pourtant bien évident que les observations que j'ai faites sur mon terrain en sont empreintes et j'ai essayé de prendre en compte la perturbation que j'ai créée sur mon terrain, ainsi que la perturbation que j'ai ressentie face à ce terrain.

Je ne prétends donc à aucun moment avoir su observer et analyser la réalité du foyer pour enfants dans lequel j'ai travaillé.

Les descriptions que je fais sont issues de la perception des choses qui m'est propre et c'est pour cela que j'emploie l'imparfait pour les évoquer. L'utilisation du "Je" me permet aussi de justifier mon discours : c'est moi qui ait vu les choses de cette manière, à l'instant T où je me trouvais sur mon terrain mais aussi à l'instant T où j'essaie de rédiger mes observations.

Jeanne Favret-Saada exprime mieux que moi le questionnement qui m'assaille au sujet de la qualité de mon travail lorsqu'elle dit que "l'ethnographie ne

⁶ M. Gaborieau, de l'expérience ethnologique in Cahiers Jussieu/2, Université Paris VII, *Le mal de voir*, Paris, 10/18, 1976. p220.

peut se désigner comme science qu'à la condition d'effacer la trace de ce qui fut le travail sur le terrain.(...) Il est convenu que (certains) éléments ne peuvent être évoqués qu'en hors texte"⁷

Favret-Saada s'interroge : "peut-on encore parler de science quand le texte, c'est son avant-propos?" (Favret-Saada, 1977, p 54). Je m'interroge moi aussi : tout le texte de mon mémoire, ou du moins une grande partie, est gouverné par l'avant-propos qu'il est convenu de placer hors du texte.

La spécificité du terrain de cette auteur (la sorcellerie) me fait croire réellement qu'elle ne pouvait faire d'autres choix et que son étude est bien scientifique. En ce qui me concerne, essayant tout de même de me raccrocher à quelques principes ethnographiques énoncés dans les ouvrages, entre autres, de Marcel Mauss ou de Malinowski, je doute de la valeur scientifique de mon étude.

Me tester à l'ethnographie était la motivation première de mon terrain et je ne vois pas comment il m'aurait été possible de m'exclure des observations que je fis alors.

Ainsi, nous aborderons dans une première partie la préparation de mon terrain et mon arrivée sur les lieux (le fameux hors texte placé dans le texte).

Nous y trouverons aussi la description des bâtiments (description de l'espace du foyer), puis dans la deuxième partie, la description de l'emploi du temps du personnel du foyer (description du temps du foyer).

J'ai fait ces descriptions dans un souci d'être exacte et complète afin d'offrir un maximum de certitude à mes conclusions, comme le conseille Marcel Mauss dans le *Manuel d'ethnographie* ⁸ou encore Malinowski lorsqu'il dit que "l'ethnographe travaillant sur place a pour devoir de relever les règles et les constantes de la vie de la tribu, tout ce qui est permanent et fixe"⁹.

La troisième partie de mon mémoire concerne ce que j'ai pu déduire justement de ce qui est fixe et permanent, ou plutôt de ce que j'ai considéré comme les conséquences de la fixation et de la permanence de l'espace et du temps du foyer.

C'est sûrement de cette partie dont je doute le plus en tant que constitutive d'une science car si j'ai eu l'impression, "sur le terrain" de ne rencontrer "que du langage" (Favret-Saada, 1977, p 25), je ne suis pas sûre d'avoir réussi à contrôler mon engagement dans ces paroles et peut-être n'y ai-je que ce que je voulais y voir.

⁷J. Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, Folio essais, Paris, 1977, p 51-52

⁸M. Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1971,

⁹ B. Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Gallimard, Paris, 1989 p68

Bien sûr, "nous n'inventons pas les phénomènes sociaux et les événements auxquels nous avons participé, mais quelle illusion de penser que nous en donnons une copie fidèle.(...) Les carnets des ethnographes (...) sont au contraire révélateurs d'un choix, de la sélection somme toute limitée de phénomènes appréhendés à partir d'un certain point de vue, mais aussi du hasard des rencontres effectuées sur le terrain, dont le corollaire est l'élimination par méconnaissance d'autres rencontres et par conséquent d'autres perspectives possibles"(Laplantine, 2000, p34).

La problématique de mon travail est donc révélatrice d'un choix : celui de prendre en compte les données d'espace et de temps de l'endroit dans lequel j'effectuais mon terrain et ensuite d'observer les interactions et les échanges concernant les occupants du foyer qui, de mon point de vue, me semblent en liaison directe avec les données d'espace et de temps particulières de l'endroit dans lequel ils évoluent.

Cette problématique, saura, je l'espère, "opérer un net départ entre d'un coté, les résultats de l'étude directe, les données et interprétations fournies par les indigènes, et de l'autre, les déductions de l'auteur, basées sur son bon sens et son flair psychologique" (Malinowski, 1989, p 59)

Cette épreuve ethnographique fut souvent gaie mais parfois dure, à l'égal de Malinowski qui dit avoir connu "des périodes de découragement au cours desquelles (il se) plongeait dans la lecture de romans, un peu comme un homme se met à boire sous l'effet de l'ennui et de la dépression dus au climat tropical". Je tiens ici à remercier toute la littérature qui m'apprit tant sur le Brésil ou le voyage et que je n'aurais pas l'occasion de citer dans mon mémoire. Ces hommes et ces femmes me sauvèrent de moments d'angoisse ou de solitude : Jorge Amado, Mario Vargas Llosa, Henri Michaux, Manuel da Conceição, Patricia Melo, Jean-Christophe Rufin, Alma Guillermoprieto et sans doute, pour moi, le plus grand, Nicolas Bouvier (cf. bibliographie).

I. La découverte de l'*educandario*

Description de l'espace.

I.1 Préparation du voyage

Je voulais partir au Brésil et y travailler avec des enfants, faire quelque chose, retrouver des images de ce que j'avais pu voir dans des reportages ou dans des livres, rencontrer ce pays qui m'attirait depuis si longtemps..

Pas facile pourtant de trouver un lieu où travailler. D'autres me prouvaient par leur expérience que cela était possible et c'est ainsi que je rencontrais une jeune fille, Cécile¹⁰, qui me parla d'un endroit, d'un foyer, l'*educandario* Eunice Weaver, où elle était restée 6 mois, dans le Cearà, Nordeste du Brésil. Voici un résumé du rapport (cf. annexe) que me transmet l'association française Jangadeiros, association de parents adoptifs d'enfants brésiliens par laquelle était passée Cécile (et par laquelle je passais aussi) pour travailler à l'*educandario* :

"L'*educandario* Eunice Weaver du Cearà est une institution philanthropique (régie par la loi n°9758 de l'état du Cearà) fondée en 1932 par Eunice Weaver, personne connue pour ses oeuvres humanitaires envers les lépreux. L'institution fait partie de la Fédération des Sociétés Eunice Weaver du Brésil, créée en 1942 pour accueillir des enfants de lépreux (d'autres établissements similaires ont également été créés avant 1950 dans quasiment chaque état du Brésil). La lèpre ne faisant ensuite plus de nouvelles victimes, le centre s'est ouvert aux enfants déshérités, en situation de risque, victimes de mauvais traitement ou abandonnés.

L'institution de Maranguape est située en zone rurale, à 15 km de Fortaleza et à 5 km du village de Maranguape. Reliée à Fortaleza, Maracanau, Messejana et Caucaia par des routes goudronnées, l'*educandario* Eunice Weaver dispose d'eau traitée, d'électricité, du téléphone et d'un assainissement de base.

Pour subvenir à ses besoins, l'institution a des conventions avec des organismes officiels au niveau de l'État du Cearà et au niveau fédéral comme la LBA (Légion Brésilienne d'Assistance), le FEBEMCE (Fédération du bien être des mineurs du Cearà), etc. Elle reçoit également des dons et subventions ponctuels des villes avoisinantes ainsi que de particuliers (apports financiers des présidentes ou de l'association française Jangadeiros, par exemple).

L'État du Cearà verse 50 reais (environ 150 francs) par mois et par enfant de 7 à 18 ans, la Fédération verse 33 reais par mois et par enfant de 0 à 6 ans. Ce sont les seules entrées d'argent régulières et ces sommes sont censées couvrir les

¹⁰Tous les noms ont été changés.

frais de nourriture, d'habillement, de scolarité des enfants mais aussi les salaires des employés, l'entretien des bâtiments,...

Concernant l'accueil des enfants, le centre peut recevoir 200 enfants de 0 à 18 ans (la majorité a entre 2 et 15 ans). D'une manière générale, ce sont les organismes conventionnés avec l'institution qui, en priorité, confient les enfants. Ces placements se font alors par l'intermédiaire d'un juge. L'*educandario* recueille aussi (et dans la majorité des cas), les enfants dont les parents en font la demande. Certaines conditions doivent cependant être remplies : le ou les parents doivent justifier d'une impossibilité financière ou temporelle (ou pour cause de santé) de garder avec eux leur(s) enfant(s). En aucun cas ils ne les abandonnent et ils doivent d'ailleurs venir les chercher tous les quinze jours ainsi que pour les grandes vacances.

Une vingtaine d'employés accomplit toutes les tâches de la vie de l'institution, du secrétariat, de l'encadrement des enfants et des travaux ménagers.

Les enfants sont scolarisés à l'école primaire d'État Eunice Weaver, située à côté de l'institution. En complément, quelques initiations professionnelles sont proposées telles que la fabrication du pain, des cours de sérigraphie, de dactylographie.

Sur le plan de la santé, l'institution bénéficie avec l'appui de la commune de Maranguape d'un service médical dirigé par une dermatologue rémunérée par l'État (les enfants sont, dans cette région, sujets à de nombreuses maladies de peau).

A l'origine, en 1932, l'*educandario* possédait plus de 1200 hectares de terres réparties de Fortaleza à Maranguape jusqu'à Maracanaú. Les difficultés financières ont forcé les directeurs successifs à vendre progressivement ces terres aujourd'hui réduites à 30 hectares, comprenant la moitié d'un lac fournissant de l'eau pendant trois ans sans pluies.

La direction-présidence de l'institution est gérée par un personne bénévole, élue par la Société Eunice Weaver pour sept ans."

Au moment de mon contact avec l'*educandario*, la présidente était Maria José, réélue il y a 5 ans, à la tête de l'institution. La gestion d'une telle entreprise étant énorme, Maria José est depuis le début aidée de ses soeurs (surtout par sa soeur cadette, Maria Claudia, appelée elle aussi présidente) et de cousines ou d'amies qui l'appuient systématiquement ou occasionnellement .

Ce rapport (cf. annexe), renseignant rapidement sur l'*educandario*, ne fait pas état des changements occasionnels ou définitifs que je trouvais à mon arrivée sur place.

Les photos de Cécile ainsi que le récit de son expérience me donnèrent envie de rentrer en contact avec les présidentes de ce foyer. Cécile envoya donc un fax au Brésil pour annoncer l'arrivée d'une de mes lettres et expliquer notre rencontre. Pas de réponses pendant plusieurs semaines jusqu'au jour J où un fax

revint et m'annonçait l'impossibilité de venir passer quelques temps à l'*educandario* du fait de la présence de deux français sur place : leur projet de deux ans faisait alors bien trop d'ombre à mon séjour de 6 mois, leur travail promettait beaucoup et les présidentes ne voyaient pas l'intérêt de recevoir une autre personne.

Sachant que d'autres établissements Eunice Weaver existaient au Brésil dont un près de Belem, je répondais immédiatement à mes précieuses interlocutrices afin de leur expliquer mon projet plus amplement et de leur demander les coordonnées de ces autres *educandarios*.

Une lettre de trois pages qui expliquait mon désir de travailler avec des enfants dans le cadre d'une recherche de terrain ethnographique sur le travail d'éducateur, et mon projet de travailler également les contes populaires brésiliens avec ces mêmes enfants séduit apparemment Maria Claudia, qui me répondit qu'après mûre réflexion, elle avait décidé de m'accepter quelques temps au sein du foyer mais ceci pour une période inférieure à celle que je prévoyais : de août à début décembre.

Elle me prévint aussi qu'elle attendait de moi la parfaite préparation de mon projet et une bonne connaissance du portugais, estimant que mon séjour déjà court ne devait pas être freiné par un apprentissage sur place de la langue.

Un autre avertissement était souligné : je devais comprendre que le Brésil avait une autre culture que celle de la France et que j'aurais à m'adapter, à accepter la façon de vivre et d'agir du personnel de l'*educandario*.

Il fallait également que je me rende compte des réalités de ce foyer et que je me souvienne en faisant mes bagages que de jeunes adolescents vivaient au foyer, troublés et bourrés d'hormones, que je ne devais pas contribuer à émouvoir...

Cette lettre annonçait donc la couleur, j'approuvais le sérieux de ce discours et étais toute prête à me plier aux exigences de cette femme car elle m'offrait sur un plateau ce dont je rêvais pour mon séjour.

Cependant, la courte période qu'elle me proposait ne me satisfaisait pas et je commençais donc à chercher d'autres lieux afin de prolonger mon expérience et de la diversifier en travaillant dans une autre institution. C'est ainsi que je pus entrer en contact avec la *Barraca da amizade*, Baraque de l'Amitié, par le biais de Danielle, une jeune fille qui y avait passé un an.

Nouvelle lettre, même explication mais autre réponse : enchantée par mon projet, l'équipe de la Baraque de l'amitié me recevrait sans aucun problème dès mon arrivée au Brésil.

Début février, je rencontrais Géraldine (24 ans) et Benoît (26 ans), le couple de Français qui partait pour deux ans à l'*educandario*, elle avec une

formation de psychomotricienne et un projet se rattachant à cette formation, lui avec un diplôme d'ingénieur agricole et la mission de mettre en place une plantation de fruits et légumes dont la production servirait à nourrir les enfants du foyer. Rencontre dans le froid de l'hiver, autour d'une bière, et dont l'issue prouva à chacun la détermination des autres et la vraisemblable bonne entente sur les lieux.

Mon projet était en place, il me restait alors à financer ce voyage. Les six mois qui précédèrent mon départ furent donc une suite de petits boulots et de lectures sur le Brésil jusqu'au jour J, 16 août où je m'envolerais pour le Brésil.

Cette accumulation de préparatifs me firent en oublier un : rester en contact permanent avec l'*educandario*. Ayant donné le jour de mon arrivée plusieurs mois à l'avance et préparant d'arrache-pied mon départ, j'avais considéré ce sujet comme résolu et ce n'est qu'une semaine avant le décollage que j'eus la "bonne" surprise de me rendre compte que plus personne là-bas ne m'attendait... Un coup de fil glacial à l'*educandario* où Géraldine, la Française déjà en place, m'apprit leur certitude que j'avais abandonné le projet et leur gêne de me recevoir ainsi, sans que personne ne soit au courant. Elle m'annonça aussi son incertitude que je puisse finalement venir du fait de la présence de deux allemandes, acceptées dans l'effectif justement car tout le monde pensait que je ne venais plus....Panique, coup de fil à Maria Claudia qui, m'annonçant la même chose que Géraldine, me rassura cependant sur le fait qu'il y aurait quelqu'un pour me réceptionner à l'aéroport et que mon arrivée était la bienvenue.

Soulagements et inquiétudes : la bonne humeur de Maria Claudia contrastait réellement avec la froideur de Géraldine, j'allais partir, arriver mais dans quelle ambiance?

I.2 Arrivée à l'*educandario*

J'atterris donc le vendredi 17 Août à Fortaleza, Aeroporto Pinto Martins, 16 heures environ. Pour me recevoir : Géraldine accompagnée de Jorge, le chauffeur de l'*educandario*, un homme tranquille et pas bavard qui doit repartir au plus vite car il a des courses à faire. Agé d'une soixantaine d'années, Jorge a passé son permis de conduire pour être le chauffeur du combi, véhicule volkswagen, où le nom de l'*educandario* et la phrase "*Recordar e viver*" (se souvenir et vivre) sont inscrits. J'ai du mal à voir la joie de Géraldine mais je réussis par contre très bien à deviner sa colère ou du moins son manque d'envie que je sois là.

Le combi repart de l'aéroport rempli de mon énorme sac de voyage et de ma grosse trouille en direction de l'*educandario* situé à Maranguape, village de "l'intérieur" à une trentaine de minutes de Fortaleza.

Durant le trajet, où je n'arrive pas à décoller mes yeux de ce qui se passe derrière la vitre et où j'ai du mal à savoir si je rêve où si ce que je vis et ce que je vois est bien vrai, Géraldine m'explique que l'annonce de mon arrivée a bousculé tous les projets du personnel de l'*educandario* : c'est un week-end où les enfants rentrent chez eux et où les éducateurs peuvent se le permettre également mais ma venue si impromptue a obligé les éducateurs à rester dans les lieux avec les quelques enfants que personne n'est venu chercher. En effet, il faut bien m'accueillir tout de même, ne pas me laisser seule dans ces grands bâtiments pour mon premier week-end...Je vois déjà la connotation liée à mon arrivée...Culpabilisée, j'arrive enfin à l'*educandario*.

Les bâtiments sont vides car la plupart des enfants sont rentrés chez eux, il est presque 17h et la nuit commence à tomber. Les moustiques se montrent les plus accueillants tandis que je m'assois sur les marches à l'entrée de l'*educandario*, fatiguée de cette longue traversée et extrêmement gênée de cette soi-disant impolitesse dont j'ai fait preuve.

Souvenirs un peu nébuleux, je crois me rappeler que Claudio, le directeur, est là pour me souhaiter la bienvenue, quelques enfants aussi, curieux et distants. Puis Benoît, le deuxième Français arrive à son tour de la *horta*, le jardin qu'il a mis en place pour ses plantations. Il m'accueille un peu comme les autres c'est à dire sans effusion de joie et surtout sans chaleur. Finalement, Géraldine m'emmène dans ma chambre, celle où je vais passer les trois mois à venir. Elle se situe dans la crèche, bâtiment séparé de l'*educandario* qui reçoit les petits de 2 à 7 ans.

Nouvelle culpabilisation : cette chambre est en réalité celle d'une éducatrice, Mirela, que j'ai gentiment "viré" car le lieu habituel d'accueil des étrangers, la chapelle, est occupée par ses fameuses allemandes qui n'auraient jamais été là si j'avais prévenu de mon arrivée....Fantastique. Mais Mirela et Dona Luiza, les deux éducatrices de la crèche ne me regardent pas comme les autres, elles restent distantes et très polies mais leur curiosité bienveillante me rassure un peu. Une douche, un repas, je ne me rappelle plus ni de l'ordre ni de la suite des événements, j'ai forcément dû me coucher puisque le lendemain, je me réveille dans un lit, dans cette chambre "volée".

Le soleil est levé, quelques voix d'enfants filtrent et je reste plusieurs minutes à me demander ce que je fais ici, dans quel sens tourne la terre, si je rêve

ou si oui, je suis là où je voulais être même si rien ne se passe comme je le veux depuis plusieurs heures.

Je me décide à me lever, il est 7 heures du matin, 11 heures selon mon horloge interne, je suis reposée malgré cette anxiété qui ne me quitte pas depuis deux jours.

J'ouvre la porte et je trouve trois gamines d'environ 12 ou 13 ans, elles jouent devant ma porte à se coiffer, se décoiffer. Des paroles que je ne comprends pas mais un air doux et chaleureux qui me rassure dès le matin.

Elles m'amènent dans la cuisine où je trouve Mirela et Dona Luiza qui me servent un petit déjeuner de reine et plein d'attention. Encore des paroles que je ne comprends pas, mes cours de brésilien ont du mal à arriver dans ma bouche pour exprimer quelque chose et mes oreilles paraissent ne pas vouloir faire la jonction avec mon cerveau. Cette journée passe lentement : Géraldine arrive pour me présenter et faire mon interprète malgré elle, j'ai de vagues souvenirs mais la certitude de mon malaise.

Je visite les lieux, immenses, en faire le tour et imprimer les circuits est compliqué. Géraldine et Benoît m'accueillent dans leur maison, située à l'arrière de l'*educandario* et me racontent rapidement leurs 6 mois ici. Plus tard dans la journée, les Allemandes viennent me rencontrer, elles étaient parties à la plage et sont rouge écrevisse. Mais au moins, elles tentent de communiquer, même si cela reste difficile vu notre niveau de portugais à toutes les trois.

Mélanie et Dominica ont 25 ans, elles sont là depuis un mois maintenant et semblent satisfaites de leur séjour. Étudiantes en économie et sociologie de l'Amérique latine, elles ont un stage de langue à effectuer pour leur diplôme. De projet éducatif ou pédagogique elles n'ont point et leurs tenues ressemblant à des uniformes de tennis-women en plus sexy me laissent perplexe quand me reviennent en mémoire les phrases de Maria Claudia sur les hormones des jeunes garçons à ne pas émouvoir... Leur attitude avec les enfants de tous âges et de tous sexes est très décontractée, allant de paire avec la tenue, elles embrassent, bisouillent et rient avec les quelques petits êtres, restés au foyer ce week-end.

Samedi puis dimanche, je me rends compte qu'en fait le directeur, Claudio qui est aussi le responsable des garçons de 13 à 18 ans, et Monica, l'éducatrice des filles de 7 à 18 ans ne sont en fait pas dans les lieux. Les quelques gamines de plus de 7 ans qui sont restées ont investi la crèche où la chaleur maternelle de Dona Luiza donne un air de vacances, les garçons peu nombreux occupent leur dortoir ou

les larges étendues de nature qui entourent l'*educandario*, surveillés par Iago, éducateur des garçons de 7 à 13 ans qui profite de ce moment d'accalmie pour faire des mots fléchés ou regarder la télé.

La cuisinière, Dona Felipa, n'est pas là non plus mais c'est le cas chaque fin de semaine à partir de samedi après-midi, tout comme les lavandières, le jardinier et le vigile. Outre Dona Luiza, Mirela et Iago, n'est restée sur place que Dona Noemia, femme âgée d'une soixantaine d'années engagée depuis quelques années à s'occuper des trois handicapés mentaux du foyer : Lili (25 ans), Joãozinho (50 ans) et Patricio (20 ans environ). Dona Noemia fut éducatrice des jeunes filles pendant 30-40 ans avant d'être assignée à la lourde tâche de la "gestion" des handicapés mentaux.

Ces deux premiers jours me permettent donc de faire un peu connaissance avec les lieux avant que les autres enfants et éducateurs ne reviennent. Ils me permettent aussi de "tisser des liens" avec les enfants et personnel présents : discussions avortées par notre incompréhension mutuelle mais tentative soutenue de faire en sorte que je me sente bien et qu'ils me sentent bien.

Première sortie à Fortaleza également, le dimanche : nous quittons Maranguape pour un viron à la plage avec Mélanie et Dominica, les enfants les plus grands restés ce week-end et Mirela que les deux Allemandes ont réussi à décider après maintes discussions. Je m'en rendrais compte plus tard mais Mirela est en fait terrorisée à l'idée de sortir de l'*educandario* pour aller ailleurs que chez sa soeur à Maracanau et ce week-end là, elle aura mis le pied sur la *Praia do Futuro* qu'elle n'avait pas fréquenté depuis six ans.

Cette sortie, ou plutôt l'organisation de cette sortie me renseigne aussi sur un autre sujet : la mésentente entre le couple Géraldine-Benoit et des Allemandes. En effet, cette sortie ne plaît pas aux deux Français: nous partons bien trop tard pour profiter réellement de la plage (1h30 de bus pour y arriver, départ à 11 heures sous la canicule) et le coût d'une telle sortie explique sa rareté : 2,30 reais rien que pour l'aller, par personne. Les enfants n'ont bien évidemment pas cet argent et Géraldine et Benoît désapprouvent l'idée des Allemandes de payer pour les enfants vu qu'eux se maîtrisent et se disciplinent depuis leur arrivée en mars pour ne pas avoir de relation de "père Noël" (dixit) avec les enfants qui pourraient en prendre l'habitude.

De plus, sur place, il faudra aussi manger et boire... Je comprends leur position mais j'ai trop envie d'aller faire un tour pour dissuader les Allemandes ou décider de ne pas participer à la sortie qui nous met tous en joie. Moi, je n'ai rien promis aux enfants et les Allemandes ne m'ont rien demandé alors, je ne mêle pas de cette discorde.

Après cette journée plage, nous rentrons à l'*educandario* et je rencontre pour la première fois une situation que je reverrais plusieurs fois par la suite : le retour des enfants.

La plupart, environ 150, était donc rentré pour le week-end dans leur famille comme cela se fait environ tous les quinze jours, les jours fériés tombant un week-end et les vacances scolaires (juillet puis décembre-janvier).

Ils arrivent par groupe de fratrie, entre cousins, par groupe de voisins ou seuls, accompagnés ou non de leurs parents, père ou mère seul(e), oncle ou tante, grand-parents, amis, en voiture, à pied ou en bus. Ils sont tous plus ou moins bien habillés et portent leur sac d'affaires propres car si les lavandières en ont la responsabilité durant leur séjour à l'*educandario*, les parents sont chargés de ces lessives lorsque les enfants rentrent chez eux.

Ils ont tous des paquets de biscuits, des bonbons et des *refrigerantes*, sodas ou autre. Ils engouffrent tout cela sur les bancs, devant l'*educandario* tandis que leurs accompagnateurs discutent avec les éducateurs ou entre eux. Ils partagent ces victuailles avec leurs copains et font des allers-retours dans les dortoirs pour aller chercher de nouveaux paquets de gâteaux ou poser leurs affaires ce qui leur vaut d'ailleurs de se faire reprendre par les éducateurs qui ne veulent pas de désordre, pas tout de suite....

Moi, on me regarde avec la même curiosité, les accompagnateurs plus ou moins car ils repartent très vite, les enfants beaucoup car je suis une nouvelle alors les questions fusent : d'où je viens, pour combien de temps je suis là, comment je m'appelle,...Je comprends encore moyennement mais je saisi bien l'ensemble de la discussion, tout de même assez hébétée par tant de mouvement après deux jours si calmes.

Géraldine est là pour me dire les noms de certains ou m'aider dans la compréhension de certaines questions. Les enfants pensent que nous sommes soeurs ou cousines étant toutes deux brunes aux yeux verts et françaises. Ils nous demandent si nous habitons loin l'une de l'autre et se demandent comment il est possible que nous répondions non à toutes leurs questions.

Je rencontre aussi Monica (36 ans), éducatrice des filles de 7 à 18 ans. Discrète et polie comme les autres, elle m'accueille comme on accueille une blanche forcément supérieure, intelligente et riche. C'est assez dérangeant comme impression d'être autant réduite à cela mais je me dis, sur le moment, que nous aurons bien le temps de faire connaissance. Encore une fois, la nuit tombe vite et

rapidement, les enfants partent se doucher et dîner. Moi, je ne sais plus trop, je crois que je suis le mouvement, aussi discrète et polie que je le peux.

De cette première semaine, je n'ai rien noté, trop fatiguée par des journées de traductions simultanées et par un fuseau horaire différent. Je me souviens pourtant avoir erré des journées entières en quête d'une occupation : aider Mirela et Dona Luiza dans leur travail mais elles me prennent le balai des mains, estimant que ce n'est pas un travail pour moi ; jouer avec des enfants mais je ne comprends pas les consignes du jeu ; tenter de voir et de m'immiscer dans les activités des autres étrangers mais mon intrusion dans la salle de travaux manuels de Géraldine s'avère dérangeante pour elle et les jeunes filles (13-16 ans) qui font un silence de mort tout le temps de ma présence (je verrais par la suite que ces grandes acceptent un "nouveau" si et seulement si, le personnel encadrant qu'elles estiment -ici Monica et Géraldine- apprécie la présence de cet intrus).

L'occasion de cette visite me fera aussi rencontrer Seu Julio (60 ans environ), le boulanger si fier de son four à pain envers qui je commettrai ma première gaffe mais pas la dernière : me racontant qu'il a une radio qui lui permet de capter des fréquences portugaises et françaises, Seu Julio me dit qu'il aimerait pouvoir aller en France, que ce doit être beau, ...Tout ceci, c'est Géraldine qui me le traduit ennuyée de cette double intrusion dans sa salle. Je réponds, voulant écourter et décharger Géraldine "Mais oui, vous devriez y aller en France", ce à quoi il me répond qu'il n'a pas les moyens "Não tenho condições", je ne comprends pas les termes, Géraldine ne traduit pas et je fais répéter 4 fois à cet homme qu'il est pauvre devant une quinzaine de gamines gênées...

Plus tard, au gré de mes errances, je rencontre également le personnel que je ne connais pas encore et qui ne s'y retrouve plus bien entre les Allemandes là pour un mois encore, les Français déjà là depuis six mois et encore pour 1 an et demi et la Française là depuis deux jours et pour encore trois mois...

Première semaine difficile car pleine de vide, de temps morts, de non saisie des événements, de discussion sur l'annonce ou plutôt le manque d'annonce de mon arrivée qui leur fera longtemps croire à ma richesse du fait de ma soi-disant idée subite de venir au Brésil et d'investir dans un billet d'avion du jour au lendemain... Je me rappelle alors des livres d'anthropologues de terrains et de leur expérience plus ou moins heureuse, je pense à Nigel Barley, cet "anthropologue en déroute"¹¹, ou à Malinowski : "Je me souviens fort bien (...) de ma sensation de désespoir et d'accablement après que plusieurs tentatives, obstinées mais vaines, pour entrer en contact réel avec les indigènes ou pour rassembler quelque matériau, eurent

¹¹N. Barley, *Un anthropologue en déroute*, Petite bibliothèque Payot/Voyageurs, Paris, 1994

totallement échouées"(Malinowski, 1989, p 60). Je ne suis pas la seule ethnographe à vivre de telles situations d'incompréhension et de quiproquos. Je repense aussi à toute la posture que se "doit" d'avoir un ethnologue en me disant que je suis loin d'avoir réussi mon introduction sur le terrain...

Une semaine pas gaie, à essayer aussi de voir si mes projets de travailler avec les enfants est possible, travailler sur les contes dont on ne voit pas la trace dans la pauvre bibliothèque de l'*educandario*. Par contre, l'activité va bon train pour les autres, un rythme presque effréné par moments avec des temps morts comme la sieste ou les demies journées d'école des enfants. Géraldine suit son emploi du temps à la lettre tout comme les Allemandes qui se demandent toujours comment j'ai été capable d'aussi mal préparer mon arrivée dans un endroit comme ça et de ne prévenir personne...

Benoît est du matin jusqu'au soir dans la *horta*, aidé ou non des gamins, il me conseille d'y aller doucement, de ne pas m'inquiéter pour la rapidité d'assimilation de la langue mais toutes mes questions sur leur adaptation restent sans réponses. J'obtiens de vagues informations sur leurs premiers temps mais aucun ne me dit à partir de quand ils ont réussi à être actifs. Cette interrogation me hante, je ne me trouve pas à ma place et mis à part les facéties de Mirela souvent difficiles à vivre et la complicité de certaines gamines, je me sens assez seule et esseulée, inutile.

La venue des présidentes au bout de quelques jours lors de leur visite bihebdomadaire ne me rassure pas vraiment : elles ont à faire lorsqu'elles sont à l'*educandario* et je ne me sens pas de les ennuyer avec mes états d'âme. Au moins nos rencontres ont-elles le mérite d'être claires : anciennes professeurs de français, elles comprennent ce que je dis et inversement.

Afin d'occuper mes journées, de continuer à être une bête curieuse et de m'informer intelligemment sur le sujet des enfants et de l'éducation, je décide d'aller visiter l'école.

Le système d'éducation brésilien est organisé en trois niveaux : le primaire, le moyen et le supérieur.

Le primaire est subdivisé en deux enseignements, le pré-primaire et le primaire.

Le pré-primaire se compose du niveau de Maternelle et du jardin d'enfant. Il concerne les enfants de 2 à 6 ans mais n'est en fait assuré que dans le secteur privé.

Cependant, l'école Eunice Weaver possède deux classe de pré-primaire, le *Jardim* et la classe d'alphabétisation.

Le primaire se subdivise ensuite en *commun*, destiné théoriquement aux enfants qui commencent leur études primaires à 7 ans, et en *supplétif* pour les enfants ayant

dépassé l'âge normal dans le primaire commun. L'école de l'*educandario* ne possède pas cette classe de *supplétif* mais fait redoubler la classe d'alphabétisation aux enfants qui n'atteignent pas le niveau à la fin de l'année. L'enseignement de primaire dure 4 ans (un an pour chaque niveau).

Pour mieux comprendre, illustrons en comparant avec le système éducatif français : le *jardim* et la classe d'alphabétisation correspondent à la dernière année de maternelle et au CP en France. Puis les quatre niveaux du primaire brésilien correspondent au CE1, CE2, CM1 et CM2 français.

Ensuite, **le moyen** se compose du premier cycle et du second cycle.

Le premier cycle (équivalent du collège en France) se subdivise en trois branches : l'enseignement technique, l'enseignement général et l'enseignement formateur des institutrices (appelé cours normal). Il dure 4 ans et comporte 5 matières obligatoires (math, portugais, histoire, géo et sport) les deux premières années, auxquelles s'ajoutent 4 autres disciplines la troisième et la quatrième année selon la spécificité de l'enseignement choisi. Les quatre années correspondent donc aux 6ème, 5ème, 4ème et 3ème du système éducatif français.

Le second cycle (équivalent du Lycée) dure 3 ans et poursuit la subdivision en trois enseignements : enseignement secondaire (scientifique et classique), enseignement technique et formation d'institutrice (cours normal). Ces trois années d'enseignement correspondant aux seconde, première et terminale françaises.

Tout au long de la scolarité, l'enseignement est de trois heures et demi par jour, il est gratuit et obligatoire.

Puis, c'est **l'enseignement supérieur** à la faculté (se décomposant comme en France en licence, maîtrise et doctorat) dont l'accès est ouvert aux étudiants ayant réussi l'examen appelé *Vestibular* (sorte de Baccalauréat).¹²

L'école Eunice Weaver est située à côté de l'*educandario* et séparée du foyer par un mur. Les enfants du foyer n'ont qu'à passer un portillon pour se rendre dans leur salle de cours. Selon les classes et les professeurs, ils ont cours soit le matin (de 7h00 à 11h00, soit l'après-midi (de 13h00 à 17h00).

J'y vais donc un matin et me retrouve sous le préau où toutes les classes sont alignées avec leur professeur devant chaque file. La directrice intervient alors pour faire un discours sur les événements de la semaine (exposé, exposition, décision du Ministère de l'éducation : ce jour là, la directrice informait en effet de l'attribution d'une bourse à chaque enfant scolarisé de plus de sept ans d'une valeur de 45 reais. Je ne le savais pas encore, mais cette nouvelle allait bousculer toutes les

¹²Informations recueillies dans l'ouvrage de S. WEBER, *Modèle dominant et aspirations à l'éducation*, Editions du CNRS, Paris, 1976

familles et aider leur budget à mieux se porter) ainsi qu'une prière à la fin de laquelle les enfants chantent. Ensuite, direction la salle de classe. Pour cette matinée, j'ai choisi de suivre Diana (13 ans), la fille de Dona Luiza alors en quatrième. Il est 8h40 (il y a une horloge dans la classe), il règne une ambiance assez désordonnée mais semblable à un début de cours en France.

La professeur fait l'appel : chaque enfant à un numéro et répond "présent" à l'annonce de son chiffre. La première chose qu'a fait la professeur en entrant dans la classe fut d'allumer la télévision qui diffuse à ce moment un programme éducatif, assez rapide puisqu'il passe d'une coupe transversale de fourmi aux préjudices de la pollution en passant par une leçon filmée de je ne sais quoi mais avec des enfants bien propres et leur professeur (heureusement, il n'y a pas de son et je ne peux saisir le sujet du cours télévisé...).

Autour de la table à laquelle je suis installée : Diana, Alexandro, Gisela et deux enfants ne faisant pas parti de l'*educandario* et donc que je ne connais pas. L'école est gouvernementale et ouverte à tous les enfants des alentours, pour la plupart, de Maranguape et même des rues adjacentes à l'*educandario*. D'autres écoles se trouvent à Maranguape même et accueillent les autres élèves potentiels.

Ma présence déconcentre et attire, dans la classe, tout le monde me regarde et à la fenêtre, des élèves ont quitté leur salle pour m'observer. Des questions par centaines, mon nom, mon âge, ma nationalité, pourquoi j'écris et qu'est-ce que j'écris,...Pour finir, après avoir répondu dans mon triste portugais, je réussis à leur faire comprendre que je vais partir s'ils ne se mettent pas à travailler normalement. L'annonce semble porter ses fruits et la professeur peut enfin commencer son cours : une leçon de géographie.

Elle les fait travailler par équipe en leur donnant à chacun (après tirage au sort) un chapitre du livre à lire et à résumer. Ils reçoivent une grande feuille sur laquelle ils sont censés écrire le titre de la leçon, leur nom et leur plan et disposent de 40 minutes pour effectuer l'exposé qui sera présenté au tableau par la suite.

A ma table, Diana travaille déjà, elle lit tandis que Gisela écrit le titre de la leçon avec beaucoup de soins sur la grande feuille. Les trois autres ont du mal à s'y mettre: Alexandro découpe des autocollants à l'effigie de Sandy et Junior (deux adolescents, frère et soeur, connus depuis leur plus jeune âge et qui font de la musique depuis qu'ils ont 6 ans, également stars d'une série diffusée le samedi à 13h) et les deux autres filles se maquillent.

Aux autres tables, la concentration n'est pas non plus de mise mais la professeur est à son bureau et ne semble pas prête à demander le silence (d'autant

plus que maintenant, elle a mis le son de la télé). L'ambiance est saoulante, du bruit de tous côtés nous parvient aussi de l'extérieur par les fenêtres, grandes ouvertes sur le couloir.

Je me mets moi aussi à lire le chapitre en question qui concerne l'agriculture dans le Nordeste et peu à peu, les équipes se mettent à travailler, la professeur circule entre les tables pour répondre aux questions, expliquer un mot ou motiver les plus récalcitrants. Finalement, les quarante minutes se sont écoulées et la première équipe passe au tableau.

A peine ont-ils commencé à présenter leur sujet que deux femmes entrent en portant des plateaux sur lesquels reposent des sandwiches et des *sucos*, jus de fruits. Ceci ne perturbe personne et chacun continue sa discussion malgré l'exposé et les allers et venues des ces *merendeiras* (femmes apportant la *merenda*, le goûter, servi à 9h30 et 15h). De même, leur départ n'émeut personne et l'exposé touche presque à sa fin dans le brouhaha général. Certains gamins ont vraiment du mal à lire et peinent à déchiffrer leur écriture (ou celle de leurs collègues).

Apparemment, chacun peut se lever et parler à sa guise. Seule, la professeur, assise sur un bureau dans un coin de la salle, écoute et tente désormais de faire baisser les voix. Ainsi, deux ou trois équipes se succèdent au tableau, saluées à chaque fois par de forts applaudissement, unique centre d'intérêt des gamins qui s'en donnent à coeur joie à ce moment-là. Le tour de l'équipe de Diana arrive quand retentit la sonnerie annonçant la récréation et le changement de matière.

Nous sortons, la professeur me remercie de ma présence et les gamins s'agglutinent à nouveau à mes cotés le temps de la pause. Je remarque la présence des grands de l'*educandario*, ces ados qui me toisent royalement sans m'adresser un regard. La suite de la matinée me montrera le manque d'assiduité de certains que je vois déambuler dans les couloirs.

Pour la deuxième partie de la matinée, c'est la fille d'Andressa (la femme de ménage qui travaille le jour à la crèche et qui me traite de "vilaine" quand nous nous croisons...) qui décide que je dois aller dans sa classe. Il semble en effet très "chic" pour les filles que je les côtoie ou qu'elles me parlent, me tiennent compagnie. Je ne vais sûrement pas dénigrer cet état de fait puisqu'il me permet de lier connaissance avec des internes de l'*educandario*.

La sonnerie retentit et Isabel me conduit dans sa salle de cours où va avoir lieu une leçon de portugais. Si la classe de Diana est agitée, celle d'Isabel ressemble à une classe spéciale pour enfants en échec scolaire ou en retard sur le programme.

Ils ne sont qu'une quinzaine (moitié moins que chez Diana) et de différents âges. Isabel va avoir treize ans mais d'autres me paraissent plus âgés, portant déjà les signes d'une puberté avancée pour les garçons dont j'apprendrais ensuite qu'ils ont entre 14 et 16 ans pour certains.

La professeur entre et tout de suite, annonce la couleur : ils vont travailler sur un texte (chacun en a un exemplaire photocopié) concernant l'éducation et le besoin d'aller à l'école dans lequel l'auteur cite Piaget à plusieurs reprises (les Brésiliens en sont très friands en matière de pédagogie).

Un désordre inqualifiable règne dans la classe, la professeur est désespérée et ses cris n'arrangent rien. Elle décide très vite de me faire venir au tableau afin que je me présente, ce qui a au moins le mérite de palier aux multiples questions des élèves.

J'ai énormément de peine à m'exprimer et à ne pas réussir à dire ce que je pense quand elle me demande comment se déroule un cours en France, cherchant par ce biais à me faire prouver que le désordre ambiant est unique au monde. Dommage, je dis la vérité, tout le monde a assisté à au moins un cours où seule l'anarchie règne et je le dis. Par contre, je dis aussi, qu'en France, dans ma scolarité, mon expérience, j'ai connu des professeurs prendre des mesures contre l'agitation et donner des colles, du travail supplémentaire, ou se remettre en question et essayer d'intéresser les élèves autrement.

Je leur fais aussi un speech raté sur le fait que l'école est très importante dans la vie et qu'il leur faut d'être sérieux et attentifs, que personne ne peut travailler dans de telles conditions de bruits et de chahut et qu'il en va de leur avenir...

En imaginant mon niveau (très bas) de portugais, vous aurez une image très nette de la portée de mes paroles dont seule la professeur eut l'air de saisir l'idée générale et en profita pour rebondir sur leur indiscipline, son courage et sa bonté mise à mal par l'impolitesse de ces enfants, particulièrement ceux de l'*educandario*.

En effet, si l'école Eunice Weaver (elle porte le même nom que l'*educandario*) ne ressemble en rien aux principes du texte de cet ami de Piaget, c'est à cause des internes du foyer. Cette idée est reprise par tous les professeurs qui critiquent allègrement ces enfants devant les autres élèves, les présidentes et les volontaires, ainsi que les éducateurs qui sont à demi-mot rendus responsables de ce manque d'éducation chez les gamins. J'en aurais la preuve en discutant par la suite avec les autres professeurs ainsi qu'avec les intervenants de l'*educandario*.

Je retourne à ma place et la professeur commence "à essayer de tenter" de faire son cours mais les avions et les boules en papier (le texte) voltigent et elle décide d'aller chercher la directrice de l'école. Les élèves attendent qu'elle soit sortie

et prennent ses clés, ferment la porte, les fenêtres et éteignent la lumière. J'hallucine mais je ne bouge pas me répétant que je suis *in situ*, en observatrice et sûrement pas en chien de garde. La professeur essaie de rentrer accompagnée de la directrice, échoue et tape sur la porte en criant. Finalement, une élève (parmi les deux ou trois qui ont l'air de porter un minimum d'intérêt à leur présence dans cette salle) prend les clés et ouvre tandis que trois sautent par la fenêtre...Sermon, envoi de deux garçons (de l'*educandario*) chez la directrice. Ils ne bougent pas, affirmant qu'ils ne sont pour rien dans la fermeture de la salle et c'est bien vrai, je les ai vu lancer, certes, quelques boules de papiers mais pas participer à la révolte qui s'en suivit. Il s'agit d'Antonio Luis et de Jeyson, deux ados de l'*educandario*, parmi ceux qui me donneront le plus de fil à retordre par la suite.

Après un speech de la directrice dans lequel elle dit que ceux qui sont là pour empêcher les autres de travailler peuvent sortir, quatre, cinq, six puis sept élèves (dont Antonio Luis et Jeyson ne font pas parti) prennent la clé des champs sous le regard approbateur de la professeur qui halète nerveusement. Le cours, où ce qui en reste, se poursuit et Isabel est désignée pour lire le texte. Elle a du mal à enchaîner les mots et la professeur explique la définition de certains termes. Au bout du premier paragraphe, la sonnerie retentit et c'est la fin du cours, la fin de la matinée de classe. Je ressors hébétée, la tête comme une pastèque, expression que j'essaie de traduire mais qui n'a de l'effet que sur Géraldine, assise sur les marches du perron de l'*educandario*, haut lieu de repos et de discussion pour les "fonctionnaires".

Cette matinée de cours aura eu le mérite de me faire comprendre pourquoi le niveau des enfants que j'aurais en soutien est si bas et d'où vient, en partie, leur manque de concentration. Cette expérience déprimante (n'ayons pas peur des mots) s'ajoute au désespoir qui m'habite cette première semaine.

Première semaine que je passe à remettre en question tout ce projet et à commencer de me demander s'il ne vaudrait pas mieux partir, chercher une autre association, une autre institution où l'on aurait besoin de quelqu'un de motivé et où ma présence ne serait pas un problème. Et c'est au terme de cette réflexion de sept jours que je discute avec Géraldine (une interlocutrice différente puisque les difficultés de compréhension ne sont pas linguistiques) de mon idée de partir de l'*educandario*. Approuvant le sujet, elle me conseille de discuter avec les présidentes qui viennent justement le jour même afin que, peut-être, elles puissent m'aider à trouver un autre lieu.

Il est 9 heures du matin, Maria Claudia et sa soeur, Maria José (qui sont donc soeurs et non bonnes soeurs comme je l'avais compris au départ) arrivent avec

le combi conduit par Jorge. Je leur saute littéralement dessus avant que la horde des problèmes à régler ne monopolise leur temps précieux et expose mon point de vue, somme toute assez pessimiste aux vues de cette première semaine.

M'attendant à leur assentiment, je suis toute surprise de voir qu'elles décident de faire une réunion avec tous les éducateurs, les étrangers et la psychologue, Cécilia, future belle-fille de Maria Claudia, qui vient une fois par semaine bénévolement recevoir et entendre les parents et les enfants.

Nous nous réunissons dans la bibliothèque et commençons à débattre du sujet, à savoir, me trouver une activité à tout prix afin que je ne file pas ailleurs. Elles commencent à faire un tour de table afin de connaître les activités de chacun et les possibilités d'horaires, de public et d'activité que je pourrais prendre en charge : les garçons de 7 à 12 ans se trouvent inoccupés en dehors de l'école et des devoirs, personne ne les gère dans aucune activité mis à part Benoît qui les fait parfois travailler dans la *horta*.

Chose entendue, je m'occuperais donc de ces jeunes garçons désœuvrés avec qui je pourrais entreprendre mon travail sur les contes populaires brésiliens en plus d'un peu de renfort scolaire. J'ai tout d'un coup à ma disposition une salle, des tables, des chaises, un bureau, un tableau, des élèves comme une maîtresse. Iago, muet jusqu'alors à mon égard, devient donc un "partenaire" de travail vu qu'il est l'éducateur de ces garçons, qu'il les connaît sur le bout des doigts. Il va me faire une liste de noms et d'horaires selon les heures d'écoles et de travail dans la *horta*.

Je remercie.

La fin de la journée se solde par une excursion en solo dans Maranguape afin d'y trouver la fameuse connexion internet conseillée par les Allemandes. Je me repère vite dans le village et en fait, je respire enfin d'avoir l'impression bien modeste de commencer à maîtriser un peu mon environnement et la suite des événements. Nous sommes jeudi 24 août, lundi 28 je commencerais à travailler avec les enfants. En l'attente de ma très proche visite à la faculté de lettres afin d'y trouver des contes populaires locaux, je tenterais de remplir tant bien que mal ma fonction toute nouvelle et inattendue de professeur de soutien avec ces enfants, mine de rien assez turbulents, leur absence dans les autres activités ne semblant pas anodine....

Les quatre jours qui me séparent du début de mon activité, soulagée du poids de l'inutilité de ma présence, je les dédie à la connaissance des lieux. Dès vendredi soir Guillaume, un ami de la fac, lui aussi à Fortaleza pour son terrain de

recherche, m'appelle pour convenir d'un rendez-vous le lendemain. J'avoue que cette sortie arrive à point, il faut que je vois autre chose et d'autres gens le temps d'un week-end afin de me regonfler et d'attaquer mon travail plus sereine lundi.

Samedi, en l'attente de ce coup de fil qui fixera exactement notre lieu de rencontre avec Guillaume, je défais ma valise, restée quasiment bouclée à cause de mon indécision à rester ou partir. Une lessive aussi, à la main, sous les yeux ébahis de Mirela qui observe ma méthode et la compare à la sienne.

La journée passe et je m'impatiente....J'essaie de préparer des affaires pour mon week-end "à la ville", je demande où se prend le bus, combien de temps on met pour arriver dans le centre de Fortaleza.

Finalement, vers 18h, Mirela s'approche de moi et me dis "Tu ne sais pas quoi? Le téléphone est en panne et personne ne peut nous joindre". Voilà pourquoi je n'avais pas de nouvelles! Franchement, je désespère mais très vite, Mirela me remonte le moral et commence à me préparer une petite soirée, bon repas et télé, afin que j'oublie cette déception.

Elle qui depuis une semaine me tourne autour en essayant de lier amitié tout en se moquant un peu (mais souvent) de mon accent, de mes incompréhensions et de mon mode de vie différent, se montre pour la première fois vraiment chaleureuse. Elle a l'air de comprendre mon besoin de sortir et lorsqu'à 21h, Guillaume frappe à la fenêtre, elle se retourne vers moi et me dis qu'elle savait qu'il allait venir me chercher, qu'elle avait prié pour qu'il arrive et que je sorte m'amuser.

Le bus qui nous y mène passe juste devant l'*educandario*, il met environ 40 minutes à atteindre le centre ville, la *Praça da Estação*, où se situe la gare et un terminal de bus. Le ticket coûte 2,30 reais l'aller, environ 7 francs, je comprends que les familles ne puissent venir chercher leur(s) enfant(s) chaque fin de semaine.

Guillaume connaît bien la ville car il est là depuis 8 mois maintenant. Il me montre où se trouvent la faculté, l'UFC (Universidade Federal do Cearà), le centre culturel Dragão do Mar, les quartiers d'Iracema, de Beira Mar.

Je me rends compte que Fortaleza est une ville immense, près de deux millions d'habitants, très étendue avec un interminable centre ville et des périphéries lointaines mais très peuplées (c'est d'ailleurs dans ces périphéries que l'on trouve la plupart des favelas de Fortaleza, les quartiers du Pirambu ou de la Barra par exemple).

Située au bord de la mer, c'est une ville où l'industrie de la pêche est assez développée. Fortaleza est aussi une ville d'industrie textile et les prix des vêtements affichés en magasin ainsi que le nombre de magasin de vêtements le prouvent. Je

passé la soirée à essayer de me repérer dans la ville, difficilement, mais j'apprends quelques itinéraires qui me seront utiles par la suite.

A la fin de ce week-end, Guillaume revient avec moi à l'*educandario* et au lieu de nous y arrêter, nous passons devant avec le bus qui nous amène directement au centre de Maranguape.

C'est plus un village comparé à Fortaleza, je n'en connais pas le nombre d'habitants car Maranguape regroupe plusieurs hameaux qui gravitent autour. Au pied de la Serra de Maranguape, montagne de 1000 mètres d'altitude environ, le village s'étend dans une végétation plutôt verdoyante. L'église, la place du marché, la poste, la préfecture et les magasins, supermarchés, quincaillerie, coiffeur, pharmacies et autres font de Maranguape une petite ville très vivante qui m'évitera des allers-retours à Fortaleza pour des balades, des sorties internet ou des "ravitaillements" (car même si je suis nourrie et logée à l'*educandario*, nous aimerons, plus tard, nous faire de bons petits plats avec Mirela et Dona Luiza, le soir, à la crèche).

Pour accéder au village, juste un bus passant devant l'*educandario* dont le ticket coûte 50 centavos (environ 1,50 francs). La fin de ce week-end de découverte de mon environnement pour les 9 mois à venir, je le passe aussi, le dimanche soir, à visiter plus en détail le foyer, qui (je le verrais par la suite) impressionne tous les visiteurs par sa taille, sa fonctionnalité et sa propreté.

I.3 Description des bâtiments

L'*educandario* est situé à environ 5 km de Maranguape, ville elle-même éloignée d'une quinzaine de kilomètres de Fortaleza, capitale de l'état du Ceará.

Sur un terrain de trente hectares sont construits l'*educandario* (1cf.plan p.35), nom donné au bâtiment recevant les enfants de 7 à 18 ans, la **crèche (2)**, bâtiment recevant les enfants de 2 à 7 ans, la **chapelle (3)** qui contient également dans ses murs outre la salle destinée aux cérémonies religieuses, une sorte d'appartement réservé aux étrangers en séjour à l'*educandario*, la **boulangerie (4)** qui fait partie d'un bâtiment construit il y a une vingtaine d'années. On y trouve aussi une salle que Géraldine s'est attribuée pour faire son cours de travaux manuels et un appartement qui fut remis en état pour la venue de Géraldine et Benoît, la **buanderie (5)**, la **quadra (6)**, stade de foot construit suite aux donations du préfet il y a moins d'une dizaine d'années et le **pavillon (7)** qui accueille dans sa partie sud

les handicapés mentaux ainsi que leur surveillante, Dona Noemia et dans sa partie nord, des salles de cours réservées au *Jardim*, classes de maternelle ainsi qu'une salle de spectacle aménagée suite à des donations.

L'educandario, bâtiment d'une soixantaine d'années, que j'ai pris l'habitude d'appeler également "foyer" pour ne pas confondre le nom du bâtiment et le nom de l'institution, fait de 350 à 400 mètres carré et se décompose de la façon suivante : à l'entrée, après le perron, se trouve un hall donnant accès à 3 salles, le bureau où se trouve le téléphone, le secrétariat où sont faites les inscriptions et où sont gardés tous les papiers administratifs (dossiers des enfants, comptes, factures, fiches de salaires,...) et le cabinet où la Doctora Lusirena reçoit les enfants pour ses consultations dermatologiques.

Cette salle est aussi la pharmacie dont le droit d'accès est uniquement réservé à Monica, l'éducatrice des jeunes filles du foyer. Cette pièce est ouverte une fois par semaine pour la venue de la Doctora Lucia et est auparavant nettoyée et aérée. Elle retrouve ainsi chaque semaine son matériel propre et rangé. Ce travail d'entretien étant effectué par Monica et Cintia, jeune interne de 14 ans que la Doctora a choisie pour être une sorte d'assistante ses jours de consultation.

Le hall d'entrée est aussi meublé d'un canapé et de deux fauteuils que les enfants, les éducateurs ou les visiteurs utilisent pour discuter la journée et qui sert occasionnellement, en soirée, de salle de jeu pour les enfants qui s'assoient par terre pour jouer aux cartes, aux dames ou encore pour écouter de la musique et effectuer des concours de chorégraphie sur leurs airs préférés.

Ce hall fait ensuite face à un long couloir central qui dessert les différents dortoirs et le côté nord du foyer. Au début de ce couloir, coté ouest, se trouvent les deux dortoirs utilisés par les filles de 7 à 18 ans, ainsi que la chambre de Monica et un débarras qui sert à garder les draps, uniformes, fournitures scolaires et jeux ou jouets des filles. Dans l'un, proche de la chambre de Monica, les plus jeunes, *as pequenas*, et dans l'autre, séparé du premier par les douches et les toilettes, les plus âgées, *as maiores*.

La chambre de Monica est une pièce d'une quinzaine de mètres carré où elle a installé son lit, une armoire, un bureau et où elle dispose de sa propre salle de bains. Une autre porte que celle de l'entrée, lui permet d'accéder directement aux dortoirs des plus jeunes.

Les deux dortoirs sont équipés de la même manière : des lits simples en enfilade au centre de la pièce et des casiers fixés aux murs, numérotés tout comme les lits (un numéro étant attribué à chaque enfant en début d'année). Ces casiers sont

généralement fermés par un cadenas que les enfants amènent en début d'année et dont leur éducateur à le double, les pertes étant fréquentes.

Ils servent à ranger les affaires personnelles de chacun (chaussures, vêtements, paquets de gâteaux, jouets,...). Au plafond, deux ou trois ventilateurs qui tournent la nuit pour rafraîchir la pièce et essayer de perturber les moustiques dans leur vol. La salle d'eau qui sépare et fait communiquer les deux dortoirs est composée de trois douches, de trois W-C et de trois douches "en cabine" que Monica réserve aux plus âgées afin qu'une certaine intimité soit préservée au moment de la toilette. On y trouve également un évier qui a la forme particulière de ceux qui servent à faire la lessive à la main car, si les uniformes et les draps sont lavés majoritairement par les deux lavandières, les filles font leur propre lessive quand elle concerne leurs habits personnels, la blouse de l'école,...

Au début du couloir de desserte, côté est, est situé le dortoir des garçons. Il comprend une première grande chambre (40 mètres carré environ) où se trouvent les garçons de 11-12 et 13 ans que l'on appelle les "*medios*". Ils ont, tout comme les filles, des casiers numérotés et cadenassés et disposent d'une salle d'eau. Dans ce dortoir sont aussi installés certains adolescents plus âgés afin qu'ils "surveillent" ou du moins qu'ils veillent à l'entretien et à l'ordre (dans tous les sens du terme).

Ensuite, vient le dortoir des plus petits, *os pequenos*, les garçons de 7 à 11 ans environ, (leur passage dans le dortoir des *medios* dépendant de leur bonne conduite et de leur aptitude à savoir se défendre, la vie dans le dortoir des *medios* étant tout de même régie par des règles plus ou moins sauvages...). Dans ce dortoir, même installation de lits, casiers, ventilateurs et salle d'eau mais présence également de la chambre de Iago, éducateur responsable de ces garçons.

Je ne peux pas en faire une description aussi certaine que celle du dortoir des filles car l'accès m'en était plus ou moins interdit : aucune fille ou femme n'est censée passer ce côté est, la présence d'hommes, de mâles étant prépondérante. J'y suis pourtant entré à quelques reprises pour tirer les flemmards qui avaient du mal à sortir du lit après la sieste et que j'attendais pourtant dans ma salle. Il y eut aussi une autre visite, suite à une présomption de vol dans ma salle, Iago m'avait introduite afin que nous regardions les casiers des suspects.

Cette interdiction était tacite mais formelle pour les enfants : aucune fille ne pouvait aller du côté des garçons, parfois même un regard était réprimandé et aucun garçon ne se serait aventuré du côté des filles sans craindre un renvoi.

Le couloir central conduit ensuite au côté nord du foyer. En son milieu, on trouve deux accès à l'extérieur et deux salles. Côté ouest, la bibliothèque, équipée d'une salle de bains fermée à clé qui sert de réserve de jeux et de jouets et dont seule une des présidentes a la clé. Cette salle servit à une époque à loger un volontaire ce

qui explique la présence d'une salle d'eau. La bibliothèque est meublée d'une grande table et de chaises ainsi que d'étagères en fer où reposent de ouvrages plus ou moins récents, pour la plupart des manuels scolaires donnés par l'école. Il existait à une époque un système de prêts vite abandonné en raison de la rareté des emprunts.

Cependant, les enfants viennent faire leur devoir dans cette salle, les plus âgés surtout. Ils peuvent aussi disposer de cette salle pour dessiner et lire mais doivent demander la permission à Monica qui en possède la clé. Cet endroit sert aussi de salle de réunion lorsque les directrices veulent rassembler le personnel. En face de cette salle, côté est du couloir central, se trouve la salle de télévision : poste de télévision, magnétoscope, canapé et chaises en bois. Les enfants y ont accès quasiment tout le temps mais cette salle peut aussi être fermée à clé, par Monica, si l'horaire est celui des devoirs ou d'une autre activité. L'endroit peut être peu fréquenté comme bondé: à certaines heures comme celles des *novelas* ou des match de foot, une quarantaine d'enfants peut s'y trouver, assis, couché sur le sol ou adossé au mur. Là encore, une salle de bain, ouverte mais inutilisée.

Au bout du couloir central se trouve donc le côté nord de l'*educandario*. Diamétralement opposée au hall d'entrée, une pièce ouverte de tous côtés où se trouve une table et des chaises (haut lieu de parties de cartes effrénées), deux W-C et le *bebedor*, équipement servant à filtrer l'eau et à la refroidir, muni de trois robinets.

A l'ouest, plusieurs salles : un grand dortoir inutilisé lors de mon séjour mais en voie de rénovation et de réaménagement pour accueillir les plus méritants des garçons les plus âgés (sous décision du directeur), une grande chambre où est logé Alberto, responsable des *medios* et où il dispose comme ailleurs d'une salle de bains et d'une armoire, une autre chambre où se trouve les grands, os *maiores*, garçons de 13-14 à 18 ans. Même équipement : lits, casiers, douche. Les grands profitent tout de même d'une certaine autonomie n'étant pas surveillés de près par qui que ce soit, Alberto ayant leur âge et n'étant pas désigné officiellement pour les gérer.

Au bout de cette aile ouest, deux autres salles réservées au soutien scolaire et donc aménagées comme des salles de cours (c'est d'ailleurs dans la pièce voisine à la chambre des ados que je recevais les enfants de août à décembre). Côté est, le réfectoire qui reçoit à chaque repas et lors du goûter, tous les enfants n'étant pas l'école puis, les éviers pour la vaisselle et la cuisine ainsi que deux réserves où sont enfermées les victuailles, provisions de viande, riz, pâtes, lait,...pour le mois.

Le bâtiment appelé *educandario* est donc un lieu immense, architecturalement dessiné comme un i majuscule (voire plan en fin de partie). Entre le côté nord-est et le côté sud-est, une ouverture sur l'extérieur dont l'accès se

trouve au milieu du couloir central et où a été aménagée une *hortinha*, petit jardin de plantes médicinales dont les femmes (Monica, Dona Felipa la cuisinière, Dona Luiza et Mirela, les éducatrices de la crèche) connaissent les vertus et se servent pour faire des *chá*, infusions contre les maux de ventre, les infections bénignes ou autres qu'elles prescrivent aux enfants (ou aux étrangers...).

Entre le côté nord-ouest et le côté sud-ouest, une autre ouverture sur l'extérieur, accessible par le couloir central ainsi que par le couloir desservant le dortoir des filles, où se trouve le *recreo*, espace à demi couvert qui comporte un petit jardin et une salle de télévision en plein air dont les places sont chères aux heures des dessins animés, avant le déjeuner. Cet endroit donne directement sur une des entrées de la chapelle et permet l'accès à "l'appartement des volontaires".

Derrière l'*educandario*, tout à fait au nord du terrain, se trouve ce bâtiment récent (moins d'une dizaine d'années), construit suite aux donations de Maria José, la présidente de l'*educandario*. Il est composé de la boulangerie, dont les équipements modernes (pétrin, four,...) font la fierté de Seu Julio (soixante ans environ), boulanger officiel fournissant toute l'institution en pain chaque jour et ancien interne de l'*educandario* connaissant les lieux depuis l'âge de deux ans. Dans le même bâtiment, une salle utilisée selon les besoins (salle de travaux manuels de Géraldine) et un appartement appelé "*casa dos franceses*" suite à sa rénovation pour l'accueil de Géraldine et Benoît.

Entre l'*educandario* et la boulangerie, à l'ouest, est située la buanderie (60 mètres carrés). Deux femmes y travaillent tous les jours de la semaine sauf le week-end à partir de samedi midi et y lavent à la main les draps et les uniformes des enfants ainsi que les vêtements des éducateurs de l'*educandario*. Quatre éviers constamment remplis d'eau constituent l'équipement des deux lavandières. Ces femmes, âgées d'une cinquantaine voire d'une soixantaine d'années, sont analphabètes et passent leur journée les mains dans l'eau à laver, rincer, essorer et étendre le linge de près de 200 personnes.

Leur "manque d'instruction" freine le projet d'achat de machines à laver offertes par une association canadienne, les présidentes estimant que les deux lavandières ne sauraient s'en servir et que l'emploi d'une autre personne serait obligatoire avant d'accepter l'offre (proposition ancienne d'au moins 8 mois, puisque j'en entendais parler dès mon arrivée). Un emploi équivaut à un salaire (et peut-être au renvoi d'une des lavandières?) et, à mon départ, aucune décision n'avait été prise à ce sujet.

Face à l'*educandario*, au sud, se trouve la crèche. Ce bâtiment de 200-250 mètres carrés n'est guère plus récent que l'*educandario* (45-50 ans) et accueille comme son nom l'indique, les plus petits.

De forme rectangulaire, il possède une grande cour intérieure aménagée en aire de jeux où se trouvent balançoire, tourniquet et "tape-cul" ainsi que deux arbres qui offrent à Lili, handicapée mentale, interne depuis sa naissance, son activité favorite à savoir le balayage de la cour.

Tout autour de cette cour, un couloir donnant accès à toutes les pièces de la crèche : les dortoirs, celui des garçons puis celui des filles, possédant chacun leur salle de bain; une salle de bain équipée pour baigner les nourrissons et réaménagée en buanderie, dans laquelle les éducatrices de la crèche font leur lessive; les chambres des éducatrices au nombre de trois; la salle de couture, anciennement salle des nourrissons avant l'interdiction pour l'*educandario* d'accueillir des nouveau-nés (décision préfectorale vieille de 5 ou 6 ans); une infirmerie inutilisée; un hall d'entrée recevant les parents venus chercher ou amener leur(s) enfant(s); une salle fermée où sont gardés les jouets; une salle aménagée par la suite en salle de jeux après le déménagement d'une institutrice dans une autre classe, dans le pavillon; un salon où les enfants et les éducatrices regardent la télé et font des spectacles à l'époque de Noël, Pâques,...; un réfectoire; un garde-manger et une cuisine où Dona Luiza réchauffe les plats cuisinés par Dona Felipa, fait les petits déjeuners, les goûters et les repas du soir des enfants comme des éducatrices de la crèche. Sa bonne cuisine provoque un certain engouement parmi les volontaires et le soir, c'est une table à conseiller, garnie de victuailles apportées par chacun.

A l'ouest de la crèche, se situe le pavillon, lui aussi d'une quarantaine d'années et d'une surface de 150 à 200 mètres carrés. Il accueille les logements des trois handicapés mentaux et de leur surveillante, Dona Noemia, ainsi que les trois ou quatre salles de cours prêtées aux institutrices de maternelle et la salle de spectacle dont l'aménagement (scène, éclairage, chaises pour le public) permet d'organiser de jolies représentations, aussi bien de l'école que des enfants de l'*educandario*.

Entre le pavillon et la chapelle, à l'ouest du terrain, on trouve la *quadra*, ce stade de foot grand comme la moitié d'un stade conventionnel couvert par un grand toit de taule. Les garçons y font des parties effrénées conduites par Iago. Il arrive aussi que les filles y jouent mais cela est plus rare du fait du monopole des garçons sur le lieu. Dans la semaine, en journée, le professeur d'éducation physique de l'école utilise le stade pour faire ses cours de gymnastique, de volley ou autre.

Les bâtiments dans leur ensemble sont plus ou moins vieux, des rénovations ont été faites au gré des donations ou des améliorations apportées "grâce" à la venue d'étrangers ou de décisions de la direction: en effet, les chambres des éducateurs de l'*educandario* furent carrelées et équipées de salles de bains avant l'arrivée il y a 7 ans de deux Allemandes en stage pour 6 mois. Le sol en mauvais état et les fuites du toit ne pouvant être tolérables dans le cadre de la visite d'Européens. Autre exemple, la cuisine : Claudio, directeur depuis 7 ans, "exigea", ou plutôt conseilla aux présidentes la rénovation et l'installation d'une cuisinière à gaz, afin de remplacer la cuisinière à charbon qui noircissait les murs et enfumait le réfectoire.

Malgré une certaine vétusté visible dans les installations sanitaires et le manque d'un volet ici ou là, la peinture défraîchie ou une céramique cassée qui causent le souci de la direction, les bâtiments conservent un bon aspect général pour un visiteur. Il est vrai cependant que le quotidien est parfois inconfortable, voire dangereux : la toiture de la quadra menace de s'effondrer et les installations électriques ne sont pas à l'abri de court circuit...

Toutes les pièces ont des fenêtres grillagées, sans vitres mais munies de volets.

Outre la grandeur des bâtiments, la taille de l'espace "vert" est lui aussi impressionnant lorsqu'on arrive dans l'enceinte du foyer. Séparé de la route par une longue piste d'environ 150 mètres qui mène aux bâtiments, le foyer est entouré d'un grand terrain, aménagé pour une grande partie (60%).

A l'ouest de la crèche se situe une plantation de canne à sucre, brûlée pendant mon séjour car mise en friche. La récolte de cette plantation sert à alimenter l'*educandario* en jus de canne à sucre ou offre la possibilité aux enfants d'avoir des sucettes naturelles et de taille démesurées.

Au sud de la crèche, une *horta* (jardin) installée par Benoît, l'ingénieur agricole français en mission pour deux ans. Ce travail, ainsi que l'installation d'une autre *horta* à l'est du pavillon assurait depuis quelques mois (peu après l'arrivée de Benoît en mars 2001) les provisions de légumes pour la cuisine. Y sont cultivées salades, carottes, aubergines, courgettes, patates douces, herbes aromatiques, tomates,...

Le travail de Benoît consiste à entretenir ses plantations et à en agrandir le rendement, il allait d'ailleurs recevoir en novembre 2001 une donation afin d'installer un système d'irrigation et d'étendre les plantations. Benoît, aidé des deux jardiniers, Aldemir et Seu João, et des garçons envoyés par Iago, travaille du matin jusqu'au soir pour nettoyer, désherber et arroser les légumes ainsi que toute la bananeraie qui s'étend du sud-ouest de la crèche à l'ouest du pavillon.

Le reste de la végétation est laissé à l'abandon, terres en friche où poussent cependant nombre d'arbres fruitiers : manguiers, arbres à cajous, cocotiers, pieds d'acérolas, sapotiers, arbres à goyaves,....

Au nord de la buanderie, un enclos servant à parquer les porcs élevés pour procréer et donner de la viande pour la cuisine : un mâle et une femelle qui ont donné naissance à quatre porcelets lors de mon séjour, et qui furent mangés par la suite. L'entretien des porcs est sous la responsabilité de deux garçons désignés en début d'année parmi les plus âgés qui font parfois pression sur les petits pour se faire remplacer. Le travail consiste à leur donner à manger et à boire ainsi qu'à nettoyer l'enclos.

Du sud/sud-ouest au nord-ouest de l'espace, se trouve une *açude*, un étang alimenté pas les pluies et un cours d'eau. Cette étendue d'eau appartient pour certaines berges à l'*educandario*, les autres (celles au sud) appartenant à un *fazendeiro*, un fermier propriétaire d'un troupeau de vaches assez conséquent pour en faire un des hommes les plus riches de la localité. Cette *açude* est régulièrement visitée par des pêcheurs et les enfants vont s'y baigner lorsque la permission leur en est donnée par les éducateurs. Bien évidemment, des transgressions sont faites et il arriva qu'un garçon de 12 ans fut sauvé in extremis par un pêcheur alors qu'il se noyait au milieu de l'étang (milieu de l'étang qu'il avait atteint grâce à deux bouts de polystyrène tenus sous chaque bras...).

Entre l'*educandario* et la crèche, un espace aménagé en "place publique" où sont disposés des bancs entourant une étendue d'herbe fragile et allègrement piétinée par les enfants pourtant mis en garde "*Não pise na grama!!*" (ne marchez pas sur l'herbe), expression répétée plusieurs fois par jour... Cette place est très fréquentée par les enfants et les adultes, aussi bien la journée qu'en soirée pour discuter, jouer, sauter à la corde, faire des tours de vélos,... A l'est de la crèche, une aire de jeux où sont installés balançoires et autres structures similaires mais dont la "vieillesse" (entre 5 et 7 ans) a quelque peu altéré l'utilisation.

Toute cette nature aménagée nécessite donc un entretien permanent de la part des jardiniers : arrosage, fauchage de l'herbe, coupe des branches,... Les arbres fruitiers sont constamment visités par les enfants ou des personnes étrangères à l'*educandario* ce qui a le mérite d'éviter la cueillette des fruits.

Concernant ces visites, elles sont diurnes mais plus souvent nocturnes et une des grandes peines de Benoît et des enfants était que souvent, au matin, ils retrouvaient leur travail saccagé ou pillé par le voisinage. Des panneaux "poison" ou "danger de mort" prouvèrent leur efficacité un temps, un temps seulement. Les fruits, légumes, poissons (de l'*açude*) attirent les visites mais ce pourcentage de "perte" est évidemment toléré, officieusement. Cependant, la fréquence de ces

visites et la non-réaction systématique du gardien ou du personnel de l'*educandario* causèrent plus tard quelques problèmes : la venue de personnes, jeunes et en groupe s'installant sur les bords de l'étang pour organiser des barbecues et boire sous le soleil du dimanche. Des enfants me rapportèrent même l'utilisation de cannabis... Pour aller et revenir de l'*açude*, ses personnes devaient passer entre la crèche et le foyer, nous assistions donc régulièrement, à une époque, au défilé d'hommes saouls et grivois, sans réelles mauvaises intentions à part celles de courtiser lourdement les jeunes filles. Ces événements sans réel danger devinrent cependant inadmissibles lorsque les visites devinrent nocturnes et consistaient à effrayer les occupants de l'*educandario*. Je me souviens particulièrement d'une nuit où, accompagnée des adolescents munis de bâtons, nous fîmes le tour des lieux suite à des bruits de pas, des jets de pierre, des coups de téléphone anonymes et la manipulation du compteur d'électricité pour causer des coupures de courant.

D'autres occasions de "flagrant délit", diurnes, obligèrent Claudio, le directeur, à appeler la police afin de prêter main forte au vigile, José, et de faire déguerpir les intrus. Ces événements suscitèrent une polémique sur la surveillance à mettre en place : José ne venant que la journée, il manquait une présence nocturne qui défierait ou dissuaderait les visiteurs. Pourtant, il y a 3 ou 4 ans, un vigile travaillait la nuit et restait pour patrouiller jusqu'au matin, muni d'une arme à feu dont il se servit une fois. Ce monsieur mourut dans des circonstances obscures, on le retrouva un matin flottant dans l'*açude*... Certains parlent de règlement de comptes suite à une de ses interventions qui conduisit les malfaiteurs devant les policiers.

La décision de remettre une personne assurant la surveillance de nuit préoccupa donc la direction, un temps, qui s'en remit à la préfecture estimant que le sujet relevait de la sécurité publique. Au moment de mon départ, personne n'avait été envoyé par la préfecture.

II. Le découpage du temps à l'*educandario*

Nous sommes le lundi 28 août lorsque je commence à travailler et que je peux enfin m'intégrer dans le rythme de travail des autres "fonctionnaires". On m'a attribué une salle, voisine à la chambre des adolescents et je passe ce premier jour d'activité à l'aménager et à la nettoyer (cette salle n'a pas été utilisée depuis l'arrêt de cours de dactylographie deux ou trois ans plus tôt). Aidée de deux fillettes que m'a envoyé Monica (j'aurais préféré être aidée des garçons que je vais avoir dans ma salle mais mon appel reste sans réponse...), nous balayons, lavons et meublons : Claudio m'amène à cet effet dans un local fermé situé sous la crèche où est entreposé tous le mobilier inutilisé. Nous sortons de ce débarras trois petites tables et une douzaine de chaises. Ajoutées à l'armoire, au tableau noir et au bureau qui se trouvaient déjà dans la salle, nous voilà bien équipés, en présence d'une petite salle de cours que les enfants viennent visiter, curieux et enchantés de ma proposition de décorer les murs avec des dessins.

Je passe ensuite voir Géraldine dans sa salle de travaux manuels afin qu'elle me cède du matériel : colle, ciseaux, crayons à papier, crayons de couleurs, feutres, gommes, craies, feuilles, taille-crayon, peintures, pinceaux viennent remplir mon armoire. Un stock raisonnablement suffisant que Géraldine me conseille d'économiser vu la rareté du renouvellement des fournitures. Plus tard, j'apprendrais que les présidentes ne font aucune opposition à l'achat de matériel mais que Géraldine (en mission pour deux ans) essaie de s'adapter aux conditions en vigueur quand il n'y a pas d'étrangers : si Monica ou Iago demandent quoi que ce soit comme matériel de peinture ou autre, ils obtiennent certes ce qu'ils demandent mais en quantité moindre car, parallèlement, ils ne mettent pas en place de réelles activités, programmées et suivies dans le temps. Géraldine veut donc fonctionner avec un minimum de matériel, prouvant d'un côté le peu d'investissement financier que peut requérir une activité de dessin (par exemple) et d'un autre côté, montrant qu'avec un stock X, bien géré, en apprenant aux enfants à ne pas gaspiller et à soigner le matériel, on peut faire beaucoup de choses et optimiser temporellement et qualitativement les activités. Une petite "leçon" à l'attention des éducateurs afin qu'ils voient qu'ils peuvent ne pas être arrêtés dans leurs projets faute de matériel mais aussi à l'attention des enfants qui apprennent à se responsabiliser et à ne pas se jeter sur les pinceaux comme s'ils allaient disparaître la semaine suivante. Leçon également à l'attention des présidentes qui remarquent alors qu'avec peu de moyens financiers, on peut faire tourner un stock minimal de base sans dépenses massives et subites. Géraldine a aussi intégré le fait d'utiliser des produits recyclés et que tout peut servir. Elle réussit donc à accumuler aussi bien des bouteilles en plastiques que des cartons ou des fils de fer qu'elle réutilisait pour les travaux manuels.

Plus tard, je m'apercevrais de la nouveauté et du bien-fondé de cette initiative : chaque fois qu'avait pu arriver un étranger, un gros investissement financier était alors mis en place pour palier au manque de matériel et satisfaire les projets de ces animateurs bénévoles. On me rapporta l'achat de sacs de perles pour une Française venue trois mois et ayant le projet de faire des colliers ou autre ou encore la demande des présidentes envers Mélanie et Dominica, les deux Allemandes, d'acheter pour 200 reais de matériel (peinture, pinceaux ou tout ce qui pourrait leur servir dans leurs projets) en Allemagne. Personnellement, j'ai aussi bénéficié de cet état de fait lorsque des ouvrages me manquaient pour mettre en place une activité liée aux contes populaires brésiliens. Maria Claudia revint un jour avec cinq livrets de contes pour enfants (en relation avec une légende populaire ou un fait local) d'une valeur de 7 à 10 reais chacun. Cet apport de "matière" m'aida grandement pour démarrer mon projet mais Géraldine accepta mal cette dépense (aux frais personnels de la présidente) m'expliquant qu'aucun éducateur n'aurait obtenu cela s'il l'avait demandé et que nous (selon elle) étions là pour nous mettre au diapason du fonctionnement "hors présence étrangère".

Il est vrai que je n'ai jamais vu Monica ou Mirela demander du matériel et donc que je n'ai pas pu constater cette différence de traitements à cet égard. Cependant, je vis à de nombreuses occasions la rapidité de réaction des présidentes si je mentionnais un manque quelconque et, au contraire, la lenteur si un éducateur faisait la même remarque sans mon appui. Par exemple, j'ai eu les livres deux semaines après mon arrivée tandis que Dona Luiza attendait depuis plusieurs mois de l'huile pour sa machine à coudre ainsi que du fil et des aiguilles (matériel somme toute plus urgent puisque sans lui, les fonds de culotte restaient troués et s'amassaient dans la salle de couture).

Mais cet état de fait ne serait pas objectif si je ne mentionnais, à cet égard, la "timidité" des éducateurs, dissimulée sous un profond respect envers les présidentes et dissimulant une très certaine sous-estimation de soi bloquant toute initiative et donc toute demande ou requête. Par exemple, jamais Mirela n'aurait osé demander un tube de peinture pour mettre en place un projet avec les petits de la crèche alors que plus tard, en lui donnant l'occasion d'émettre des idées et de les concrétiser, elle nous prouva ses talents de dessinatrice et d'organisatrice d'activités élaborées. Cette initiative fut saluée par Maria Claudia qui nota affectueusement le manque de confiance en soi de Mirela et qui lui répéta la promesse de son appui dans l'avenir.

Ces contradictions entre permission et interdiction, empêchements et liberté d'action, confiance et méfiance alimentent constamment la vie de l'*educandario* et la complique énormément, contribuant ainsi à faire de cet endroit

un lieu tendu , partagé entre affectif et professionnalisme, entre créativité et immobilisme. Cet aspect est d'ailleurs celui que je retiens le plus depuis mon retour en France mais j'aurais l'occasion de développer mon point de vue plus loin.

II.1 Journée-type à l'*educandario*

J'étais donc équipée et le travail avec les enfants allait pouvoir commencer. Iago m'avait fait une liste des garçons de 7 à 11 ans, dont il a la charge, selon leurs heures de cours, leurs corvées d'entretien et leur présence dans la *horta* pour aider Benoît. Il avait constitué de petits groupes de 5 à 7 garçons par tranche de 1h30 à 2 heures.

Je commençais le matin à 7h, la pause de 9h30 occasionnait le changement de groupe jusqu'à 11h environ, heure du repas. Je reprenais mon activité à 13h30 avec un nouveau groupe, l'arrêtais à 15h pour la *merenda* (le goûter) puis encore un nouveau groupe arrivait dans ma salle jusqu'à 16h30 environ, fin de la journée en ce qui concerne les activités.

42 petits bonshommes défilaient donc dans ma salle durant la semaine avec une fréquence de deux à trois fois par semaine pour certains, d'autres n'apparaissant qu'une fois. Ce découpage du temps ainsi que la formation des groupes par Iago paraissaient à la fois arbitraire et réfléchi : les activités diverses des gamins (corvées ou autres activités) les empêchaient ou non d'aller dans ma salle mais la turbulence de certains expliquait également leur venue unique dans la semaine. Iago avait en effet pris soin de sélectionner un peu mes élèves afin de me ménager les premiers temps, ce que j'approuvais, lui faisant totalement confiance sur les difficultés du comportement de quelques éléments qui, par la même occasion, influençaient parfois les autres ce qui rendait la tâche plus ardue.

Cet emploi du temps façonné par Iago avait aussi plusieurs autres avantages : je pouvais contrôler qui allait bien dans mon cours ce qui permettait à Iago d'avoir une "alliée" dans la surveillance des allers et venues de ces garçons, une absence étant tout de suite repérée si besoin est. De plus, avoir une activité réglée sur le découpage du temps commun aux autres fonctionnaires me permit de mieux m'intégrer dans le quotidien de l'*educandario* et ainsi, de pouvoir observer *in situ* le fonctionnement du foyer et les activités des autres. J'étais logée à la même enseigne, tout comme Géraldine et Benoît ce qui me permit aussi de mieux m'introduire auprès d'eux et de commencer à tisser des liens autres que méfiants.

En effet, je n'arrivais plus dans la maison des deux Français à l'improviste mais après le repas de midi par exemple, pour prendre le café et discuter tout en nous reposant de la matinée. Nous pouvions échanger des avis sur la façon d'être envers les enfants et mes questions cessèrent d'être sans réponses, mes maux ressemblant aux leurs, à leur arrivée.

Et puis le personnel brésilien (surtout Mirela et Dona Luiza avec qui je vivais) commença à me voir à l'action, décidée, travaillant donc m'intégrant dans un rythme commun au leur. Je me souviendrais toujours des regards fiers de Mirela et de Dona Luiza lorsqu'à 7h, après une dernière goutte de café, je partais avec mes livres, dictionnaires et cahiers sous le bras en direction de l'*educandario* pour une matinée de travail.

Je gardais cependant un statut à part, celui d'une Française, d'une étrangère ce qui ne m'intégrait pas totalement dans la "famille" et j'eus du mal à sortir de cette position inconfortable malgré tous mes efforts de discrétion et de patience. Pour certains, mon travail ne changeait rien au fait que je n'étais pas acceptée de toutes façons et de petites humiliations ou une certaine indifférence furent de mise pendant les deux premiers mois de mon séjour afin de bien me faire comprendre que je "devais" me tenir à l'écart, ce que je faisais, respectueusement.

Je dis que je "devais" me tenir à l'écart car, en fait, rien officiellement ne me forçait à rester en retrait mais les réflexions désobligeantes d'Andressa (en public), la retenue dans les paroles de Monica si je me trouvais près d'elle tandis qu'elle conversait avec Géraldine par exemple, ou encore l'attitude méfiante de Claudio dont les seuls mots à mon égard (après m'avoir demandé combien de temps je restais) furent "90 jours..." d'un ton glacial ne me poussaient pas vraiment à plus de décontraction au fil des jours.

90 jours...Trois mois, la durée de l'incarcération de François Bizot lorsqu'il fut prisonnier des Khmers rouges en 1971. Je me rappelais les paroles de ce membre de l'École française d'Extrême Orient, qui étudia à partir de 1965 les temples d'Angkor, dans son ouvrage relatant la guerre du Cambodge :

"Revenant sur une réflexion ancienne, j'observais que ces tourments qui m'étaient infligés modifiaient complètement ma façon de voir le paysan khmer. Jamais je n'avais pris la mesure de sa vraie personnalité, malgré des années de fréquentation assidue, au cours desquelles j'avais observé dans le détail ses modes de vie, étudié sa pensée et ses croyances. Ma relation avec lui avait toujours été biaisée par mes origines françaises : j'étais mis, à mon insu, en situation de prééminence non seulement du fait de mon travail à la Conservation d'Angkor, mais à cause de ce que je représentais à ses yeux, quelle que soit mon intimité avec lui. Je ne pouvais rien à ce fossé qui s'était historiquement creusé

entre nous, de l'autre côté duquel j'étais d'abord un étranger, socialement dominant. Réciproquement, mes propres représentations du Khmer que je tentais d'approcher au quotidien s'étaient figées dans des schémas qui me tenaient à l'écart de lui. Je ne le rencontrais que dans l'état de subordination où il avait été placé traditionnellement, et qui introduisait une discrimination définitive dans nos rapports."¹³

Loin d'avoir vécu le même calvaire que Bizot, je ne peux m'empêcher de comprendre ce qu'il ressentit vis à vis de son statut d'Européen, Français. Les données ne sont évidemment pas les mêmes et ce n'est pas au cours d'une incarcération, après de longues années d'observation, que je découvrais ma réduction à ce "rôle blanc" mais je vivais moi aussi cette méprise à double-sens et m'en dépêtrer fut long, voire impossible...

Géraldine et Benoît avaient apparemment, eux, réussi leur intégration surtout depuis leur retour de vacances en août. Tout le monde avait quitté l'*educandario* pour le mois de juillet et cette séparation suivie de retrouvailles avait selon eux énormément contribué à les transformer en membres permanents. Ils avaient pu, aussi, prendre du recul sur leurs premiers mois et se reposer d'une attitude volontaire qu'ils tendaient à rendre irréprochable.

Les deux Allemandes, présentes 15 jours avant mon arrivée, avaient elles aussi un statut à part mais différent du mien : admirées par les ados pour leurs jupes courtes, adulées par les filles pour leurs cours de gym, respectées par tout le monde pour leur apparente richesse dont elles faisaient à l'occasion bénéficier les autres (la sortie à la plage par exemple, où elles payèrent le trajet à 7 ou 8 gamins). De plus, elles avaient constitué elles-mêmes leur emploi du temps, ce qui les rendaient mystérieusement inaccessibles : présentes ou absentes, réveillées ou endormies, en train de faire peindre des enfants à la crèche ou de discuter dans leur chambre, personne ne savait vraiment quand elles travaillaient ou pas et ceux qui les appréciaient se jetaient sur elles pour profiter de leur présence lorsqu'elles apparaissaient. Je dis "ceux qui les appréciaient" car, en effet, rien n'est acquis à l'*educandario* en ce qui concerne les rapports humains. Tandis que je me faisais traiter de "vilaine" par Andressa (qui, par contre, adorait les Allemandes), Mélanie et Dominica n'avaient que très peu accès à Monica, grande amie de Géraldine, qui les trouvait "bizarres"...Choix amicaux, affinités, il ne m'appartient pas de juger mais seulement de constater que ces attitudes différenciées nous plaçaient aussi dans des positions différentes.

Personnellement, même si je trouvais qu'il serait plus confortable d'acquérir un autre statut que celui d'étrangère avec toutes les connotations péjoratives qui y étaient liées, je me concentrais sur mon objectif premier : observer

¹³ François BIZOT, *Le Portail*, Editions de La Table Ronde, Folio, Paris, 2000, p 92

le fonctionnement de l'*educandario* et travailler les contes avec les enfants. A cet effet, je notais rapidement la difficulté de mettre en place une activité basée sur la lecture à des enfants sachant à peine lire et les trois premiers mois de mon séjour, je passais le plus clair de mon temps à refaire les devoirs et à apprendre à certains à lire, à écrire et à compter. Ma salle débordait donc des dessins faits par ceux qui avaient déjà terminé leurs devoirs mais qui ne voulaient pas sortir (plutôt flatteur) ainsi que d'affiches des lettres de l'alphabet, de numéros et de mois de l'année, les lacunes étant telles que toutes les bases de l'enseignement étaient à reprendre (mais ceci coïncidait avec mes observations et conclusions suite à la triste matinée d'école que j'avais subi la première semaine).

Tandis que je travaillais ou lors de mes moments de pause, je regardais les Brésiliens faire : Monica, Iago, Claudio, Mirela, Dona Luiza, Diana,... Je remarquais que même en travaillant en relation avec un emploi du temps calé sur la vie de l'*educandario*, mon activité était très réduite comparée celle des mes hôtes. En effet, je bénéficiais largement d'un traitement de faveur qui m'épargnais à peu près tout du vrai travail d'éducateur. Déjà, je ne me levais pas à 5h30 comme eux...

II. 1 a) 5h30, le réveil

En effet, l'activité commence tôt à l'*educandario*. Iago se lève à 5h30 pour faire retentir le signal, une cloche, qui réveille alors tous les occupants du foyer, enfants et adultes réunis. Monica et Alberto (lorsqu'il est présent, ce qui arrive quand il n'est pas allé dormir chez Claudio le directeur, chez qui il a sa chambre et ses affaires comme un fils) sont en fait les deux seuls autres adultes et éducateurs présents sur les lieux à cette heure là, ayant à leur charge la surveillance nocturne des enfants.

Après ce signal, une véritable organisation quasi chronométrée s'enchaîne. D'abord, la douche : tous les enfants passent sous cette eau froide et jaune qui abreuve l'*educandario* en matières fécales et substances ferreuses (les tests de la compagnie des eaux nous révéleront en effet la présence de ces chers éléments dans l'eau qui nous lave et nous désaltère...). Puis, les enfants s'habillent, soit d'un jean et du T-shirt de l'école pour ceux qui ont cours le matin, soit de la tenue fournie par l'*educandario* composée d'un short bleu et d'un maillot blanc pour les jeunes garçons et d'une robe rose pale, à fleurs, pour les petites filles. Les grandes de Monica ont elles aussi un uniforme mais moins saillant à leur formes naissantes que la petite robe des fillettes : un short beige et un maillot bleu au nom de l'*educandario* Eunice Weaver. Les ados, eux, s'habillent comme ils le souhaitent s'ils n'ont pas école le matin et rivalisent ainsi des habits à la dernière mode.

Il est 6 heures, vêtus et coiffés, les enfants se dirigent en rang et par groupe (les filles, puis les jeunes garçons suivis des moyens et des grands) vers le réfectoire pour y prendre le *café da manha*, le petit déjeuner composé de café, *mingau* (bouillie de céréales) ou *chá* (tisane) selon les provisions de Dona Felipa la cuisinière. Le breuvage quel qu'il soit est toujours accompagné d'un morceau de pain venant de la boulangerie de l'*educandario* (notons à cet effet l'arrivée matinale du reste du personnel du foyer : cuisinière, boulanger, lavandières,...). Géraldine et Benoît, eux aussi levés à 5h30, participent aussi à ce premier repas en compagnie des éducateurs et de Claudio, arrivé vers 6 heures moins le quart accompagné d'Alberto si ce dernier a dormi chez lui.

Une fois le *café da manhã* pris, les enfants amènent leur verre dans les éviers auprès desquels les préposées à la vaisselle du matin (deux ou trois grandes) attendent pour commencer leur tâche.

En début d'année, c'est à dire en février, les éducateurs et Claudio décident de la répartition des corvées d'entretien et en principe, rien ne change dans cette répartition jusqu'à la fin de l'année. Bien sûr, un renvoi (très rare), une décision de retirer l'enfant du foyer de la part des parents, un réajustement ou la pression d'un grand sur un plus petit feront qu'un autre enfant se mettra à faire la vaisselle ou à nourrir le porc, occasionnellement ou jusqu'à la fin de l'année..

Les tâches d'entretien sont généralement attribuées aux filles (vaisselle, lavage des toilettes, balayage de la salle vidéo, de la bibliothèque et des couloirs) mais il arrive que ces tâches soient aussi effectuées par des garçons comme le lavage et le balayage du réfectoire. Les grands ont en principe la responsabilité du porc et doivent aider l'électricien, le jardinier ou le gardien lorsqu'une opération de grande envergure s'impose: je me rappelle du jour où la compagnie des eaux venait nettoyer l'eau et où trois grandes cuves furent vidangées et nettoyées par les ados.

II. 1 b) 7 heures

Après le petit déjeuner, les enfants se dirigent à nouveau vers les dortoirs pour y ranger leur casier, faire leur lit et prendre leurs affaires d'école pour les écoliers du matin. Une fois les corvées ménagères effectuées et les enfants envoyés à l'école, Monica et Iago conduisent les internes vers le réfectoire pour la grande cérémonie des devoirs. Pas un bruit lorsqu'ils sont là mais une anarchie certaine lorsqu'ils tournent le dos pour répondre au téléphone ou régler un problème quelconque. Cette activité des devoirs commence environ à 7-7h30 et dure jusqu'à 9h30 ou 10h. Chez Monica, les grandes aident les petites à faire leur travail et ainsi,

tout se déroule assez vite mais Iago à plus de souci car il est seul pour suivre la vingtaine ou trentaine d'enfants qu'il a à sa charge.

Durant ma présence, l'emploi du temps qu'il m'avait fait lui permettait de moins s'occuper d'une douzaine d'entre eux car ceux-ci passaient dans ma salle et j'allais donc contrôler les devoirs. Mais quelle que soit l'aide qu'on lui apporte, Iago est très soucieux de la qualité de travail de "ses" garçons et va même jusqu'à donner du travail supplémentaire à ceux qui ont des problèmes de lecture et d'écriture.

Cet attachement à l'éducation, à l'instruction, Iago l'a développé suite à son expérience d'instituteur. En effet, avant d'entrer à l'*educandario* comme éducateur, il était enseignant "stagiaire" (au Brésil, c'est au bout de plusieurs années d'enseignement qu'on obtient une sorte de titularisation). Iago quitta donc l'enseignement avant d'officialiser son statut de professeur mais en garda les méthodes et l'intérêt.

Il a récupéré des cahiers de calligraphie à l'école et fait répéter des lettres ou leur prénoms aux plus en retard scolairement. A ceux qui savent déjà à peu près lire et écrire, Iago écrit des phrases et vérifie la bonne exécution des lettres pour leur faire répéter celles qu'ils n'arrivent pas à former si besoin est. Souvent, des enfants n'ont pas le niveau de leur classe.

Les éducateurs m'expliquèrent cette curiosité de la manière suivante : si un enseignant a trop de redoublants, cela le pénalise pour sa titularisation. Les professeurs font donc passer des élèves malgré leurs lacunes. L'ouvrage de Silke Weber parle, à ce sujet, du bas niveau de qualification des instituteurs :

"D'après le *Censo Escolar do Brasil* ¹⁴, 1964, 43% des institutrices n'avaient pas suivi le cours normal (du premier ou du second cycle). Parmi celles-ci, 50.8% avait à peine le niveau de primaire, 20.8 pas même ce niveau; 13.8 avait suivi un cours moyen du premier cycle et 14.6% un cours moyen du second cycle. (...) Les échecs successifs entraîneraient chez l'enfant le désintérêt et chez les parents, la conviction de l'inaptitude de leurs enfants pour les études, et donc un accord est fait pour qu'ils quittent l'école après deux, trois ans d'échec dans la première année du primaire. C'est ainsi que depuis quelques années, le système scolaire essaie de résoudre ce problème en introduisant le passage automatique dans chaque année de l'école primaire, reportant ainsi l'échec à plus tard".

On comprend alors pourquoi les enfants de l'*educandario* ne savent absolument pas écrire leur nom ou comprendre la consigne d'un exercice. Ils copient maladroitement sur leur voisin afin de ne pas laisser une feuille blanche et au moment des devoirs, il est impossible de déchiffrer leur écriture pour savoir ce

¹⁴*Censo Escolar do Brasil*, Rio de Janeiro, MEC/IBGE, 1966, in S. Weber, *Modèle dominant et aspirations à l'éducation, un exemple au Brésil*, Editions du CNRS, Paris, 1976.

qu'ils ont à faire. Alors, Iago prend le cahier d'un autre et leur fait recopier tout l'exercice avant de l'effectuer. D'une grande patience, Iago ne partira pas du réfectoire sans la parfaite et totale exécution des devoirs, les enfants déjà exempts s'en vont les uns après les autres pour aller jouer dehors ou rejoindre des activités et restent cinq puis quatre, deux puis un garçon souvent en larmes ou en colère devant la ténacité de leur éducateur.

Mais ce travail porte ces fruits et au cours de mes deux séjours, j'ai réellement observé les résultats de l'acharnement admirable de Iago (que rien n'oblige vraiment à être si attentif).

Monica, elle aussi, s'attache à rattraper les lacunes des filles mais elle le fera plutôt dans la bibliothèque. C'est un lieu qu'elle affectionne et les revues qui s'y trouvent lui permettent d'organiser de grandes fouilles de lettres de l'alphabet, de toutes formes, que les filles collent ensuite sur une feuille blanche afin de constituer la liste des 23 lettres (le K étant une lettre quasi absente de l'alphabet brésilien car inutilisée dans l'orthographe).

II. 1 c) 9h30-10h

Ces corvées scolaires effectuées (car bien souvent, c'est une réelle corvée aux vues des progrès infimes de certains et de l'éternel recommencement d'un quelconque apprentissage), les enfants peuvent aller jouer dehors ou se rendre à une activité si la présence d'un étranger permet son existence.

Pour les éducateurs, c'est alors un moment d'accalmie dans leur matinée qu'ils occupent alors "comme ils le désirent" c'est à dire dans la mesure du possible de l'*educandario*. Iago surveille les garçons tout en faisant des mots fléchés ou en décorant le hall d'entrée d'affiches calligraphiées selon un thème X ou Y (un fait politique comme une campagne nationale pour la promotion de la culture indienne ou des informations sur la *dengue*, maladie transmise par des moustiques,...). Étant aussi responsable du secrétariat, il effectuera des tâches administratives si besoin est. Parfois, il a près de lui un garçon, souvent le même, Leandro, Ronaldo ou Lindenberg, éléments perturbateurs ou fugueurs qu'il préfère surveiller de près ou qu'il punit à l'immobilité et à l'ennui suite aux plaintes de ses camarades ou de l'école. Les enfants savent toujours s'occuper seuls mais il arrive aussi que Iago organise des jeux où toute cette troupe de garçons se rassemble : partie de foot ou de chat perché, courses ou balade dans le "parc".

Monica, elle, surveille également les filles, du haut des marches du perron ou des bancs de la place centrale où elle discute avec Andressa de sujets souvent très privés et/ou intimes. Plus tard, bien plus tard, j'aurais accès à ces discussions hautes en couleurs ce qui marquera vraiment mon intégration au sein de la

communauté, étant alors complètement informée des *fofocas* (rumeurs, ragots) qui régissent et font loi sur l'*educandario*, immense preuve de confiance et d'amitié de la part de ces deux femmes.

De la même manière que les petits de Iago, les filles s'occupent seules à jouer à la poupée ou grimper sur les structures (peu fiables) de l'aire de jeux. Mais il arrive fréquemment que Monica abandonne ses discussions pour organiser une chasse aux insectes (divers et variés) ou sortir crayons et feuilles pour faire dessiner ses internes.

De quelque manière que ce soit, Iago et Monica interrompent toujours ce qu'ils font pour régler un problème entre deux ou plusieurs enfants (bagarres ou autre), intervenir à l'école si un interne a un problème ou gérer le mal-être d'un enfant (peine de coeur, souvent, pour les grandes de Monica mais aussi tristesse dû au manque des parents ou maladie).

Pendant ce temps, Claudio ne s'occupe que très peu les adolescents dont il a la charge (et qui de toutes façons s'en remettent plus facilement à Monica, sorte de mère et d'amie pour tous). Il est aussi le directeur et doit gérer bien d'autres activités comme l'approvisionnement alimentaire, la direction d'opération d'électricité, de jardinage ou d'entretien divers. Il est d'ailleurs très souvent absent le matin, en course avec Jorge, le chauffeur qui le mène à travers la ville pour les différents achats ou visites à la présidente Maria José. Il emmène très souvent avec lui Alberto, son "fils" et bras droit mais aussi un ou deux ados qu'il affectionne paternellement et à qui il offre ainsi une sortie et l'apprentissage du travail d'un directeur de foyer.

Les autres adolescents, moins considérés par Claudio, chose somme toute totalement arbitraire, font leurs devoirs ou regardent la télé, font du vélo dehors ou errent à la recherche d'une occupation. J'en verrais souvent faire intrusion dans ma salle, au début pour y créer de l'agitation puis, après une mise en confiance mutuelle, pour participer aux activités que je mettais en place et gérer les enfants avec qui je travaillais.

Ces adolescents furent la population la plus difficile puis la plus satisfaisante à laquelle j'eus accès durant mon séjour. L'évolution de nos rapports aboutissant à une amitié et à un respect mutuel me confortait dans ma certitude d'être admise et d'avoir une place de choix, cette amitié des ados n'étant pas réservée à tout le monde. Sûrement que le manque que je ressentais vis à vis de mon petit frère (du même âge) contribua beaucoup à mon désir de me rapprocher de ce groupe de jeunes, *essa ganga*, exprimant derrière leur apparente assurance, une détresse bien plus criante que les autres internes...

Si Alberto est présent sur les lieux, ayant la charge des *medios*, les garçons de 12 à 13-14 ans, il arrive qu'il décide tout d'un coup de prendre sa fonction un peu plus au sérieux. Lors de mes deux séjours, je remarquais une évolution dans son comportement vis à vis de ces garçons. Étant parmi les plus turbulents, une activité où leur énergie serait canalisée s'imposait et je vis Alberto prendre en main la correction des devoirs ou l'organisation de l'entreprise de désherbage de la *hortinha*. Par contre, je le vis rarement voire jamais, intervenir de façon ludique et pédagogique auprès de ces enfants.

Peut-être faut-il alors se rappeler que sa nomination en tant que responsable des *medios* est uniquement la conséquence de l'intervention de Claudio auprès des présidentes, ce qui vaut à Alberto un emploi rémunéré, plus suscité par le gain que par une vocation pédagogique et éducative.

Son jeune âge (17 ans) ne l'empêchant pourtant pas d'avoir un réel projet de carrière (l'aviation), je pense qu'il ne perçoit pas toute la dimension de sa responsabilité auprès de ces jeunes garçons et qu'il se rattache tout simplement au souvenir de la façon dont on s'occupait de lui lorsqu'il était interne pour adopter (ou plutôt pour ne pas adopter) une attitude investie et volontaire. Alberto a en effet été élevé depuis son plus jeune âge à l'*educandario*, et 10 ou 15 ans en arrière, ce qu'on m'a rapporté des visions éducatives ressemblait encore plus à du gardiennage que ce qui est en place qu'aujourd'hui.

Je relate ici mes observations en présence d'étrangers : nous étions cinq au début (Géraldine, Benoît, Mélanie, Dominica et moi) et même si j'ai fini seule mon séjour, il n'empêche que ma présence et les activités que je mettais en place, d'une part occupaient un certain nombre d'enfants et par la même occasion déchargeaient les éducateurs, et d'autre part, ces ou cette présence biaisaient forcément le déroulement d'une journée, d'une semaine, d'une année qui n'auraient pas été les mêmes sans étrangers. Jamais je ne saurais comment se déroule l'activité de l'*educandario* sans bénévoles même si je pense (peut-être à tort) avoir été assez intégrée à la fin pour mettre en confiance et donner plus de naturel aux actions et réactions des éducateurs. Probablement, l'activité ou la non-activité des éducateurs résultaient-elles tout simplement de ma présence.

Les "périodes creuses", ces moments d'accalmie des éducateurs, étaient alors provoqués par l'existence d'ateliers peinture, théâtre ou jardinage organisés par les étrangers bénévoles.

En effet, Géraldine s'était aménagée un emploi du temps qu'elle respectait consciencieusement et prenait donc en charge des enfants, souvent des filles, pour différentes activités, tout au long de la semaine. Le matin, entre 9h30 et 11h, une

fois les devoirs effectués, elle recevait dans sa salle de petits groupes de dix ou douze filles pour l'atelier de travaux manuels ou emmenait certaines à la horta pour s'occuper des plantes médicinales ou encore faisait répéter leur texte aux comédiens choisis pour la pièce de théâtre,...

Benoît, travailleur acharné de la *horta* s'occupait d'un groupe de cinq ou six garçons envoyés par Iago, Alberto ou Claudio pour leur apprendre à semer, traiter, récolter, soigner les plantations.

Mélanie et Dominica, elles, créaient au fil des jours leurs activités mais prenaient généralement un groupe de cinq ou six filles et garçons pour faire de la peinture dans la bibliothèque tout en révisant leur verbes irréguliers.

Quant à moi, je recevais les groupes constitués par Iago et m'évertuais à apprendre à lire et à écrire à ces garçons turbulents mais motivés, abandonnant pour un temps mes projets de travail sur les contes...

II. 1 d) 11 heures, le repas

A 11 heures, un signal retentit de nouveau et tous les enfants se mettent à courir vers les dortoirs : c'est le moment de passer sous la douche. Ils affluent de tous côtés: de l'aire de jeux, de la bananeraie, des salles d'activités, de la *horta* de Benoît ou du *recreo* où ils suivaient leur dessins animés préférés. Il y a aussi ceux qui reviennent de l'école. Tous passent de nouveau sous l'eau jaune et enfilent ensuite l'uniforme de l'*educandario* ou mettent leur T-shirt et leur jean pour les cours de l'après-midi s'ils ont école.

Pendant ce temps, lorsque retentissent les rires et les cris des enfants sous la douche, les éducateurs et les bénévoles étrangers se retrouvent dans le hall d'entrée ou sur les marches du perron pour attendre 11h30, que le repas soit servi. C'est un moment que je trouvais très agréable car nous pouvions raconter notre matinée et chacun y allait de son anecdote, certaines de nos gaffes ou de nos incompréhensions faisant énormément rire Monica et Iago.

Pour ma part, habitant à la crèche, je n'allais pas prendre mon repas avec les fonctionnaires et autres étrangers à l'*educandario* : j'avais décidé d'être diplomate à cet égard, Mirela et Dona Luiza ne comprenant pas que je puisse vouloir manger avec Monica ou Claudio ou encore Géraldine et Benoît car la nourriture servie "là-bas" était vraiment mauvaise. C'est bien sûr la même que nous mangions à la crèche mais il est vrai que Dona Luiza l'agrémentait de légumes ou autre, ce qui la rendait plus alléchante. Mais, aussi, mes deux "mamans" (elles me chouchoutaient tellement que je ne pouvais que faire un rapprochement de type maternel) ne pouvaient accepter que je prenne mes repas à l'*educandario* : une jalousie, une mésestente réciproque, atténuée ou exagérée selon les situations,

rendait difficile leur compréhension de mon envie d'aller partager un repas avec "eux", sous-entendu Claudio, Monica, etc. J'avais beau leur expliquer que d'assister à ce repas me servait pour mon étude, rien n'y faisait et je préférais ne pas les froisser en abandonnant cette idée (d'autant plus que les bouderies de Mirela était exceptionnellement longues et difficiles à contrer).¹⁵

Je restais donc de 11h à 11h30 sur les marches du perron à discuter avec les éducateurs, les étrangers et Claudio puis rentrais sagement vers la crèche pour y prendre mon repas.

Invariablement composé de riz, de pâtes et de feijões, le déjeuner est parfois accompagné d'un morceau de viande. Un oeuf remplace généralement un bout de poulet ou de viande de porc lorsque ces denrées viennent à manquer dans les provisions de Dona Felipa

La cuisinière et son aide (une jeune fille de l'*educandario*) se tiennent à côté des marmites (une de riz, une de pâtes, une de feijão et une d'oeuf ou de viande), une louche à la main et les enfants en file indienne avancent leur assiette devant chaque plat afin de recevoir leur ration. Les éducateurs passent après, pendant ou avant le service des enfants, selon leur appétit. Ensuite, chacun se dirige vers une table, les fonctionnaires ayant une table désignée (qui leur est invariablement réservée), les enfants se placant un peu comme ils le veulent, au gré de leur affinités. Cependant, il n'y a pas de groupes filles-garçons mélangés, la séparation dans les jeux et dans les activités s'étend également aux repas.

Tous les internes de l'*educandario* sont présents ainsi que les éducateurs, le directeur et les étrangers mais les autres fonctionnaires n'ont pas leur place à table : José le vigile, Aldemir le jardinier, Seu Julio le boulanger mangent dehors, vers la porte de la cuisine. Les deux lavandières mangent dans la cuisine même et Andressa l'aide ménagère, Seu Paulo l'électricien ou encore Jorge le chauffeur rentrent chez eux pour manger. J'avoue n'avoir jamais réussi à savoir pourquoi certains seulement avaient droit à la table du réfectoire...

Le repas est très vite englouti, les portions de nourriture sont assez copieuses pour ne pas permettre de "rab" et Dona Felipa a l'oeil pour faire exactement (ou presque) la dose nécessaire à ces 200 estomacs. Pas de temps perdu à table, une fois les assiettes terminées, les enfants les amènent dans les éviers pour que les préposés à la vaisselle (différents de ceux du matin) commencent leur travail. Deux ou trois garçons s'occupent du lavage et du balayage du réfectoire tandis que les autres sortent calmement (manger fatigue...).

¹⁵ Plus tard j'expliquerais pourquoi cette haine existe et comment elle s'exacerbe entre les deux groupes educandario-crèche.

Il fait très chaud à cette heure de la journée et ceci explique sûrement le fait que peu d'enfant cherchent à sortir. Ils sont pourtant libres de leur allers et venues mais se dirigent plus volontiers vers la salle de télévision ou vers leur lits. Les écoliers de l'après-midi vont chercher leurs affaires dans leur casier et chacun attend 13 heures que les cours commencent. Il est alors 12-12h30, presque aucun bruit ne parvient des bâtiments.

II. 1 e) 13 heures

Les internes-écoliers passent le portillon qui sépare l'*educandario* de l'école. Les autres enfants profitent alors de ce moment de calme qui les sépare de la cérémonie des devoirs car si pour certains, 13 heures représente le début des cours, pour d'autres, cette heure sonne le début d'un instant de repos agréable : la sieste.

Cette sieste n'est pas imposée, elle s'impose d'elle-même au regard du lever matinal et de la chaleur. De plus, les éducateurs la font et le manque de surveillance occasionnée par ce moment de repos oblige les éducateurs à rassembler leurs troupes dans les dortoirs, ce qui motive d'autant plus les conversations chuchotées, couchés sur les lits qui provoquent l'endormissement de la majorité.

Iago m'avait, au début, attribué un groupe à cette heure-ci (de 13h30 à 15h) mais, notant l'absence de plus en plus systématique de mes chers élèves, je décidais assez rapidement de rassembler les deux groupes de l'après-midi entre 15h et 16h30 afin de ne plus passer ce début d'après-midi à attendre l'arrivée du groupe en me demandant si je devais aller les chercher dans leurs lits. Je me mettais alors au rythme brésilien et profitais de ce moment pour discuter avec Géraldine et Benoît dans leur maison ou rester dans ma chambre, à dormir ou rattraper mon courrier en retard.

La sieste n'étant pas une activité obligatoire, il dépend de l'humeur de chacun de la faire ou pas. Les jeunes enfants sont souvent les adeptes les plus assidus de ce rituel mais les grands, ainsi que les éducateurs quand ils n'arrivent pas à dormir, se retrouvent fréquemment dans la salle télé pour assister au journal ou à cette curieuse émission appelée "Barra pesada" qui consiste à filmer des interventions policières et à faire le jugement en direct des malfaiteurs. C'est une émission locale et souvent, très souvent, les enfants ou les éducateurs retrouvent sur les images un voisin ou leur quartier, quand ce n'est pas un proche parent...

II. 1 f) 15h Goûter, Devoirs

Un peu avant 15 heures, la plupart des enfants ou du personnel est déjà réveillé et un nouveau signal secoue les retardataires encore au lit. C'est l'heure du goûter donc personne ne rechigne à se lever et tous se dirigent de nouveau vers le réfectoire pour recevoir un verre de jus de fruits et parfois un ou deux biscuits ou bouts de pain.

Le foyer reprend ensuite son activité pour une scène connue à l'avance : la cérémonie des devoirs va avoir lieu, Iago et Monica sont à leur poste à côté des internes qui sont allés à l'école le matin. Même scénario : le temps des devoirs peut durer plus ou moins longtemps selon le nombre d'enfants, la difficulté qu'ils ont ou non à faire leurs devoirs et la présence ou non d'étranger pour prêter main forte aux éducateurs qui fournissent le même effort que celui du matin pour faire progresser un élève en difficulté.

De 15 à, 16h30-17h, c'est aussi l'heure des animations s'il y a des bénévoles, les enfants essaient donc d'écourter au plus vite les devoirs afin de pouvoir rejoindre les groupes d'activités.

Durant les deux premiers mois de mon séjour, la présence de cinq étrangers multipliait les animations : Géraldine recevait les filles pour le groupe de travaux manuels, pour travailler dans la *hortinha* ou pour répéter la pièce de théâtre en compagnie de Monica. Benoît s'occupait toujours d'un groupe plus ou moins nombreux d'enfants pour travailler dans la *horta* et les Allemandes faisaient leur cours de gym ou de Taïkuendo. Pour ma part, je continuais à faire du travail scolaire avec les enfants mais la cérémonie des devoirs qui avait précédé nous permettait d'être plus libres dans notre façon de travailler et j'arrivais même à leur faire lire des contes à tour de rôle.

Les activités proposées le matin et l'après-midi ne diffèrent guère pour la bonne et simple raison que ceux qui ont eu école le matin veulent pouvoir faire les mêmes choses que leurs camarades et inversement. Mes journées se ressemblaient dans leur organisation mais, heureusement, la créativité de ces garçons nous distrait souvent.

Les trois derniers mois de mon séjour, lorsque je fus la seule étrangère sur les lieux, je pus multiplier les activités pour les enfants, reprenant les cours que Géraldine avait laissés et que les filles me réclamaient, inventant aussi de nouvelles animations que je pensais mieux adaptées, maîtrisant plus la population et le fonctionnement de l'institution. Cependant, ma seule présence ne pouvait contenter tous les enfants (vu leur nombre) car j'essayais de limiter les groupes à une

quinzaine d'enfants, ma faculté à les "gérer" rencontrant vite mon incapacité au delà de ce nombre...

Ceux qui ne sont pas prévus dans les groupes d'activités sortent pour jouer dehors et là encore, c'est un peu le même scénario que le matin : Monica et Iago surveillent de loin tandis que les enfants crapahutent et courent dans tous les sens. Souvent, vers 17h30, lorsque le soleil commence à se coucher et que la chaleur s'atténue, Iago organise des matchs de foot avec les garçons.

Ses moments, sorte de quartiers libres, aussi bien le matin que l'après-midi, sont souvent propices aux incidents : une chute, une bagarre ou une fugue. Aucun éducateur ne pourra suivre chaque enfant à la trace et éviter les inconvénients suscités par la créativité des gamins. Le fatalisme est de mise, si quoi que ce soit se passe, les éducateurs savent réagir au plus vite.

II. 1 g) 17h30 La douche

A 17h30, c'est l'appel à la douche. Parfois, Iago fait sonner le signal qui signifie pour ses garçons que c'est l'heure du bain, mais souvent, il envoie un des plus grands de son groupe d'enfants pour crier du haut de marches "*os pequenos pro banho*" (les petits à la douche) et cet appel crée immédiatement la réaction des jeunes garçons. Monica aussi enverra une fille crier un signal similaire "*as meninas pro banho*" (les filles à la douche) et la même réaction s'en suivra. Les internes-écoliers qui sont rentrés de leur cours et les autres enfants qui s'amuse dehors ou participent à des activités, tous partent dans une course effrénée jusqu'aux dortoirs en déterminant des ordres de passages, le premier étant celui qui dira "*Primeiro*" et ainsi de suite.

De nouveau, seuls les rires, les chants ou les cris des enfants brisent le silence de la nuit qui s'installe et la discussion sur les bancs ou sur le perron que nous avons l'habitude d'avoir à cette heure-ci les éducateurs, Géraldine, Benoît et moi était vite écourtée à cause de l'attaque toujours surprenante et vorace des moustiques à la tombée de la nuit.

Vers 18 heures Claudio rentre chez lui, accompagné ou non d'Alberto. C'est la fin de sa journée de directeur mais il reste joignable chez lui au cas où un problème surviendrait.

Les enfants ressortent en pyjama ou habillés des façons les plus diverses et les plus variées, surtout les filles qui s'échangent et se prêtent des vêtements profitant de ce moment unique dans la journée où elles peuvent s'habiller en "civil".

Puis c'est la direction du réfectoire que les enfants prennent pour avoir droit à la fameuse et mythique soupe, donation généreuse des restes du repas de midi d'une entreprise de Maranguape... Certains en reprennent trois fois, d'autre la boudent et préfèrent ne rien manger plutôt que d'absorber ce mélange parfois douteux. Dans ce cas, ils dorment sans avoir dîner.

En ce qui concerne les éducateurs, Monica, Iago et les ados attendent que la majorité des enfants soient couchés pour se faire des oeufs au plat et en remplir les morceaux de pain qui restent afin d'échapper à la soupe. Je n'en ai jamais mangé, Mirela, Dona Lucia et moi-même préférant également nous acheter des provisions et constituer nous-mêmes notre repas du soir plutôt que d'avoir à regarder et sentir cette bouillie...

Le repas du soir impose la même organisation que pour les autres repas de la journée : les préposées à la vaisselle (encore différente de celles de midi) s'activent dans les éviers tandis que deux ou trois jeunes garçons (également autres que ceux de midi) essuient les tables et balayent le sol du réfectoire.

Parties de cartes, sauts à la corde, foot, télévision, parties de dames, gendarmes et voleurs occupent les enfants avant l'heure d'aller dormir. Les *novelas* rassemblent un certain nombre de filles mais aussi de garçons et c'est la fin de l'une d'entre elles, à l'époque il s'agissait de "*Cara de anjo*" (gueule d'ange), qui marque la fin de la journée pour les internes qui se dirigent alors vers les dortoirs. Il est environ 20 heures, encore quelques rires proviennent des chambres, les ados et les éducateurs continuent de regarder la télévision en savourant leurs sandwiches aux oeufs, les grilles de l'*educandario* sont fermées.

Un coup de fil de France ou d'Allemagne rouvrira peut-être les grilles de l'*educandario* mais désormais, seules les étoiles qui scintillent par milliers dans le ciel de Maranguape semblent réveillées, c'est la fin d'une longue journée qui en annonce une autre.

La description de cette journée à l'*educandario* est évidemment celle d'une journée-type. Très souvent, des événements occasionnels interviennent mais ils ne prennent pas tellement (voire pas du tout) le dessus sur l'emploi du temps strict de l'*educandario*. Si un enfant vient à être malade ou à poser problème, le reste de la troupe continue à vivre selon cette organisation basée sur les heures de repas, d'école et de sommeil.

A cet effet, je me rappelle d'un événement qui survint dès la deuxième semaine de ma présence à l'*educandario* et qui m'apprit beaucoup de choses sur le fonctionnement de l'institution. Un vendredi soir, lors de l'appel à la douche qui a lieu à 17h30, Iago nota l'absence de trois de ses garçons. Ronaldo, Jeyson et

Ronaldo Viera, âgés de 8 à 9 ans avaient disparu depuis environ une heure. Habitué à les voir fuguer, Iago restait cependant très inquiet et je me disais qu'il craignait la colère des présidentes.

Je me trompais : l'inquiétude de Iago n'était autre que le sentiment d'un parent ou d'un tuteur vis à vis du sort d'un enfant jeune et seul dans la rue. En effet, je m'en rendais compte lorsque Iago me relata le coup de téléphone qu'il avait passé à Maria José pour l'informer de la fugue : elle lui avait dit que l'*educandario* n'était pas une prison et que les enfants ne "fuguaient" pas, qu'ils pouvaient s'en aller quand ils le voulaient et que leur sort à l'extérieur dépendait de leur propre responsabilité ou de celle de leurs parents.

En effet, s'il arrive quoi que ce soit à l'intérieur de l'*educandario*, les éducateurs et la direction en seront responsables mais (tout comme l'école en France) une fois que les enfants ont dépassés les murs d'enceinte du foyer, ils sont sous la responsabilité de leur parents. Le fait que ces enfants soient de toute façon souvent livrés à eux mêmes induit qu'ils sont eux aussi responsables de ce qui leur arrivera. Seuls les enfants placés à l'*educandario* par un juge font l'objet de plus d'attention.

Je ne compris pas la réaction de Maria José (je n'arrive d'ailleurs toujours pas à saisir cette attitude) et je compatissais devant le désarroi de Iago. Il se faisait surtout du souci pour Jeyson car les deux autres enfants savaient rentrer chez eux seuls alors que lui était toujours récupéré par sa mère lors des week-end de sortie.

Iago demanda aux présidentes la permission d'utiliser le combi pour partir à la recherche des enfants mais elles refusèrent, réaffirmant leur position sur la liberté des enfants à quitter l'*educandario*. Puis, je ne sais comment ils y parvinrent, les présidentes laissèrent finalement Jorge conduire Monica et Claudio à la recherche des trois fugueurs.

Ils revinrent à la nuit, sans avoir trouvé les enfants mais en ayant suivi leur piste jusque dans le Pirambu, favela en périphérie de Fortaleza d'où sont issus les trois garçons. Les éducateurs avaient discuté avec la mère du petit Ronaldo, disant qu'elle n'avait pas voulu les recevoir et qu'elle les avait mis dehors...Les enfants s'étaient alors réfugié chez le père de Ronaldo mais lui aussi les avait refusés...Plus de nouvelles depuis.

Je restais complètement perplexe devant ce que Monica me racontait, essayant de me dire que je ne devais pas juger ces parents mais tout le monde en fait était choqué par leur attitude. Claudio seul n'était pas surpris car il connaissait la mère de Ronaldo :*uma malandra*, disait-il, une voleuse, une menteuse (à laquelle il

avait eu à faire lorsque le grand frère de Ronaldo était interne à l'*educandario*), qui vivait dans une des pires favelas de Fortaleza sous un toit de taule, soutenu par deux murs.

Tous les éducateurs décidèrent d'arrêter là les recherches et d'attendre le lendemain pour les trouver.

Une nuit passa, la journée suivante ne donna rien, on ne savait pas où se trouvait les trois enfants, aucun n'avait réapparu chez lui et les présidentes commencèrent à se faire le même souci que les éducateurs. Recherches, coups de téléphone à la police pour signaler la disparition, allers et retours en combi pour sillonner la ville et tenter d'apercevoir ces trois garçons...Rien.

Si Monica et Claudio étaient très actifs pour chercher les enfants, Iago semblait désemparé et la tristesse qui avait pris le relais de son inquiétude se voyait clairement sur son visage. Il n'avait pas dormi de la nuit et me disait que s'ils réapparaissaient, il ne savait pas s'il devait les punir ou les prendre dans ses bras...une réflexion de père.

Une deuxième nuit approchait et nous n'avions toujours aucune nouvelles des enfants lorsque vers 21 heures, le téléphone sonna : c'était l'association *SOS Crianças* (SOS enfants) qui disait avoir recueilli les trois garçons et qui appelait suite au signalement de disparition auprès de la police. Le cri de Monica rassembla tout le monde et Iago respira enfin. Le retour des enfants était prévu pour le lendemain, ils allaient dormir à SOS et Jorge irait les chercher le matin suivant.

Ils arrivèrent sans effusion de joie, Iago cacha l'inquiétude qui l'avait rongé durant deux jours et les accueillit normalement, sans brimades ni réflexions. Ils nous racontèrent que la première nuit, ils avaient été logés chez la voisine du père de Ronaldo qui les avait vu dehors et les avait fait manger puis dormir dans sa maison. Au matin, elle ne les avait plus trouvés, ils avaient disparu avant qu'elle ne se réveille. Les journées qu'ils avaient passé à errer dans la ville restèrent sans détails...SOS Crianças les avait récupéré dans la rue, en centre ville, dans lequel l'association tourne souvent pour repérer et aider les enfants esseulés.

Tout rentra dans l'ordre, Iago surveillant tout de même de très près Ronaldo qui avait été l'instigateur de la fugue. Ce petit bonhomme fugua une deuxième fois quelques semaines plus tard, rattrapé de justesse par les ados à l'arrêt de bus, puis il fugua de nouveau et cette fois, fut renvoyé à cause des idées qu'il pouvait donner aux autres internes, commençant à se provoquer sur leur capacité ou non à fuir. Nous ne revîmes jamais le petit Ronaldo, sa mère nous donnait quelques nouvelles lorsqu'elle venait chercher ses deux petits frères pour les week-end de

sortie (quand elle ne les oubliait pas): il n'allait pas à l'école et passait ses journées et ses nuits dans la rue.

Cet incident et ce qui en découla (le renvoi de Ronaldo), me prouva d'une part que je n'étais pas avec n'importe quel enfant mais des enfants en grande difficulté familiale et sociale (nous discussions alors de plus en plus souvent avec Iago et il me racontait l'histoire de chacun, histoires tristes et moches, comme il disait, que les visages des enfants ne laissaient que si peu transparaître).

D'autre part, elle me montra l'implication affective des éducateurs envers les enfants, chose que je n'avais pas vu auparavant du fait de la discrétion dans la démonstration de cette affection.

Premièrement les enfants n'étant pas ceux des éducateurs (même si certains auraient préféré), il n'est pas dans l'intérêt des enfants comme des éducateurs d'instaurer des liens trop forts avec certains internes. Deuxièmement, il n'est ni dans les habitudes, ni dans l'intérêt de Monica ou de Iago d'être affectueux dans leurs gestes et leur comportement : des accusations de pédophilie ayant été faites contre l'ancien directeur (qui provoqua son renvoi), il règne un climat de tension à ce sujet et les éducateurs font très attention à leur comportement vis à vis des enfants.

Cette fugue et la logistique qu'elle induisit me montra également qu'aucun événement ne pouvait perturber le fonctionnement de l'*educandario* et son emploi du temps strict. En effet, les recherches des trois garçons impliquèrent Monica, Claudio et Jorge pour conduire le combi mais Iago resta à son poste pour s'occuper des autres garçons. Nous, les étrangers, n'avons absolument pas modifié ou arrêté nos animations pour gérer la situation (cela ne nous était de toute façon pas demandé). Géraldine devait un peu plus surveiller les gamines de Monica mais, déjà, une des aînées des internes prenait en charge la gestion du groupe des filles et le bon déroulement des activités de repas, devoirs et douches.

L'*educandario* compte 200 enfants internes et la majorité doit fonctionner et fonctionne, quoi qu'il se passe.

II.2 Journée-type à la crèche

Habitant à la crèche tout au long de mes deux séjours de trois mois, j'eus une vision plus précise du fonctionnement de cette partie de l'*educandario*, cette partie devenant même presque une institution à part vu les problèmes de communication et de compréhension entre les fonctionnaires du foyer et de la crèche.

Je dis "presque" car jamais Mirela, éducatrice de 27 ans, ne voulut, malgré nos conversations sur le sujet, saisir l'opportunité de devenir plus active dans la gestion de la crèche et ainsi en devenir la directrice plutôt que de laisser Claudio gérer officiellement cette fonction.

Mirela connaît pourtant le fonctionnement et les besoins de cette partie de l'*educandario* mieux que le directeur puisqu'elle y travaille depuis l'âge de 17 ans.

Ancienne interne de l'*educandario*, placée depuis l'âge de 6 ou 7 mois, Mirela suivit toute sa scolarité au sein de l'école Eunice Weaver et arrêta ses études pour être employée à la crèche de façon permanente : elle y avait déjà fait ses preuves lorsqu'elle était appelée occasionnellement pour s'occuper des nourrissons.

A cette époque, les présidentes étaient déjà Maria José et sa soeur, Maria Claudia et ses deux femmes firent le choix de prendre Mirela comme éducatrice à la crèche d'une part grâce à ses compétences, d'autre part grâce à ce que pouvait lui promettre l'avenir. En effet, ayant perdu ses parents très jeune et n'ayant plus qu'une soeur comme lien de parenté direct, Mirela fait partie des orphelins de l'*educandario*, non admis comme tels mais le devenant au cours de leur vie à l'*educandario*.

Ses enfants ne seraient aujourd'hui plus acceptés à l'*educandario* car une loi émise par la préfecture, datant de 5 ou 6 ans, interdit à l'institution Eunice Weaver d'accepter les nourrissons et les enfants sans tuteurs légaux. Cette loi marque également la fin d'une activité qu'effectuaient les présidentes jusque là, à savoir l'adoption. Désormais, seule l'association *SOS Crianças* est habilitée à faire transiter les enfants orphelins durant la procédure juridique d'adoption.

Cependant, il reste à l'*educandario* des cas d'enfants qui disposent de parents mais dont l'état de santé (psychologique ou autre) ou l'absence de visites (parents hors état du Cearà et ne donnant plus de nouvelles ou présents dans l'état mais ne montrant aucun intérêt pour leur(s) enfant(s)) induit une sorte d'abandon que la loi ne prend pas en compte du fait de l'existence de parents et de la garde de leur responsabilité parentale.

Ces enfants, une dizaine, sont alors plus particulièrement pris en charge par l'*educandario* et se retrouvent très souvent comme adoptés par les éducateurs qui les emmènent dans leur famille lors des week-end de sortie ou des vacances. Cet état de fait n'est absolument pas discuté au sein de la direction-présidence et les éducateurs se retrouvent, souvent malgré eux, à assumer la charge d'un enfant que personne n'est venu chercher et que d'ailleurs, personne ne vient jamais chercher... Dans ce cas, les présidentes fournissent la nourriture nécessaire à

l'alimentation de ses enfants et Claudio cède parfois la maison d'Icarai¹⁶ pour éviter aux éducateurs d'amener les enfants dans leur famille dont les logements ne sont pas aptes à recevoir deux ou trois personnes supplémentaires.

Dans ce cas, les éducateurs ne rentrent pas dans leur famille¹⁷ et passent eux aussi les vacances dans la maison de la plage, s'occupant de cette dizaine d'enfants..

Ces enfants font aussi l'objet de plus d'attention en ce qui concerne leur avenir et tout comme Mirela, qui bénéficia d'un emploi à la crèche, ils sont dirigés pour la plupart vers des emplois ou des formations conseillés par les présidentes. Ainsi, Maria José engagea une interne de l'*educandario* pour devenir sa femme de ménage et sa cuisinière à plein temps. Une autre interne est déjà prédestinée à être l'assistante de la fille de Maria Claudia dans son activité de dentiste et une jeune homme aide plus particulièrement Seu Julio à la boulangerie afin d'en apprendre le métier (Seu Julio ayant lui même été un interne de l'*educandario*).

Mirela travaille donc depuis dix ans à la crèche. Elle n'a jamais été seule pour s'occuper de la quarantaine d'enfants, en moyenne, qui y réside : plusieurs jeunes filles se sont succédées en tant qu'éducatrices mais toutes ont finalement quitté cet emploi pour d'autres. Ainsi, Mirela connaît-elle à Maranguape, une femme de son âge (avec qui elle était interne à l'*educandario* et qui l'aida à la crèche) désormais vendeuse en pharmacie, une autre est vendeuse dans un magasin spécialisé dans les fournitures pour nourrissons...Patricia, l'aide ménagère et la cuisinière de Maria José, transita elle aussi par la crèche avant de travailler chez la présidente.

La crèche fut aussi le premier emploi de Monica à ses début dans l'*educandario* avant qu'elle soit assignée à la surveillance des jeunes filles.

Depuis 7 ou 8 ans maintenant, Mirela a comme collègue Dona Luiza. Cette femme de 52 ans, mère célibataire de 6 enfants, considère Mirela comme sa fille, personne qu'elle voit de toute façon plus que ses propres enfants du fait de la rareté des week-end de sorties dont elle bénéficie : lorsque des parents ne viennent pas chercher leur enfants, les éducateurs sont censés s'en occuper et les amener chez eux mais lorsque les enfants en question sont trop nombreux, Dona Luiza reste à la

¹⁶Cette maison, propriété de Maria José, fut donnée à l'*educandario* pour créer un lieu de vacances à la disposition des internes et des éducateurs. Cependant, Claudio doit en gérer tout l'entretien, ainsi que le paiement des factures d'eau et d'électricité qui en découlent. Alors, il la loue très souvent et profite de ces rentrées d'argent pour payer les frais de la maison. Ce lieu n'est donc pas tout le temps disponible et il faut prévoir très longtemps à l'avance d'y aller afin de le réserver.

¹⁷ aux vues de leur maigre salaire et de leur quasi permanence à l'*educandario*, la plupart des éducateurs n'ont pas de maison à eux (à l'exception de Dona Luiza et de Claudia) et rentrent chez un membre de leur famille pour les week-end de liberté et les vacances.

crèche plutôt que d'avoir à emmener deux ou trois petits chez elle où vivent encore 4 de ses enfants.

Afin de garder une certaine surveillance sur les plus jeunes de ses enfants, Dona Luiza mit au début ses deux filles cadettes à l'*educandario* comme internes. L'aînée des deux quitta le foyer suite à une histoire obscure concernant Claudio (elle l'aurait vu rentrer saoul un soir et en aurait parlé aux présidentes : Claudio affirma le contraire et les présidentes crurent le directeur plutôt que cette adolescente). Suite à cette histoire, la deuxième, Diana, demanda à pouvoir habiter à la crèche avec sa mère plutôt que de vivre et d'être sous la responsabilité de Monica à l'*educandario*. Les présidentes acceptèrent et depuis 3 ou 4 ans, Diana est une personne très active au sein de la crèche, s'occupant des enfants comme Mirela et Dona Luiza mais à titre gratuit, étant toujours considérée comme une interne du foyer et allant à l'école.

Ses trois personnes constituèrent réellement ma famille lors de mes deux séjours. En effet, à mon arrivée, on m'avait donné la chambre de Mirela et je ne la quittais pas lorsque les Allemandes finirent leur stage et que l'appartement de la chapelle fut libéré. Cette décision fut vraiment celle de nous toutes : Mirela et Dona Luiza me racontant des histoires sordides sur les fantômes de la chapelle venant perturber le sommeil de ceux qui y dormaient, me persuadant de ne pas y aller au risque de rencontrer "l'homme sans tête" ou d'entendre le piano jouer tout seul au beau milieu de la nuit (ensemble des légendes qui courent sur l'*educandario* et qui proviennent, pour la plupart, des veillées inventives des enfants auxquelles Mirela participa plus jeune)...

Personnellement, j'avoue n'avoir pas tellement eu envie de déménager suite à ces mises en garde. De plus, ma vie à la crèche constituait une part rassurante et confortable de mon quotidien que je n'avais pas non plus envie de quitter : mon réveil salué par 40 petits me criant "*bom dia*" (bonjour), nos petits déjeuner où dès le matin, Mirela commençait à me taquiner affectueusement, le café après le repas devant les informations et surtout les bons petits plats du soir, animés de folles discussions, que nous nous préparions pour échapper à la soupe et qui précédaient notre *novela* à laquelle nous assistions en spectatrices assidues... Toutes ces bonnes raisons, et toutes celles que j'oublie, gouvernées par l'aspect primordial qu'est le sentiment de se sentir acceptée et aimée simplement et sans négociations comme au sein d'une famille idéale, me poussèrent même à retourner à la crèche pour les trois derniers mois de mon séjour alors que deux autres possibilités de logements plus grands s'offraient à moi (la chapelle et la maison de Géraldine et Benoît, qui, comparés à ma petite chambre, ressemblaient à des palaces).

Cette place privilégiée m'offrait un regard de proximité sur le travail que mes hôtes effectuaient avec les petits et si les trois premiers mois de mon séjour ne

furent pas très impliqués dans les occupations de la crèche (j'étais entièrement consacrée aux garçons de 7-11 ans de l'*educandario*), la période de février à avril fut par contre bien plus solidaire du travail des éducatrices dont je pus observer de plus près les motivations.

La crèche fonctionne elle aussi selon un emploi du temps calé sur les repas, l'école et le sommeil mais elle s'occupe d'un autre public, celui d'enfants en bas âge (de 2 à 7-8 ans), qui lui impose une gestion du temps plus élaborée et une surveillance plus grande vis à vis de ses internes.

II. 2 a) 5h30, le réveil

Dona Luiza se réveille en général avec le chant des oiseaux vers 4 ou 5 heures du matin. Cette heure encore trop matinale pour réveiller les enfants lui permet de faire le tour des lits afin de surveiller les derniers instants de sommeil et de se préparer pour la journée qui s'annonce.

A 5h30, elle réveille Mirela et Diana et se dirige vers la cuisine pour commencer la préparation du petit déjeuner des enfants. Mirela et Diana, elles, s'occupent alors respectivement des garçons et des filles qui dorment en dortoirs séparés. Le réveil est difficile pour ses jeunes enfants, surtout quand la nuit fut mauvaise, attaqués par les moustiques que les ventilateurs n'arrivent pas à tous décourager, encore submergés par les images d'un cauchemar ou baignés dans l'inconfortable humidité d'un oubli urinaire. Des grognements, quelques pleurs endormis accueillent donc souvent l'arrivée des éducatrices qui se penchent sur les berceaux (la majorité des enfants ayant entre 2 et 5 ans dorment en effet dans des berceaux, les plus grands dorment eux dans de vrais lits) pour conduire les enfants vers les douches. Si l'un d'eux a de la fièvre, Mirela le laisse dormir après qu'elle lui ait administré un cachet (quand elle en a) et s'occupe de lui plus tard lorsque le gros de la troupe a pris son petit déjeuner.

Quoi qu'il se passe, après que les éducatrices aient ordonné aux petits de se déshabiller, les enfants passent tous sous la douche sous les regards de Mirela pour les garçons et de Diana pour les filles (les douches étant séparées). Cette première activité diffère en ce sens de l'*educandario* car ni Monica ni Iago ne surveilleront de cette manière le bon déroulement du bain.

Là, les éducatrices participent activement : elles font (chacune de leur côté) trois files, les trois pommeaux de douche obligeant un ordre de passage. Afin de mettre les sorties d'eau à la taille des petits, on a construit une haute marche sur laquelle les enfants doivent grimper. Chacun leur tour, ils se hissent avec une étonnante facilité pour passer sous l'eau. Une fois mouillés, ils descendent pour se

savonner et refond la queue pour aller se rincer. Monter sur la marche une fois savonné occasionne parfois des chutes mais la présence des éducatrices vers cette margelle est justement destinée à les éviter.

Lorsque tous sont propres, Mirela et Diana distribuent les serviettes et conduisent de nouveau les enfants vers leur dortoir où ils vont s'habiller. Le petit déjeuner pourrait salir les tenues et ceux qui ont école le matin ne revêtiissent pas tout de suite leur uniforme. Les garçons mettent tout simplement un short et restent torse nu tandis que les filles enfilent une petite robe, ces vêtements étant fournis par l'*educandario*.

Encore une fois, l'habillement requiert plus d'attention qu'à l'*educandario* : souvent ces jeunes enfants ne savent pas mettre leur short dans le bon sens ou enfilent leur robe à l'envers. Les éducatrices corrigent en essayant d'enseigner les bons gestes.

Les enfants font ensuite la queue pour passer sous le peigne : Mirela et les garçons vont assez vite du fait de la coupe rasée qu'ils ont tous mais Diana y consacre plus de temps, les filles et leur longue chevelure emmêlée par le lavage demandant un travail méticuleux.

Ensuite, tous font la queue pour se diriger vers le réfectoire où Dona Luiza les attend pour distribuer le petit-déjeuner. En général, ce premier repas de la journée est composé de *mingau* (cette bouillie de céréales dont chacun des livres de Jorge Amado nous donne la définition dans son glossaire), mais il arrive que les provisions manquent et que Dona Luiza soit obligée de créer en faisant un *chá*, thé à base de plantes. Chaque enfant reçoit aussi un morceau de pain provenant de la boulangerie.

Il est environ 6 heures lorsque les enfants sont à table et continuent de se réveiller dans le calme...

C'est aussi (environ) à cette heure-ci qu'arrive Andressa, l'aide ménagère de la crèche. Normalement, son travail commence car, à la crèche, ce ne sont pas les enfants qui s'occupent de la vaisselle et elle doit attendre que tous aient ingurgité leur petit-déjeuner pour attaquer sa journée.

Je me permets de dire "normalement" car Andressa ne fait en réalité que très peu son travail. En effet cette femme d'une trentaine d'années, mère célibataire de trois enfants, se dirige en général plutôt vers l'*educandario* pour y retrouver son amie Monica avec qui elle commence à discuter. Elle choisit aussi deux filles de Monica pour aller faire son travail à sa place et souvent, vers 7 heures, ce sont en effet deux internes que je voyais en train de laver la vaisselle tandis qu'Andressa s'occupait de préparer ses enfants pour l'école.

Je ne me suis jamais permis de juger cette attitude de la part d'Andressa : vivant seule dans une petite maison près de l'*educandario*, cette femme survit avec son salaire pour faire manger ses enfants (dont le père ne s'occupe pas). Le travail qu'elle a trouvé à la crèche lui permet de subvenir difficilement aux besoins de son foyer et lorsqu'elle arrive à l'*educandario*, elle préfère largement commencer par prendre son café et faire manger ses enfants plutôt que de travailler le ventre vide et d'envoyer ses enfants à l'école sans avoir mangé...

L'arrivée d'Andressa coïncide également avec l'arrivée de Lili. Cette handicapée mentale d'une vingtaine d'année (sans certitude de ma part) affectionne particulièrement la crèche, trouvant auprès de Dona Luiza et de Mirela un réconfort affectif, une sorte de famille qu'elle a du mal à voir partir lors de vacances. Arrivée dès son plus jeune âge à l'*educandario* en tant qu'orpheline, Lili s'est naturellement créée un "chez elle" à la crèche, lieu qu'elle ne quitte que pour dormir (sa chambre étant située, comme pour les deux autres handicapés mentaux, dans le pavillon) et dans lequel elle effectue certaines tâches ménagères qu'elle refuse de céder à d'autres (au risque d'incroyables colères): balayage de la cour, vaisselle le soir,...Lili prend tous ces repas à la crèche et l'arrivée d'Andressa (qui oblige Dona Luiza et Mirela à ouvrir les portes de l'entrée) lui permet d'entrer et d'avoir droit à son petit-déjeuner.

Une fois que les enfants ont pris leur petit-déjeuner, les éducatrices les dirigent vers la cour centrale de la crèche où se trouvent des jeux (balançoires, tourniquet,...). Cet endroit est un lieu où les enfants se retrouvent très souvent au cours de la journée : clos par le mur d'enceinte du couloir qui donne sur toutes les pièces de la crèche et par deux petits portails, il permet aux éducatrices d'avoir tout le temps l'oeil sur les petits tout en ne restant pas forcément à leurs côtés. Les moindres pleurs, une chute, des cris (et mêmes des gros mots) sont audibles de chaque pièce et les éducatrices surviennent très rapidement pour remettre de l'ordre si quoi que ce soit arrive.

Le matin, le premier passage des enfants dans la cour permet à Mirela, Dona Luiza et Diana de pendre leur café.

Peu de temps avant 7 heures, les enfants qui ont école le matin sont dirigés vers les dortoirs pour enfiler le T-shirt et le jean pour assister aux cours. Durant ma présence, sur la quarantaine d'enfants présents, seulement une quinzaine allait à l'école le matin et deux l'après-midi. Les autres étant des enfants trop jeunes pour être scolarisés, l'âge de la première inscription étant fixé à 5 ans révolu.

II. 2 b) 7 heures

C'est l'heure du départ à l'école pour les enfants concernés. Mirela les conduit vers les salles de cours prêtées par l'*educandario* aux institutrices de maternelle et attend que les maîtresses soient là pour laisser les petits.

C'est également à cette heure-ci qu'arrivent les *recreadoras*. Le choix des présidentes d'employer deux animatrices, pour s'occuper des activités avec les enfants de la crèche le matin, date de deux ou trois ans. Ces jeunes filles sont payées 40 reais chacune par mois pour ce travail à mi-temps qui les fait travailler du lundi au vendredi de 7h à 11h30. Ces deux animatrices sont employées de février à fin juin, puis cèdent leur place à deux nouvelles jeunes filles qui termineront l'année de août à fin décembre.

Les présidentes veulent que cet emploi soit réservé en priorité aux plus âgées de internes de l'*educandario* mais comme au début de cette initiative, aucune des filles du foyer n'était assez grande, ce sont deux jeunes étudiantes de l'école Eunice Weaver (en seconde ou première) qui furent employées. L'historique de ces animatrices me fut raconté par Mirela qui ne les portait pas vraiment dans son coeur. Selon elle, ces filles ne savaient pas et ne voulaient pas apprendre à travailler avec des enfants et il est vrai que lorsque j'arrivais à l'*educandario*, les deux jeunes animatrices ne mettaient pas beaucoup de coeur à l'ouvrage...Agées d'une quinzaine d'années, c'est plus la nécessité d'un salaire qui poussait les filles à se présenter pour le travail que le véritable amour de la profession d'aide-éducatrice.

Notons que dans la plupart des familles, les filles ont souvent un ou deux petits frères dont elles s'occupent pour décharger leur mère et que toutes ont une expérience avec des enfants en bas âge. Cependant, la différence entre s'occuper d'un enfant pour palier à ses besoins premiers (donner à manger, laver, coucher,...) et créer des activités le stimulant (intellectuellement, sensoriellement, etc.) est grande et il semble que ces filles n'aient pas saisi toute l'ampleur de leur tâche lors de leur engagement. Pourtant, suite au manque d'intérêt qu'avait pu montrer les deux animatrices présentes de février à juin 2001, Maria Claudia avait demandé l'appui de Géraldine pour faire passer des entretiens et choisir les animatrices de la période août-décembre 2001.

Ainsi, malgré la présence chaque lundi matin de Géraldine pour aider ses jeunes filles à faire leur programme d'activités de la semaine, les animatrices en place lors de mon arrivée passaient en effet la matinée à surveiller les enfants (emmener vers les toilettes, soigner un petit blessé, conduire vers le réfectoire,...) mais ne faisaient que très peu les activités qu'elles avaient préparé en début de semaine avec celle qu'elles considéraient comme leur chef, à savoir Géraldine.

Lors de mon retour en février, un changement s'imposait dans le choix des animatrices : d'une part, la rotation tous les cinq mois était toujours de mise et d'autre part, la mauvaise expérience subie avec les deux animatrices précédentes (manque d'intérêt, absences, début de grossesse pour l'une et arrêt du contrat de travail pour l'autre) décidèrent les présidentes à plus d'attention envers l'embauche et le travail des deux suivantes.

Depuis longtemps, je voyais Diana travailler autant que sa mère et que Mirela et cela sans rémunération. Alors, lorsqu'on me demanda mon avis sur la question (étant désormais la seule Française sur les lieux et ayant ainsi, malgré moi, une parole décisive dans certains choix concernant l'*educandario*...), je consultais Mirela qui arriva à la même conclusion que moi : Diana, 13 ans, était certes un peu plus jeune que l'âge voulu par les présidentes (15 ans) mais elle connaissait parfaitement les enfants pour vivre avec eux et s'en occuper à longueur de journée. De plus, Diana nous avait à plusieurs reprises prouvé sa faculté à créer des activités pour les petits qu'elle rejoignait spontanément dans la cour intérieure pour organiser toutes sortes de jeux.

La seule chose qu'allait changer son statut de *recreadore* allait être le fait d'être salariée pour un travail qu'elle faisait de toute façon depuis longtemps. Comme collègue de travail, nous choisîmes une amie de Diana (l'entente entre les deux animatrices se révélant obligatoire suite aux mésaventures des deux précédentes), Gisela, 13 ans également, elle aussi très attirée par les enfants en bas âge et à maintes reprises trouvée à la crèche en train de jouer avec les petits de façon spontanée.

Cette décision d'employer deux filles de l'*educandario* ravit les présidentes qui se laissèrent influencer par nos avis pour choisir Diana et Gisela comme *recreadoras*, malgré leur jeune âge. Cette embauche marqua également un changement important au sein de la crèche : Mirela avait parlé en tant que membre décisif et sa décision avait été suivie ce qui suscita notre joie et nos félicitations pour cette jeune femme timide et complexée qui n'aurait jamais pensé pouvoir influencer le choix des présidentes. Dona Luiza se mit à l'appeler "*a chefe da creche*" et Maria Claudia salua affectueusement le bon sens et l'ingéniosité de Mirela. Elle, resta septique quant à son véritable poids dans la décision finale, trop marquée qu'elle était par des années de silence et de manque d'écoute...

Diana et Gisela changèrent énormément notre point de vue sur le travail des *recreadoras*, se montrant toujours présentes, motivées et sérieuses. Cette emploi leur fit gagner une petite somme d'argent (non négligeable) et aussi, suscita des vocations. Ainsi, à mon départ, Diana avait-elle choisi de se former au métier

d'éducatrice en décidant de tout faire pour réussir ses études jusqu'à la fin de l'enseignement secondaire et pourquoi pas, d'espérer un accès en faculté¹⁸.

Les *recreadoras* arrivent donc à 7 heures et prennent en charge les petits non scolarisés. Fonctionnant par petits groupes de 5-6 ou s'occupant de la totalité des enfants, les *recreadoras* programment pour la matinée des activités d'éveil : peinture, danse, chant, promenade,...Lorsque, en février, nous ouvrîmes la salle de jeux (anciennement salle de cours d'une maîtresse), Diana et Gisela occupèrent très vite et de façon quotidienne ce nouvel espace où, enfin, les jouets n'étaient pas rangés et où les dessins, ainsi que le matériel, pouvaient rester sur place sans déranger personne. Avant cela, toutes les activités avec les petits se tenaient dans le réfectoire et se terminaient à cause du travail de ménage ou de préparation du repas de midi, le matériel et les créations des enfants étant alors rangés dans des placards, comme cachés.

Pendant que les animatrices s'occupent des enfants, les éducatrices peuvent s'adonner à d'autres activités. Le lundi et le jeudi, pour la venue des présidentes, Mirela et Dona Luiza font alors le ménage complet de la crèche. Les autres jours, les corvées ne manquent de toute façon pas et Dona Luiza fait très souvent de la couture ou ses lessives, tandis que Mirela va réapprovisionner le garde-manger en allant chercher des fournitures à l'*educandario*.

Cependant, il arrive bien souvent que ces matinées calmes permettent aux employées de se reposer un peu et de faire des choses dans leur seul intérêt : Mirela écoute de la musique ou fait son courrier aux anciens bénévoles, Dona Luiza s'affaire sur sa machine à coudre à titre personnel ou prépare je ne sais quelle invention culinaire dont elle a le secret. De grandes discussions, animées par l'humour de Dona Lucia et la complicité qui la lie à Mirela, ont également lieu dans la cuisine.

La matinée n'est perturbée que par la venue des présidentes (je détaillerais plus loin de quelle manière) ou par un problème quelconque à gérer vis à vis des enfants car si les *recreadoras* sont présentes, elles ne sont pas responsables totalement des enfants et il n'est pas de leur ressort d'emmener un blessé à l'hôpital ou d'accueillir un parent venu, par exemple, chercher ou ramener son enfant pour une raison quelconque.

¹⁸Actuellement, seule la réussite de l'examen appelé "Vestibular" permet une entrée à la faculté. Cependant, la réussite de cet examen difficile est souvent la conséquence d'une inscription dans un "cursinho", cours payant préparatoire du Vestibular qui suit l'enseignement de terminale (datant des années 50). Depuis peu, l'Etat et le ministère de l'éducation ont mis en place un nouvel examen, l'Enem (gratuit et ayant lieu à la fin de la terminale) qui actuellement, valide certaines matières du vestibular. A terme, le gouvernement aimerait arriver à faire de la réussite de cet examen l'accès direct en faculté (comme en France avec le Baccalauréat), ce qui suscite le mécontentement des bénéficiaires évidents du *numerus clausus* actuellement en place...Cette décision serait, bien entendu, un début de solution proposée à la classe populaire brésilienne.

Le bon côté du travail de ces éducatrices est la créativité des enfants : ainsi, souvent, au cours de la matinée, arrivent certains petits de l'école prétextant que la maîtresse a terminé ses cours et qu'elle leur a dit de rentrer...De leur côté, ils ont raconté à leur institutrice qu'ils devaient aller aux toilettes et en ont profité pour fuir de l'école. Il faut voir avec quelle rapidité leur tenue est alors ôtée pour enfiler l'uniforme de l'*educandario*, eux qui parfois ont du mal à trouver le bon sens de leur robe ou de leur short...En connaisseuse, Mirela ira de toute façon vérifier l'exactitude des dires des enfants (il arrive en effet que les institutrices arrêtent de travailler en cours de matinée pour des raisons personnelles) et renverra les enfants s'ils ont menti.

Vers 10h30, Mirela aidée de Lili, va chercher le repas de midi préparé par Dona Felipa à l'*educandario*. Ensuite, vers 11h moins le quart, les enfants qui étaient à l'école reviennent à la crèche et rejoignent en spectateurs envieux les activités de leurs camarades avec les animatrices. Souvent, Diana décide que les activités sont terminées et les enfants peuvent ainsi assister à leurs dessins animés préférés dans le grand salon.

II. 2 c) 11 heures

Peu de temps avant que le repas n'ait lieu, les enfants sont de nouveau conduits vers les douches où ils vont se laver avant de manger. La même organisation que le matin se répète, Mirela s'occupant des garçons tandis que Diana, cette fois aidée de Gisela, s'occupe des filles. Les enfants sont cette fois-ci plus réveillés qu'au matin et les cris de joie que suscitent les pitreries d'un des petits internes emplissent les couloirs de la crèche.

Les enfants sont ensuite conduits vers le réfectoire ou avant de pouvoir s'asseoir, ils s'adosent aux murs pour chanter une comptine religieuse. A chaque repas (midi et soir), les enfants répètent cette chanson qui remercie Dieu pour la bonne nourriture qu'ils vont manger et pour le beau temps qui règne en cette journée (même s'il pleut).

Accompagnée d'une chorégraphie, cette chanson n'est pas l'objet d'un apprentissage catégorique avec les éducatrices : chaque nouveau ou petit apprend au jour le jour en imitant ses camarades et souvent, la cacophonie ambiante causée par "l'a peu près" des paroles m'empêchait d'en saisir toute la signification.

La chorégraphie composée de simples mouvements de bras donne aussi lieu à de fortes explosions de joies lorsqu'un coup part intentionnellement (mais sans gravité) sur la tête du voisin...

Le manque de sérieux des enfants est sanctionné par les éducatrices qui, de toute façon, s'expriment de manière très autoritaire envers les enfants.

Cette sévérité, qui a aussi cours à l'*educandario* avec les plus grands, brusque souvent les observateurs étrangers que sont les bénévoles. J'ai, à de très nombreuses reprises, été surprise par le ton employé vis à vis des enfants : paroles qui font baisser leur regards et les font s'exécuter dans l'instant. Cette manière autoritaire d'éduquer qui peut paraître dure aux vues du public concerné (enfants orphelins de père ou de mère, souvent battus ou délaissés par leur géniteurs) n'empêche pourtant pas la confiance et l'attachement qui existent entre les internes et les éducateurs, qualités parfois manquantes dans les relations que les enfants entretiennent avec leurs parents.

Une fois la chanson terminée, les enfants passent à table et les animatrices, encore présentes, distribuent les assiettes remplies par Mirela et Dona Luiza. La suite du repas se passe sous la surveillance des éducatrices qui aident un petit à remplir sa cuillère ou rappellent à l'ordre ceux qui voudraient perturber le calme désiré. En général, Diana et Gisela profitent de cet instant pour quitter leur travail et vont se préparer pour l'école avant d'avoir leur repas.

Quand ils ont fini, les enfants rassemblent leurs assiettes sur une des tables, mettent leurs cuillères dans un récipient et vont s'asseoir par terre, contre le mur, en attendant que tous leurs camarades aient terminé.

L'activité que représente le repas de midi dure environ une demi-heure. Les enfants vont ensuite jouer un instant dans la cour intérieure tandis que les éducatrices débarrassent, aidées d'un ou deux enfants les plus grands de la crèche. La vaisselle est laissée dans l'évier, en attendant Andressa qui est allée, comme chaque jour, prendre son repas chez elle.

II. 2 d) 12h, la sieste

Lorsque les tables sont débarrassées et que Dona Luiza réchauffe les plats en vue du repas des adultes, Mirela et Diana emmènent les enfants vers les dortoirs où ils vont se reposer une heure. La chaleur est écrasante à cette heure de la journée et les ventilateurs offrent plus un doux ronronnement propice à l'endormissement qu'un véritable rafraîchissement de l'air. Tout est calme, l'*educandario* aussi marque une pause à cette heure-ci et le silence règne dans toute l'institution.

Nous profitons de ce moment pour manger mais très vite, nous étions aussi accablées par cette chaleur et souvent, le repas était vite ingurgité pour laisser place à un moment de repos au frais.

Mirela et Dona Luiza vont rarement s'allonger mais elles restent toute fois très peu actives durant cette courte pause, discutant ou regardant la télévision.

II. 2 e) 13h L'après-midi commence

Une heure après avoir couché les enfants, les éducatrices vont les réveiller et comme le soleil frappe encore trop fort pour les laisser jouer dans la cour, elles les installent devant le journal télévisé auquel ils assistent en spectateurs muets et intrigués...Un peu plus tôt, les deux seuls internes de la crèche à avoir école l'après-midi se sont préparés pour leurs cours (en général, c'est à ce moment que nous faisons les devoirs donnés la veille). Ils partent à 13 heures en compagnie de Diana qui va elle aussi à école.

A 13h30, Andressa revient et se met à la vaisselle. Mirela reste environ jusqu'à 14h30 devant la télévision avec les enfants tandis que Dona Luiza et Andressa préparent la *merenda* (le goûter). Vers 15 heures, les enfants se dirigent de nouveau vers le réfectoire pour prendre cette collation de l'après-midi, composée comme à l'*educandario* de jus de fruits et de biscuits. Puis Mirela les envoie dans la cour intérieure où les enfants resteront toute la fin de l'après-midi si Mirela ne veut pas faire d'activité avec eux.

En effet, il revient complètement à la motivation de Mirela d'occuper les enfants entre 15 et 17 heures. Géraldine, pendant sa présence, consacrait trois après-midi par semaine aux activités avec les petits.

Personnellement, de février à avril, je n'en consacrais que deux mais à chaque fois notre présence imposait celle de Mirela afin qu'elle nous aide dans la compréhension du vocabulaire des petits (l'élocution d'un enfant de trois ans qui parle une langue étrangère rend difficile la communication) mais aussi qu'elle observe et apprenne nos méthodes.

Ceci, c'est Mirela elle-même qui le disait (car jamais je n'aurais prétendu lui apprendre quelque chose avec le peu que je savais faire) et c'est d'ailleurs la clé d'un problème récurrent chez cette jeune femme. En effet, suite au départ de Géraldine, Mirela ne voulut plus rien faire avec les petits, prétextant qu'elle ne savait rien entreprendre à part être l'assistante d'un bénévole. Cependant, nos discussions sur le sujet, l'achat de livres de travaux manuels et de jeux éducatifs et pédagogiques amenèrent peu à peu Mirela à reprendre en charge, seule, les activités de l'après-midi.

Mirela commença aussi à se rendre compte de l'importance de son rôle dans la bonne scolarité des petits écoliers et consacrait alors une bonne demi-heure

par jour, après le goûter ou avant le repas du soir, au contrôle des devoirs des enfants.

Ainsi, lorsqu'elle décida de créer des jeux et des activités pour les petits, Mirela constitua des ateliers peintures, de grandes parties de cartes ou d'autres choses qui avaient toutes en commun un but éducatif : apprendre par le jeu à compter, à écrire, à tenir son stylo,...

Elle prit aussi énormément en charge un garçon de 7 ans, interne depuis ses deux ans, dont les traumatismes dans sa petite enfance avaient altéré le développement (trouble de la diction, mauvais suivi à l'école, manque de concentration, retard dans l'acquisition de l'agilité corporelle (autant de signes manifestes et consécutifs au syndrome de Kwashiorkor¹⁹). Ce petit garçon, Antonio, a également choisi Mirela comme l'équivalent d'une mère. En effet, son attachement à l'éducatrice se perçoit sans mal et lorsque ses propres parents viennent le chercher pour les week-end de sortie, Antonio invente souvent n'importe quels maux pour rester à la crèche et être emmené finalement dans la maison de la soeur de Mirela. De grands cris, des coups de pieds manifestent alors sa détermination mais jamais Mirela n'empêche la mère du petit de l'emmener, bien sûr.

La soeur de ce petit garçon, Santinha, 13 ans, marque elle aussi un refus total à l'idée de devoir rentrer chez elle mais son âge lui permet de revendiquer ses choix. Monica, son éducatrice, n'intervient que très peu pour influencer Santinha à rentrer chez elle malgré le fait que si la jeune fille ne va pas chez sa mère, elle va inmanquablement rester à l'*educandario* ou faire partie du groupe d'enfants qu'emmène Monica dans sa famille.

Monica et Santinha sont en réalité très attachées et une sorte de lien de parenté s'est tissé entre elles, renforcé par le fait que le jeune fille appelle son éducatrice "*Tia*" (tante)²⁰.

Mirela, elle, n'a consenti qu'une fois à emmener Antonio chez elle où elle allait rendre visite à sa soeur. Cette journée relevait plus de la promenade et il n'était pas question de la venue des parents ce jour là. Mirela me disait qu'elle ne voulait pas emmener Antonio chez elle pour les week-end de sortie car il allait mal se tenir mais cette promenade nous prouva le contraire.

¹⁹ Kwashiorkor : syndrome de malnutrition protéino-calorique entraînant chez le jeune enfant un arrêt de croissance durant ou après la période de sevrage. Des lésions cutanées, des troubles digestifs, des oedèmes des membres inférieurs, une hépatomégalie et de l'anémie sont les signes physiques du syndrome.

²⁰ Les enfants brésiliens ont l'habitude d'appeler "*Tia*"(tante) et "*Tio*"(oncle) tous les adultes qui peuvent circuler autour d'eux, surtout dans le milieu de l'éducation (ils appelleront leur maitresse ainsi, par exemple). A l'*educandario*, seules les filles qu'encadre Monica l'appellent de la sorte, les autres (Mirela, Iago, Claudio et Alberto, Dona Luiza) se faisant appeler par leur prénom. Cette appellation est aussi souvent appliquée aux femmes ou hommes âgé(e)s, il arrive donc que parfois Dona Luiza soit nommée ainsi par quelques internes.

Mirela me disait aussi qu'elle ne cherchait pas à créer de liens trop forts (même s'ils étaient déjà bien établis) entre ce garçon et elle, suite au véritable traumatisme qu'elle avait vécu vis à vis d'une petite fille, interne de la crèche. C'était il y a 5 ans, Rafaela (7 ans à l'époque) était à l'*educandario* depuis sa naissance et elle faisait partie de ses enfants dont les parents sont vivants mais hors état du Cearà, insinuant donc un abandon. Mirela avait pris cette petite sous son aile et la considérait comme sa fille. Les week-end de sortie, elle l'emmenait chez sa soeur et toujours, elle lui accordait plus d'attention qu'aux autres internes.

Malheureusement pour Mirela, un jour, la petite fut adoptée par une femme Française et durant toute la procédure juridique, Rafaela fut placée à l'association *SOS Crianças*. Le départ de cette enfant pour cette institution puis pour la France fut très rapide et Mirela, malgré tout ce qu'elle peut imaginer sur la qualité de vie de Rafaela aujourd'hui, ne peut se résoudre à accepter ce qu'elle considère quasiment comme la disparition de son enfant.

On touche là un point essentiel du travail d'éducateur dans un tel foyer pour enfants : le fait de s'attacher affectivement à un enfant comporte des risques, celui de briser une famille (Monica par exemple, soutient Santinha dans le choix de ne pas rentrer chez sa mère mais n'aide pas cette famille à se reconstituer, la question de savoir si la reconstitution est souhaitable ayant aussi son importance) ou de se retrouver comme dépossédé, le jour où cet enfant est accepté au sein d'une famille (que se soit la sienne ou une autre comme dans le cas de l'adoption).

L'histoire affective des éducateurs de l'*educandario* accentue encore plus ces maux, surtout pour Monica, Mirela et Iago : ils sont en âge de fonder une famille mais disent qu'ils ne le pourraient qu'en quittant leur travail, cette présence permanente sur leur lieu de travail les empêchant véritablement de fonder un foyer en dehors et même de faire les rencontres nécessaires.

Mirela s'occupe donc des enfants avec le minimum de rapports affectifs. Son jeune âge (27 ans), son histoire familiale (perte des parents très tôt) et/ou le traumatisme vécu lors de la séparation d'avec cette petite fille brouillent souvent chez elle la frontière entre professionnalisme et affectif, ce qui insinue parfois un découragement dans son travail d'éducatrice. Quoi qu'il en soit, le fait qu'elle organise des activités si elle s'en sent le courage me semblait provenir de cela.

Il arrive donc que les enfants de la crèche passent leur après-midi à jouer dans la cour intérieure, seuls les enfants ayant des devoirs étant appelés à en sortir.

Un peu avant 17 heures, Mirela va en compagnie de Lili, chercher les gamelles de soupe que le combi de l'entreprise donatrice vient d'apporter.

II. 2 f) 17 heures

Avant que le soleil ne se couche, les enfants vont de nouveau se doucher. Encore une fois, c'est Mirela et Diana (tout juste rentrée de l'école) qui s'occupent respectivement des garçons et des filles tandis que Dona Luiza s'occupe de la cuisine. Cette fois-ci les enfants revêtissent leurs propres vêtements, comme à l'*educandario*.

Il fait nuit lorsqu'ils sortent des dortoirs et que Diana les conduit dans le salon pour regarder la télévision en attendant que la soupe soit servie. Souvent, le manque d'intérêt que les enfants portent aux programmes télévisuels incite les discussions ou les petits règlements de compte et Diana demande le silence ou remet de l'ordre à de nombreuses reprises (c'est plus elle, en effet, qui veut suivre les *novelas* de cette tranche d'heure).

Vers 18 heures, Dona Luiza ou Mirela demande aux enfants de venir dans le réfectoire vers lequel ils se dirigent en criant de joie et en courant (fait étonnant vu ce qu'ils ont dans leur assiette...). Même chose que pour le repas de midi : ils entonnent la chanson et font la chorégraphie adossés contre les murs du réfectoire puis ils prennent place et mangent goulûment leur soupe, certains allant même jusqu'à en demander une autre ration. A la fin du repas, les enfants rassemblent leurs assiettes et leurs couverts puis s'assoient par terre contre le mur pour attendre ceux qui mangent encore. Une fois que tous ont terminé, Lili se met à la vaisselle (Andressa rentre chez elle à 17 heures et n'a pas la vaisselle du soir à sa charge).

Les enfants sont dirigés vers les dortoirs : un dernier passage aux toilettes, le brossage des dents et les éducatrices ferment les volets. Les petits se couchent, l'un réclamant son drap, l'autre sa petite voiture pour s'endormir. On parle à voix basse car les plus jeunes sont déjà tombés dans un sommeil profond.

Diana, Mirela et Dona Luiza vont à leur tour se doucher avant le repas. Leur passage dans les dortoirs après leur bain fait qu'elles répondent encore à quelque demande d'un petit ne voulant pas dormir (Antonio, par exemple, est très fort pour inventer on ne sait quel prétexte pour se relever).

La fin de notre journée s'annonce : nous mangeons, discutons puis allons vers la télévision suivre notre *novela* préférée. Parfois, des rires ou des cris proviennent des dortoirs vers lesquels les éducatrices se dirigent amusées pour rétablir le calme.

A la rentrée en février, la saison des pluies humidifie et rafraîchit l'air. C'est à cette époque que se développent les maladies telles que les rhumes, les gripes, les otites, etc.,.... Dans ce cas là, les éducatrices surveillent de très près les

enfants en les visitant régulièrement dans les dortoirs. Il faut donner un comprimé ou badigeonner d'alcool et mettre sous le ventilateur ceux qui ont de la fièvre ou bien changer les draps de certains qui n'ont pas eu le temps (ou l'envie) de se déplacer jusqu'aux toilettes.

Même si personne n'est malade, les éducatrices dorment de toute façon d'un sommeil léger pour intervenir dans la cas d'un cauchemar par exemple, fréquents chez ces enfants hantés par de tristes scènes familiales.

Encore plus qu'à l'*educandario*, la journée n'est jamais réellement terminée et là aussi, l'organisation normale de la journée ne sera que peu perturbée par un événement X ou Y : emmener un petit à l'hôpital ou s'occuper d'un malade devant rester dans le dortoir ne change pas l'emploi du temps du groupe. Mais dans le cas de la crèche, le nombre de personnes entourant les enfants (Mirela, Dona Luiza, Diana et moi lors de ma présence) est assez suffisant pour que la bonne conduite de la journée soit assurée malgré l'absence de l'une des éducatrices.

Dans le domaine de l'éducation, d'autres intervenants que les éducateurs ou les étrangers, viennent à l'*educandario*. Il s'agit en effet de professeurs de soutien scolaire envoyés et rémunérés par la préfecture de Maranguape. Lors de mes deux séjours, une femme d'une quarantaine d'année venait alors tous les matins de 7 à 11 heures mais son efficacité était très aléatoire. Les devoirs des enfants étaient souvent incorrects après leur passage dans sa salle de soutien et ses absences répétées (pour raisons personnelles) donnaient lieu chaque jour à une petite réorganisation des groupes que j'avais dans ma salle ou dont s'occupaient Iago et Monica.

Une autre jeune femme intervint de octobre à décembre mais elle aussi semblait avoir du mal avec les devoirs des enfants. Je me souviens d'un jour où elle entra dans ma salle pour que je lui apprenne à faire les divisions alors que depuis le début de la semaine, les enfants en avaient dans leurs devoirs.

Selon les éducateurs et Claudio, ces deux femmes travaillent à l'*educandario* grâce à des amis bien placés au sein de la préfecture (chose jamais vérifiée) et doivent surtout assurer une observation *in situ* du foyer. Leur présence chaque matin offre en effet une place de choix pour contrôler les événements de l'*educandario*.

De plus, les éducateurs soupçonnent les présidentes d'un peu trop faire confiance à ces professeurs de soutien et de compter sur elles pour (encore une fois) surveiller en leur absence. Là encore, je n'ai jamais pu vraiment vérifier la véracité de ces informations mais il est vrai que le lundi et le jeudi, Maria José aimait à discuter avec une de ces femmes et que, suite à une plainte (concernant un

comportement grossier envers l'une d'entre elles), deux adolescents furent invités à ne pas revenir à l'*educandario* après les vacances.

Si chaque journée se ressemble dans son organisation, il en est de même pour la semaine. La visite hebdomadaire d'intervenants extérieurs est régulière donc connue du personnel de l'*educandario*.

Chaque lundi matin, Jorge, le chauffeur, part aux aurores avec le combi pour aller chercher les présidentes à leur domicile, à Fortaleza. Sa tournée se rallonge si des soeurs ou des amies des présidentes ont désiré venir passer la matinée au foyer.

De manière générale, Maria José et sa soeur Maria Claudia sont toujours présentes ce jour là. Les deux présidentes (même si réellement, seule Maria José est présidente, ce titre étant aussi donné à sa soeur Maria Claudia par les éducateurs) manquent rarement leurs visites bihebdomadaires et si cela arrive, ce ne sont jamais les deux qui sont absentes mais l'une ou l'autre. Elles sont parfois accompagnées de plusieurs dames, soeurs ou amies, ayant des filleuls dans l'institution (enfants qu'elles affectionnent plus particulièrement et à qui elles rendent visite) ou faisant des donations et connaissant assez l'organisation du foyer pour avoir un poids dans les décisions de la direction.

Avant l'arrivée des "*donas*" (les dames), comme nous les appelons, tout le personnel du foyer est dans l'attente. Le ménage est fait de fond en comble, le jardinier, aidé d'un ou deux enfants, va chercher des noix de coco fraîches pour en extraire de l'eau (les *donas* ne buvant pas l'eau de l'*educandario*) et parfois, des parents viennent attendre eux aussi l'arrivée des présidentes pour demander l'inscription de leur enfant (surtout en début d'année) ou pour qu'elles les aident à régler un problème quelconque. En effet, la notoriété de la famille de ces dames et la connaissance de leur aisance financière attirent parfois des gens démunis, espérant une aide ou un emploi.

A 9 heures, le combi arrive et les présidentes se dirigent vers l'*educandario*. Elles rencontrent Claudio, le directeur à qui elles demanderont des nouvelles. Alors, le moindre problème (facture à payer, volet cassé, problème avec le personnel,...) leur est transmis et en général, Claudio suit Maria José et Maria Claudia dans le bureau pour en discuter.

Rapidement, Maria Claudia laisse sa soeur aînée gérer les problèmes avec Claudio et s'en va vers la crèche où elle retrouve Mirela et Dona Luiza.

Plus souvent, Maria José s'occupe de l'*educandario* et Maria Claudia de la crèche, chacune étant de toute façon au courant des soucis de chaque partie de l'institution.

Pendant que Maria José rassemble les factures (qu'elle amènera ensuite à sa secrétaire) ou fait le tour du personnel et des bâtiments en compagnie de Claudio, Maria Claudia ouvre la salle qui lui est attribuée à la crèche et demande à Mirela de lui amener les enfants à qui il faut couper les cheveux. Les cheveux des garçons sont rasés à la tondeuse (les garçons seraient d'ailleurs prêts à se présenter chaque semaine puisqu'un petit bonbon leur est donné à cette occasion), les cheveux des filles sont coupés courts et traités contre les poux. A cet âge, les petites ne ressortent pas trop traumatisées d'avoir perdu leur longue chevelure mais une fois qu'elle en a terminé avec les enfants de la crèche, Maria Claudia fait appeler les enfants de l'*educandario* et le drame commence...

De la même manière, les garçons sont tondus et ne s'en plaignent pas mais les filles, surtout les jeunes filles, font des pieds et des mains pour éviter les coups de ciseaux de la présidente.

Le mot d'ordre est de s'attacher les cheveux pour qu'on n'en remarque pas la longueur, et surtout de passer la veille dans la chambre de Monica qui les traitera contre les poux.

En général, peu d'enfants gardent ces parasites dans leur chevelure lorsqu'ils sont à l'*educandario* mais lorsqu'ils rentrent chez eux, si la mère n'y fait pas attention ou que les voisines ne sont pas soignées par exemple, les enfants ramènent des poux et tout est à recommencer. Plusieurs fillettes passent donc sous les ciseaux de Maria Claudia et le bonbon gagné n'atténue pas beaucoup leur tristesse. Certaines vont même jusqu'à se cacher ou rester dans les dortoirs, avec la complicité de Monica, pour échapper au passage des ciseaux.

A 11 heures, Maria Claudia commence à ranger son matériel de coiffeuse et rejoint sa soeur qui la met alors au courant de ses activités du matin. Les présidentes discutent encore un moment avec le personnel et repartent avec le combi, conduit par Jorge.

Le jeudi matin, c'est la même chose sauf que cette fois-ci, Jorge va aussi chercher la Doctora Lusirena, dermatologue payée par le gouvernement pour faire une visite hebdomadaire à l'*educandario*. Dans ce cas, Monica et Cintia (la petite assistante qu'a choisie la doctoresse) s'affairent dès le matin pour ranger, laver et ouvrir la salle d'auscultation.

Les présidentes et la doctora Lusirena arrivent à 9 heures. La dermatologue reçoit tous les enfants dont la santé, les blessures ou autre inquiètent les éducateurs tandis que, comme le lundi, Maria José gère les problèmes de l'*educandario* et que Maria Claudia coupe les cheveux des enfants.

Les présidentes restent en contact constant avec l'*educandario* et ses deux visites hebdomadaires ne résument pas leur suivi de l'institution. Maria Claudia ou Maria José téléphonent parfois et Claudio va au moins une fois toutes les deux semaines chez Maria José pour prendre l'argent qui sert à faire les courses ou aller chercher les fiches de payer et les salaires du personnel.

Si une sortie est organisée, l'une d'elle (souvent Maria Claudia) accompagne le groupe d'enfants au théâtre, ou au musée. Ces sorties restent cependant rares car si on obtient facilement des entrées gratuites ou à des prix très intéressants pour diverses manifestations, les frais de location d'un transport restent élevés.

Notons aussi comme intervenants extérieurs, la présence de la fille de Maria Claudia, dentiste, qui assure (dans son cabinet de Fortaleza) les soins dentaires des enfants de l'institution si un interne en a besoin.

L'*educandario* est aussi équipé de tout le matériel utile à un dentiste (donations) et une amie de la famille des *donas* vient également, de temps en temps, faire des consultations sur place.

Les enfants et le mari de Maria José sont médecins et on peut imaginer que si quelque chose de grave arrivait, la présidente pourrait faire appel à eux comme consultants. Cependant, je ne l'ai jamais observé dans la mesure où l'hôpital pour enfants de Maranguape reçoit les petits s'il y a un problème.

Lors des trois premiers mois de mon séjour, de août à novembre, une autre intervenante venait de façon régulière. Il s'agit de Cécilia, future belle-fille de Maria Claudia, diplômée en psychologie. Cette jeune femme de 25-30 ans recevait les enfants ayant posé des problèmes de comportement durant la semaine. C'est elle aussi qui assurait les rendez-vous avec les parents de ces enfants ou bien qui recevait les parents venus ce jour là inscrire leur(s) enfant(s). Ces entrevues servaient à déterminer l'urgence ou le besoin de les accepter dans l'effectif du foyer.

Ce fut aussi Cécilia qui s'occupa du problème que suscitait le petit Ronaldo, fugueur à trois reprises. Elle essaya longtemps de le convaincre d'arrêter de partir du foyer en lui expliquant qu'à terme il allait sûrement être renvoyé. Une entrevue avec la mère du petit eut également lieu mais comme Ronaldo récidivait, Cécilia conseilla de le renvoyer afin d'éviter que les autres internes ne l'imitent.

Malheureusement pour le foyer, Cécilia a désormais ouvert son propre cabinet de consultation et ne peut plus assurer de rendez-vous réguliers à l'*educandario*. Les présidentes comptaient beaucoup sur elle en ce qui concerne les décisions pédagogiques et éducatives des enfants et son départ causa vraiment un manque de ce côté là. En effet, Claudia, formée en psychologie, avait d'une part une

attitude professionnelle indéniable mais surtout avait un bon sens en la matière et les présidentes suivaient ses conseils. Si les éducateurs (tout à fait capables) faisaient aujourd'hui preuve du même bon sens, je doute qu'ils osent l'exprimer ou que les présidentes se rangent à leur avis si rapidement.

Lorsque je questionnais les présidentes sur ce va et vient aléatoire de médecins, dentistes et psychologues, elles me répondaient que l'institution n'avait pas les moyens financiers de payer des consultants qui viendraient de façon régulière. Les visites sont alors assurées par des bénévoles, souvent de la famille ou amis de la famille, qui jouent sur leur emploi du temps pour venir à l'*educandario*.

Les présidentes ne peuvent cependant rien exiger de régulier de la part de ces volontaires et comptent seulement sur la présence de la Doctora Lusirena pour assurer un suivi hebdomadaire qui dépasse souvent le seul domaine de la dermatologie.

III. Espace et temps de la parole à l'*educandario*

Si je me suis attachée à décrire les bâtiments qui composent le foyer et l'emploi du temps dans lequel évoluent le personnel et les enfants c'est pour illustrer ce qui, pour moi, constitue le quotidien des résidents de l'*educandario*. Ce quotidien que j'estime, avec le recul, cloisonné orienta mes observations qui se portèrent alors les rapports humains et l'attitude particulière des habitants du foyer. Cette façon de vivre (que je décrirais plus loin) à l'*educandario* m'apparaît comme la conséquence directe des dimensions particulières d'espace et de temps qui le caractérise.

En effet, l'*educandario* est semblable à un lieu d'autosubsistance. Tout s'y trouve et rien ne semble y manquer en ce qui concerne les besoins primaires nécessaires à la survie. L'eau, la nourriture sont présentes à l'intérieur du foyer sans que jamais (ou rarement) les résidents n'aient à se la procurer autrement qu'en venant remplir leur assiette auprès des marmites préparées par Dona Felipa, la cuisinière. Pour se laver et dormir, il en est de même : tout est fourni par l'*educandario*.

Les distractions, telles que la télévision (activité omniprésente de la journée), les jeux, les livres, la nature environnante (immense mais limitée par des barrières ou par une nature abondante) sont aussi disponibles immédiatement sur place. En bref, il ne semble pas que les occupants du foyer (et je pense plus particulièrement à Monica, Iago, Mirela et Dona Luiza, c'est à dire les éducateurs qui vivent de façon quasi permanente à l'*educandario*) aient à sortir de l'enceinte du foyer pour subvenir à des besoins primaires de survie et jamais la nécessité de sortir n'est évoquée comme solution directe aux manques éventuels.

En effet, seul Claudio va faire les courses et donc sort de l'*educandario* pour cette tâche. Une ou deux fois, Monica l'accompagna mais c'était pour elle l'occasion d'acheter à bas prix des fruits et des légumes qu'elle allait emmener le lendemain dans sa famille.

Les occupants du foyer, et mon attention est d'autant plus dirigée vers les éducateurs qui passent le maximum de leur temps sur place, sont donc par la force des choses, amenés à rester dans l'enceinte même de l'*educandario*. Ils sont donc spatialement contraints, comme figés.

L'emploi du temps lui aussi inspire une sorte de cloisonnement. Sa rigidité, le fait que rien ne perturbe vraiment l'ordre temporel et l'organisation de la journée, contribue selon moi à également contraindre les occupants : pas d'inventivité possible en la matière (jamais les éducateurs ne feraient travailler les enfants à leurs devoirs après le repas du soir par exemple ou permettraient le réveil matinal à 11 heures le dimanche), la spontanéité ou la créativité, le changement n'est pas de mise. Pas de cas par cas : le repas de midi est à 11h30 même si l'on a pas faim et que l'on aimerait attendre une heure ou deux, ou finir ce que l'on est en train de faire.

On peut expliquer ces deux phénomènes (le cloisonnement spatial et temporel) par l'obligation de ne pas privilégier l'individu par rapport au groupe.

L'*educandario* se compose de 200 personnes dont une majorité d'enfants. Et la mission première de l'institution, offrir un cadre et éduquer des enfants (c'est à dire palier aux manques volontaires ou involontaires de l'éducation qu'offre les parents de ces enfants), impose une loi générale, des règles communes pour ne pas créer de privilèges, de différences de traitement ou pour ne pas manquer à cette mission. En effet, quoi de plus simple que de mettre des heures fixes de repas et de sommeil et d'en imposer l'exécution par tout le groupe pour s'assurer que tous ont mangé et que tous ont dormi. Rien de vraiment surprenant, tout internat ou orphelinat fonctionnant de la sorte.

La chose est peut-être plus surprenante lorsqu'on remarque que les éducateurs (surtout Monica, Iago, Mirela et Dona Luiza) suivent en fait les mêmes règles. Ces fonctionnaires (c'est le nom qu'ils se donnent) ne sortent des lieux qu'en cas d'extrême urgence (conduite d'un enfant à l'hôpital ou visite personnelle chez le médecin). Leurs sorties se résument en fait aux week-ends où les enfants rentrent chez eux : ils peuvent alors quitter le foyer et, eux aussi, voir leur famille. Mais

seulement dans le cas où "tous"²¹ les enfants rentrent car bien des fois, le surplus d'enfants que les parents n'ont pas pensé ou pu venir chercher, oblige les éducateurs à rester sur place. Ces week-end là, l'*educandario* est presque vide et l'activité fait défaut.

Les éducateurs ayant en charge les enfants du matin jusqu'au soir, ils suivent aussi le même emploi du temps : même heure de réveil, de repas et de repos. Décaler leur propre emploi du temps ou mettre trop de fantaisie dans leur journée engendrerait pour ces éducateurs des complications dans le reste de l'organisation et l'inconfort créé par ces changements les oblige à se conformer, eux aussi, au reste du groupe. Il n'y a donc pas non plus de cas par cas pour les éducateurs.

Les moments de liberté, choisis ou plutôt prédéterminés par des années d'un fonctionnement identique, peuvent cependant offrir des temps de créativité ou d'initiative personnelle. La sieste des enfants ou le fait qu'ils se couchent plus tôt le soir, permet aux adultes responsables de faire ce qu'ils veulent dans la mesure du possible. Les éducateurs ne sortent pas pour autant de l'enceinte du foyer et peuvent donc faire ce qu'ils veulent mais dans un espace et un temps encore une fois contraignant.

Ce manque de sorties, ce manque de contact avec l'extérieur, ce manque de temps dédié à des activités personnelles constituent ainsi le quotidien de ces éducateurs.

Tout cela m'amenait donc à observer une façon de vivre, un comportement et un état d'esprit particulier auquel je finis par participer, tout en remettant en question ma propre attitude et mon approche sur le terrain. Les mauvaises conditions de mon arrivée (qui avec le recul, me font sourire mais qui ne furent pas agréables sur le moment) sont peut-être les causes principales de l'attitude que je pris rapidement à l'égard du personnel du foyer: respect total de l'emploi du temps, effacement, discrétion, disponibilité.

Mais je me rappelais aussi, et malgré cet accueil distant, que "l'étude la plus scientifique possible de la pluralité des cultures est inséparable d'une méthode : non plus une réflexion abstraite et spéculative sur l'homme en général, mais l'observation directe de comportements sociaux particuliers à partir d'une relation humaine, la familiarité avec des groupes que l'on cherche à connaître en partageant leur existence"(Laplantine, 2000, p 7). Je voulais donc m'habituer et m'adapter le

²¹Je dis "tous" car nous avons vu plus haut qu'une dizaine d'enfants ne rentrent jamais mais qu'ils sont pris en charge par les éducateurs de façon régulière et systématique.

plus vite possible à la vie du groupe, faire une "observation rigoureuse, par imprégnation lente et continue" de ce groupe d'éducateurs avec qui je voulais, à terme, entretenir "un rapport personnel".(Laplantine, 2000, p 11).

Ne comprenant pas encore bien la langue parlée par mes interlocuteurs (le portugais, et peut-être encore plus, parlé avec l'accent du Nordeste brésilien, offre des sonorités troublantes qui peuvent égarer la compréhension), j'observais "surtout les comportements en apparence les plus anodins, <<les plus accessoires>>, <<certains petits incidents>>²², les gestes, les expressions corporelles, les usages alimentaires, les silences, les soupirs, les sourires, les grimaces, les bruits de la ville et les bruits des champs", car, comme l'écrit F. Laplantine plus loin dans son ouvrage sur l'ethnographie, il est nécessaire "de redonner aussi toute sa place à l'attitude de dérive (évidemment provisoire) de disponibilité et d'attention flottante"(Laplantine, 2000, pp 13-16).

J'avançais sur mon terrain au rythme de ses occupants, retardant à chaque fois les questions que j'aurais aimé poser sur leur travail pour laisser venir leurs paroles.

Il me semble donc intéressant de décrire la façon dont j'ai pu avoir accès à ces différentes paroles alors que je voulais interroger les éducateurs sur leur travail. En effet, elles intervinrent à des moments différents et furent aussi motivées par différentes raisons.

III.1 Approche des éducateurs

La présentation qui suit des différentes personnes travaillant à l'*educandario* correspond chronologiquement à ma rencontre avec chacun d'eux. Le contenu de ces conversations porta aussi bien sur les événements de leur vie que sur leur travail.

Je me suis permise de reprendre la présentation que l'on trouve dans les ouvrages de Oscar Lewis (dans *Les enfants de Sanchez* ²³) ou de William Faulkner (dans *Tandis que j'agonise*²⁴).

Mirela

²² B. Malinowski, *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Tel/Gallimard, 1993 in F. Laplantine (*op. cit.*), p13.

²³ O. Lewis, *Les enfants de Sanchez*, Gallimard, TEL, Paris, 1963

²⁴ W. Faulkner, *Tandis que J'agonise*, Gallimard, Folio, Paris, 1934

En arrivant, je fus logée à la crèche et accueillie plus chaleureusement par les deux éducatrices qui y travaillent, Mirela et Dona Luiza. Mirela devint vite une personne très présente dans mon quotidien. Cette femme, qui revendique pourtant sa timidité, fut ma première interlocutrice adulte.

Mirela est curieuse et va de toute façon très vite faire la connaissance des étrangers qui arrivent à l'*educandario*. Rien d'original donc dans le fait qu'elle m'aborde aussi rapidement. Elle faisait beaucoup d'effort pour me comprendre et pour se faire comprendre et c'est la personne avec qui je fus le plus rapidement à l'aise parmi les différents éducateurs. Nous parlions très souvent et, tout au long de mon séjour, elle me raconta sa vie et me confia ses sentiments.

Mirela a 27 ans et elle travaille à la crèche depuis ses dix-sept ans. Elle est donc éducatrice depuis dix ans au sein de l'*educandario*. Mirela a aussi connu l'*educandario* dès sa plus tendre enfance et elle était pour moi, une sorte de mémoire vivante des trois décennies passées.

Elle avait moins d'un an lorsqu'elle fut placée à l'*educandario*. Elle y retrouva sa soeur qui avait, elle, été placée au foyer deux ans auparavant.

Mirela ne l'a jamais vraiment affirmé lors de nos conversations mais, je pense que ces parents ne pouvaient subvenir à leurs besoins et ont préféré les mettre dans une institution.

Elle avait dix ans lorsqu'elle perdit sa mère et quatorze lorsque son père mourut. Les circonstances qui entourent la mort de ses parents n'ont jamais été claires pour moi : Mirela n'aimait pas parler de cela, d'autres me confiaient à demi-mot qu'ils étaient morts de la peste, Dona Luiza (qui la connaît bien et peut la protéger comme dire la vérité) me disant, elle, que sans savoir de quoi était exactement morte la mère, le père était mort d'un arrêt cardiaque.

En fait, les raisons de la mort de ses parents m'importaient moins que les versions différentes données par les personnes travaillant au foyer. Cette multiplicité d'explications, de versions, se retrouvait dans de nombreuses situations de paroles que je connus à l'*educandario*.

Concernant son enfance, Mirela éprouve un certain ressentiment et tout le récit qu'elle me fit révélait de mauvais souvenirs : le manque des parents puis la perte de ceux-ci, l'éducation sévère et autoritaire de ses éducateurs, les brimades, les corvées, les punitions,...Seul un discours négatif et négativant entoure son expérience d'interne à l'*educandario*.

Elle considère par contre comme une chance d'avoir été employée comme éducatrice à la crèche, suite aux compétences qu'elle avait pu montrer en y travaillant quelques fois. En effet, il y a une dizaine d'années, l'*educandario* avait

encore le droit de recevoir des nourrissons et la surcharge de travail que donnait leur présence obligeait les éducatrices alors en place à faire appel aux jeunes filles, internes du foyer. Observant ses qualités et se questionnant sur l'avenir de Mirela, les présidentes (qui étaient déjà, à l'époque, Maria José et Maria Claudia) décidèrent de lui donner un poste et donc de la salarier.

Mirela, alors âgée de dix-sept ans, était étudiante en première (*ensino medio 2*) à l'école Eunice Weaver. Sa soeur avait depuis peu quitté le foyer pour commencer à enseigner (elle est institutrice) et Mirela ne refusa pas ce qu'elle considère (encore aujourd'hui) comme une opportunité.

Mirela s'est formée sur le terrain, elle n'a suivi aucun cours ou passé aucun examen pour avoir ce poste d'éducatrice.

Il lui suffit de mettre en pratique ce qu'elle avait appris avec les nourrissons auprès des éducatrices alors en place et d'appliquer les méthodes d'éducation qu'elle avait vécues en étant interne pour s'occuper des plus grands.

Cependant, Mirela n'applique pas l'excès d'autorité dont elle parle et dont elle fut victime dans sa jeunesse.

Lorsque je pus parler avec elle de façon plus approfondie sur son travail, Mirela me dit simplement qu'elle était employée pour s'occuper d'enfants comme elle avait appris à le faire sur le terrain. La question de se former et/ou de prendre plus de responsabilités au sein de la direction de la crèche ne lui paraît pas pertinente et l'effraie.

Elle sait que le gouvernement essaie de mettre en place un niveau minimum de qualifications pour certains emplois. Une conversation sur ce sujet eut lieu au cours d'un repas, après que j'ai vu une offre d'emploi à la préfecture : on cherchait quelqu'un ayant au moins le niveau de Terminale pour balayer les couloirs en échange d'un salaire de 300 reais, environ 900 francs à l'époque, c'est à dire une fois et demi plus que les éducateurs de l'*educandario*. Le niveau d'étude de Mirela ne lui permettrait pas de postuler pour ce travail et nous nous demandions ce qui allait arriver le jour où quelqu'un lui demanderait les qualifications qu'elle a pour travailler avec des enfants.

Inquiète quant à son avenir en tant qu'éducatrice, Mirela a alors décidé de reprendre ses études à l'école Eunice Weaver qui propose depuis début mars, des cours pour adultes reprenant l'enseignement du lycée. N'ayant que sa dernière année à reprendre et les cours concernant cet enseignement ne commençant qu'en juin, je n'ai jamais vu Mirela aller à l'école et je ne sais pas si elle a réellement repris le chemin du lycée.

Ses aptitudes pour l'enseignement sont pourtant indéniables aux vues de ce qu'elle arrive à faire avec les enfants en ce qui concerne leur travail scolaire. Citons par exemple la patience qu'elle eut (et qu'elle a encore) pour faire travailler le petit Antonio : j'ai déjà eu l'occasion de l'évoquer plus haut, cet enfant est arrivé à la crèche à l'âge de deux ans, ne sachant ni marcher, ni parler et dans un état de mauvaise santé qui aurait pu laisser croire à une mort proche.

Les bons soins de Mirela et de Dona Luiza permirent à Antonio de rester en vie mais son retard par rapport aux autres enfants de son âge, amena la quasi certitude générale d'un handicap mental.

Troublées que nous étions par la vivacité d'esprit de ce jeune garçon de sept ans, Mirela et moi commençâmes à supposer que son retard ne venait peut-être que de ses deux premières années "perdues" et qu'il fallait alors le considérer comme un enfant de 5 ans et non de sept. Il s'est alors avéré que pour 5 ans, Antonio ne montrait aucun retard par rapport aux autres enfants et donc, Mirela entreprit de le prendre en charge scolairement afin de prouver à tous qu'Antonio n'était pas un handicapé mental.

Inscrit à l'école depuis ses cinq ans, Antonio était souvent l'élève incontrôlable que les professeurs laissaient de côté pour s'occuper des autres. Il ne savait donc ni lire, ni écrire et allait sans aucun doute poursuivre une scolarité médiocre. Mirela réussit à canaliser l'énergie et le manque de concentration de ce jeune garçon et, très rapidement, Antonio prouva ses capacités à apprendre. Parallèlement, Mirela montra aussi ses capacités à enseigner et, surtout, se prouva la réussite qui pouvait conclure ses initiatives.

Totalement amicalement, j'espère que sa timidité presque maladive et le découragement que provoque son manque de confiance en elle n'auront pas eu raison de sa motivation et que Mirela aura repris ses études.

Iago

Durant toute la première semaine de mon séjour, mes errances m'amenaient à voir et à tenter de parler avec les différents éducateurs. Pourtant, Iago se montrait encore plus distant que les autres et je mettais cette absence de convivialité sur le compte de sa froideur. Cependant, Géraldine et Benoît me disaient que c'était un homme charmant mais très timide, pour qui ils avaient beaucoup d'affection. Je ne voulais pas insister, n'ayant d'ailleurs que très peu de choses à lui dire vu mon pauvre vocabulaire et restais moi aussi, timide et muette.

Les conversations qui pouvaient avoir lieu sur le perron, auxquelles j'assistais sans trop intervenir, avaient comme principaux interlocuteurs Géraldine, Monica, souvent Benoît et parfois Iago, qui parlait alors vite et peu : il intervenait sans aucun regard ou sans aucune parole à mon égard.

Paradoxalement, Iago fut pourtant la deuxième personne à qui je pus échanger. En effet, à la fin de la première semaine, lorsque les présidentes m'attribuèrent le groupe des garçons de 7 à 11 ans, Iago m'adressa enfin la parole. Il allait me faire une liste de noms, constituer des groupes et des horaires afin que je sache qui attendre dans ma salle et que lui aussi sache qui était pris en charge à telle ou telle heure de la journée.

Le lundi suivant, je reçus cette précieuse liste manuscrite qui m'attribuait des horaires, des groupes et surtout un travail et une utilité. Nos échanges ne commencèrent pas tout de suite mais au bout d'une semaine de travail, Iago fut un des seuls à s'intéresser aux problèmes ou au quotidien de mon activité avec les garçons. Il était bien sûr le premier intéressé étant leur éducateur. Son souci de m'aider dans mon travail et dans mon approche des ces garçons fut la motivation principale de nos longues conversations.

Un jour, au bout de deux semaines, il se mit à parler et ne s'arrêta plus. Tous passaient en revue, chaque garçon du groupe dont il est responsable qui passaient devant nous. C'était le soir et je me rappelle très bien de cette première conversation car l'attaque des moustiques m'en laisse un souvenir piquant.

J'eus droit à toute la biographie de chacun des garçons, leur âge, ce que faisaient leur parents, s'ils en avaient, les problèmes familiaux, les problèmes scolaires, les problèmes de comportement et les soucis qu'il avait eu ou qu'il avait encore pour s'occuper de ces enfants perturbés. Il me demandait aussi comment un tel ou un tel se comportait dans ma salle et nous comparâmes alors nos impressions. Cette discussion dura environ une heure et je me mordais les doigts de ne pas avoir à portée de main un dictaphone. Lorsque nous nous séparâmes, je courrus écrire tout ce que j'avais pu retenir de la conversation. J'étais enchantée de la spontanéité de sa parole et pensais, enfin, avoir atteint un objectif de recherche.

Très vite, cette conversation eut des suites, nombreuses. La fugue de trois de ses garçons dont j'ai parlé plus haut, alimenta aussi d'autres longues discussions et renforçèrent en moi, l'idée du dévouement dont Iago faisait preuve dans son travail. Cette inquiétude qu'il ressentait, comme un père, me surprit particulièrement et m'ouvrait vite les yeux sur l'affection qui liait les éducateurs aux enfants, chose que je n'avais jusque là que peu (ou pas) observée, vue la manière autoritaire de s'adresser aux internes.

En effet, "on ne voit que ce que l'on connaît, ou du moins ce que l'on peut intégrer à un système cohérent"²⁵ et pour moi, voir l'affection qui lie les éducateurs

²⁵ P. Francastel, *Etudes de Sociologie de l'art*, Paris, Denoël/Gonthier, 1970, p60 in F. Laplantine (*op.cit*), p12

aux enfants ne pouvait se faire, jusque là, que par l'observation d'une façon spécifique de montrer cette affection.

Iago m'apprit sans le savoir à remettre en question ma vision des choses, vision qui malgré tous mes efforts de neutralité et d'ouverture, malgré ma peur atroce de pratiquer l'ethnocentrisme, avait été biaisée et trompée par de fausses certitudes.

Iago prend très au sérieux son travail mais, de la même manière que Mirela, ne croit pas en ses capacités ou son influence réelle dans les changements positifs du comportement des garçons dont il s'occupe. En effet, il me dira en détail comment tel garçon est arrivé dans l'institution et à quels soucis il a pu être confronté en tant qu'éducateur mais évoquera plutôt l'effort commun des parents que sa véritable implication dans l'amélioration du comportement de l'enfant. Pareillement, il dira que si tel autre garçon continue à poser des problèmes c'est parce que les parents n'aident ni leur enfant, ni son éducateur.

Je ne pense pas qu'il faille penser que Iago se décharge de la responsabilité du mauvais comportement et des problèmes d'un enfant sur ses parents. Je pense que le professionnalisme qui le caractérise et le souci qu'il a de bien faire le poussent au contraire à prendre le problème à la racine en incluant les parents dans l'amélioration du comportement d'un enfant. Il est indéniable, pour moi, que Iago est responsable des progrès de beaucoup des enfants dont il a la charge, que son bon sens et ses aptitudes pédagogiques sont à l'origine de la réussite de ses efforts.

Iago est compétent mais souffre du manque de reconnaissance dont les présidentes font preuve à son égard.

Le milieu d'origine de Iago est modeste. Enfant de l'*interior* (la campagne), ses parents sont agriculteurs et vivent de peu. Ils habitent assez loin de l'*educandario* ce qui empêche Iago de rentrer dans sa famille si un week-end de sortie n'est que de deux jours. En effet, l'après-midi entière lui est nécessaire pour rejoindre son village et comme en général, les départs des enfants s'étalent du vendredi après-midi au samedi matin, Iago ne peut envisager de partir pour un week-end où il ne ferait que l'aller et le retour (et où aussi, l'investissement d'un ticket de bus ne serait pas rentabilisé par au moins deux jours sur place). Iago est donc fréquemment à l'*educandario* lors des week-end de sortie, quasiment seul (car il reste toujours une poignée d'enfants "oubliés").

Iago n'est pas issu de l'*educandario* comme Mirela. Agé de 25 ans, cela fait maintenant 3 ou 4 ans qu'il travaille au foyer. Auparavant, il était instituteur en formation et s'occupait donc déjà d'enfants. Il tient de cette expérience son attachement à l'éducation et on comprend alors d'où viennent les méthodes qu'il met en place lorsque les enfants font leurs devoirs. Je l'ai déjà décrit plus haut mais il est

important de le rappeler ici, Iago prend énormément de temps et a beaucoup de patience en ce qui concerne le travail scolaire. Il ne laisserait pas un enfant aller jouer sans que celui-ci ait compris et appris sa leçon ou sans qu'il ait fait ses exercices. De plus, il reviendra sur les lacunes des garçons et les fera travailler chaque jour leur écriture et/ou leur lecture.

C'est aussi quelqu'un qui dialogue beaucoup avec les enfants. Lors de la fugue du petit Ronaldo, il discuta longuement avec les autres, dans le dortoir, afin de leur faire comprendre en quoi cela était une bêtise et qu'ils ne devaient pas suivre l'exemple de Ronaldo, finalement renvoyé.

Je me rappelle que cette discussion l'effrayait : il ne voulait pas que son discours incite les autres garçons à fuguer et cherchait vraiment les mots qu'il lui faudrait utiliser pour ne pas insinuer un défi que certains auraient voulu relever.

De la même manière, il discuta longuement avec Ronaldo et le mit "*de castigo*" (punition qui consiste à garder l'enfant assis près de soi, sans le laisser partir) pendant une semaine, à chaque retour de fugue. Cette punition n'est pas traumatisante, elle empêche seulement l'enfant de ne pas s'éloigner.

Iago avait même poussé la punition jusqu'à interdire à Ronaldo d'aller à l'école, où il n'aurait plus été sous ses yeux. Cependant, le petit faisait des devoirs avec Iago chaque jour et en fait, ne perdait rien de ce qui se faisait à l'école sans lui.

La confiance qui lie Iago et ses garçons est visible. C'est peut-être le seul éducateur qui se fait tutoyer (Mirela également mais cela tient plus au jeune âge des petits de la crèche) mais il ne perd pas pour autant toute l'autorité nécessaire à l'encadrement de ces quarante garçons. Les enfants savent à quoi s'en tenir, leur éducateur est juste : les parties de football que Iago organise le soir ou les rigolades qu'il laisse exploser n'empêchent pas les garçons de faire la différence entre les moments de loisirs et ceux où ils doivent exécuter ce qu'il leur dit de faire (aller se doucher, faire les devoirs, aller dormir,...).

Je me rappelle d'un jour où nous jouions au pendu avec des enfants dans ma salle et où, laissant l'un d'eux nous faire deviner un mot, je découvrais que celui-ci avait choisi le nom de son éducateur.

D'autres événements me viennent en mémoire, illustrant tous l'attachement des ces garçons pour Iago. Par exemple, le fait que certains le prennent comme modèle en imaginant leur avenir ou encore que les *medios* (garçons de 11-12 à 14 ans, qui sont forcément passé par Iago lorsqu'ils étaient plus jeunes) s'en remettent toujours à lui alors que Iago n'est plus leur éducateur.

La décision d'employer Iago revient à Claudio. En effet, trois, quatre ans en arrière, l'*educandario* n'avait plus d'éducateurs à proprement parlé. Deux

allemandes, en stage pour six mois avaient pris cette fonction difficile. Elles étaient rémunérées (plus que les actuels éducateurs), logées, nourries mais, leur stage terminé, il fallut les remplacer. Alors Claudio conseilla Iago aux présidentes. Je me rends compte aujourd'hui que je ne connais pas les circonstances de leur rencontre ni les motivations de Claudio pour engager spécifiquement Iago. Le fait est que depuis, Iago travaille au foyer comme responsable des garçons de 7-11 ans.

Lors de mon séjour, Iago se vit proposer un autre emploi dans un foyer pour enfants de la rue. En fait, c'est Monica qui avait été contactée par le prêtre gérant le foyer en question mais elle avait décliné l'offre. L'institution se trouvait à Curitiba, à des milliers de kilomètres de Fortaleza et même la proposition d'avoir un aller-retour en avion payé par l'institution et un salaire deux fois plus important qu'à l'*educandario*, ne firent pas Monica changer d'avis. Devant son refus, le prêtre lui demanda si elle pouvait lui conseiller quelqu'un. Elle en parla à Iago qui répondit très rapidement "présent".

Puis, il réfléchit, il était indécis. Il ne voulait pas, en fait, quitter sa famille en s'en éloignant autant et aussi, il me dit qu'il ne pourrait partir sans trouver un remplaçant valable pour l'*educandario*. Il m'avoua que sa reconnaissance d'avoir tant appris était telle qu'il ne pouvait résolument pas quitter ce travail en posant un problème aux présidentes.

Le temps passa, les propositions du prêtre s'amoinrirent (plus de période d'essai, un salaire moins intéressant, etc.). Iago ne prit pas ce travail et resta à l'*educandario*.

Monica

Monica est un personnage-clé de l'*educandario*.. Le fait qu'elle me parle, et plus généralement qu'elle parle à quelqu'un et cela pas de n'importe quelle manière, signifie beaucoup sur l'intégration de cette personne au sein de la famille qu'est l'*educandario*.

Car si le lieu est fermé, si l'emploi du temps est cloisonné, si les enfants et les éducateurs ne rentrent pas chez eux, j'ai pu remarquer aussi que ces données contraignantes révélaient un type de rapports humains ressemblant à celui de la famille, d'un groupe soudé contre les autres.

Il y a comme des rites de passages, d'initiation pour être vraiment accepté et je l'ai réellement ressenti de deux façons : la première concerne la période où je n'étais pas vraiment intégrée dans cette famille, la seconde, celle où je fus acceptée. Ce qui marqua la différence fut la confiance que Monica plaça en moi et la parole qu'elle me donna.

Les deux premiers mois de mon séjour, Monica était polie, attentive. Elle parlait bien sûr avec moi mais gardait une certaine distance qu'elle n'avait par exemple pas avec Géraldine (pour prendre l'exemple d'une étrangère) ou avec Andressa (une Brésilienne). En résumé, je n'étais pas son amie. De plus, je ne travaillais pas avec les filles dont elle s'occupe car mon emploi du temps était complètement dévoué aux garçons de Iago. Beaucoup de choses nous éloignaient encore : le fait que j'habite à la crèche et que je ne prenne pas mes repas avec les éducateurs de l'*educandario*, le fait aussi que j'étais devenue très liée avec Mirela.

Jamais nous n'avions réellement parlé seules et par exemple, Monica était resté sur la version donnée par les présidentes lors de mon arrivée : j'avais prévenu de ma venue quelques jours seulement avant de prendre l'avion et elle considérait ma décision de venir au Brésil très soudaine (ce qui induisait donc mes bons revenus financiers),.

Pourtant, j'essayais de l'approcher, je restais le soir sur les marches du perron pour discuter mais parfois elle ne venait pas, trop absorbée qu'elle était par un programme de télévision. Ou bien, je ressentais que certaines conversations étaient avortées du fait de mon arrivée sur les bancs où elle aime à discuter avec Andressa.

"Il n'existe pas d'ethnographie sans confiance et sans échange"(Laplantine, 2000, p 21) et je voulais atteindre cette confiance et cet échange avec Monica. "C'est Malinowski qui, l'un des premiers, nous a montré que l'on commence à s'intégrer et à comprendre la société que l'on se propose d'étudier <<à partir du moment où (l'on se) trouve seul et où l'on partage les activités économiques, les joies -en particulier les jeux- et les peines de la population>>."²⁶Je me disais alors que je ne serais pas réellement sur mon terrain tant que je n'obtiendrais pas ce partage.

Puis, un événement important selon moi (moins par son sujet que par la signification qu'il prit à mon égard et les conséquences qui en découlèrent) fit que Monica me donna la parole. Des mots simples mais inattendus, jamais prononcés encore par elle et pour moi : "*Eu posso ter o seu aviso?*", "je peux avoir ton avis?".

Avant cette phrase, je n'étais "qu'une bête tendre, un nouveau-né encore"²⁷ et en la prononçant, Monica m'avait ouvert à quelque chose que je ne voyais pas ou auquel je n'avais pas accès avant. Nous allions partager.

²⁶B. Malinowski (*op.cit.*), p62 in F. Laplantine (*op.cit.*), p22.

²⁷P. Clastres, *Chroniques des Indiens Guayaki*, Plon, Paris, collection Terre Humaine/poche, 1972, p77

J'ai dit plus haut que le sujet même de cet événement qui poussa Monica à me donner la parole, est moins important que ce qu'il déclencha pour moi et pour mon avancée sur le terrain. Sans trop vouloir évoquer cet événement, je peux cependant livrer qu'il s'agissait de personnes vivant à l'*educandario* et dont je veux respecter l'intimité. Monica me demandait un conseil les concernant, ce que je ferais à sa place.

Elle savait quelque chose et avait un choix très important à faire, important car de ce choix, allait découler deux cas de figures vraiment différents. L'un nous rendait coupables de silence, l'autre nous rendait responsables des conséquences de l'aveu. La seule certitude que nous avions était que tôt ou tard, l'issue serait triste, irrémédiable et grave.

Pourquoi Monica s'est elle adressée à moi ? Disons que j'étais en fait, la seule personne capable de l'aider dans cette situation.

Cette simple phrase instaura la confiance entre Monica et moi. Plus que cela, elle instaura la confiance entre moi et les autres occupants de l'*educandario*. En effet, Monica me parlait, riait avec moi, me racontait du coup des choses la concernant. Mes questions sur son travail d'éducatrice trouvaient des réponses spontanées. Je n'allais plus à l'*educandario* en essayant de prendre le moins de place possible mais au contraire, en prenant celle qui m'avait été donnée. Une place, un accueil que je désirais depuis mon arrivée et que j'obtins donc de manière générale au bout de quasiment trois mois de terrain.

Je pouvais connaître, j'avais le droit de savoir, je n'étais plus totalement une intruse. Cela s'amplifia d'autant plus lors de mon retour en février après une séparation de trois mois avec le monde de l'*educandario* et ses occupants.

Monica a 36 ans, elle connaît l'*educandario* depuis dix ans pour y avoir travaillé à l'époque à la crèche auprès de Mirela. Cette expérience dura deux ans puis Monica fut assignée à la surveillance des filles plus âgées à l'*educandario*.

Au bout de deux ans, Monica quitta l'institution et travailla pendant deux ans dans une usine fabriquant les fameuses "*chinelas havaianas*" ces tongues brésiliennes que tous portent.

Tout comme Iago, elle fut appelée suite au départ des deux Allemandes qui assuraient les postes d'éducateurs. Cela fait désormais presque quatre ans qu'elle est de nouveau salariée de l'*educandario* où elle s'occupe, comme avant, des filles de 7 à 18 ans.

Monica est elle aussi d'origine modeste mais elle a bénéficié d'un meilleur enseignement scolaire que les autres éducateurs car elle passa son enfance dans un monastère dont ses parents étaient gardiens. Elle suivit l'école, dont les cours étaient

assurés par des frères ou des prêtres, jusqu'à la classe de seconde. Lorsque les religieux quittèrent l'endroit, transformé en collège privé, Monica et ses nombreux frères et soeurs se mirent à travailler pour assurer les revenus de la famille. Leurs parents s'étaient séparés et la mère avait à sa charge tous les enfants du couple (que le père n'aidait plus financièrement).

Outre cette meilleure éducation, Monica bénéficie aussi d'une expérience professionnelle plus diversifiée que les autres éducateurs : avoir travaillé à l'usine ou comme vendeuse dans un magasin de la *Praça da Estação* (place de la gare, située dans le centre de Fortaleza), permet à Monica d'avoir une certaine connaissance de la vie. Cela, ajouté à son âge plus élevé que le reste des éducateurs, lui donne une maturité que tous reconnaissent et que beaucoup respectent : Iago par exemple, me disait que "Monica sait tout".

Cette maturité et le respect qu'elle inspire placent Monica dans une position centrale dans l'institution. Monica est la personne à qui se confient les enfants et les adultes, elle est aussi une des seules à savoir aussi bien y faire avec les garçons adolescents qui veulent leur indépendance et aimeraient n'écouter personne. C'est Monica qui règle les conflits, qui soigne les blessures, qui conduit à l'hôpital. C'est Monica qui répond le plus souvent au téléphone, c'est elle qui a les clés de presque toutes les portes, c'est la représentante de Claudio lorsqu'il s'absente. Monica connaît toutes les mères et tous les responsables des enfants de l'*educandario*, c'est aussi leur principale interlocutrice. La liste est longue, en fait, on ne peut pas passer à l'*educandario* sans connaître Monica et on ne peut pas connaître l'*educandario* sans passer par Monica.

Le jour de son anniversaire, les filles dont elle s'occupe lui écrivirent une lettre dans laquelle on pouvait lire l'admiration qu'elles portent à leur éducatrice : elles aimeraient lui ressembler, être aussi fortes, sages et décidées qu'elle.

Monica s'occupe d'une trentaine de filles (ce chiffre correspond au nombre de filles lorsque j'étais à l'*educandario*, il varie selon les inscriptions) mais on peut aussi lui attribuer la responsabilité des adolescents pour lesquels Claudio n'a pas vraiment d'intérêt. Elle s'occupe aussi, je l'ai dit, de la pharmacie et est donc responsable des petits malades. En fait, elle connaît tous les enfants et son travail dépasse de beaucoup la seule tâche pour laquelle elle est réellement employée. Cette situation est arrivée malgré elle, c'est à dire que jamais Monica n'a prétendu savoir mieux faire que les autres éducateurs.

Un jour, par exemple, Mirela devait joindre la mère d'un enfant pour lui rappeler qu'il fallait qu'elle vienne chercher son fils le vendredi (cette mère ayant l'habitude d'oublier les jours de sorties). Mais Mirela demanda à Monica de

téléphoner car selon elle, Monica saurait lui parler. Plusieurs fois et sur différents sujets, Monica est désignée comme responsable. Elle est aussi le lien choisi par certains éducateurs pour parler à Claudio.

En résumé, tout ce qu'il y a à savoir sur l'*educandario*, Monica le sait (quand arriveront les salaires, où est Claudio, quelle maladie a tel enfant, etc.) et si elle dit "*Sei là*" "je ne sais pas", c'est qu'elle n'a pas envie de parler.

Vis à vis des filles dont elle s'occupe, Monica est très consciencieuse sur les devoirs et l'amélioration du comportement d'un enfant. Monica s'attachera autant à corriger les habitudes de mensonges d'une fillette, ou le fait que l'une d'elle ne soit pas propre que d'essayer de résoudre les problèmes et de laisser s'épancher une interne.

Par contre, étant très sollicitée (voir l'énumération des différents rôles qui lui sont attribués) elle se montre sûrement moins disponible pour les internes dont elle a la charge que les autres éducateurs. Ce surcroît de travail peut parfois user sa patience : plusieurs fois, je la vis faire comme si elle n'entendait rien aux jérémiades d'une fillette. Sa question ou sa demande restant sans réponse, la fillette comprend vite que son éducatrice veut la paix et repart (les plaintes en question concernent des broutilles, il est bien évident que Monica se déplace si le sujet est grave).

L'attitude confiante de Monica à mon égard simplifia ou même créa les relations que j'ai pu entretenir avec toutes les filles dont elle s'occupe (leur éducatrice me parlait alors, elles pouvaient le faire). Les adolescents aussi se mirent à me parler plus facilement du fait que Monica m'accordait de son temps et de sa confiance. Et, chose inattendue et presque inespérée, Andressa elle aussi, se radoucit et se mit à discuter avec moi et à arrêter de me traiter de "vilaine"...

Par la suite, tout s'enchaîna : j'étais visible puisque introduite dans les conversations, présente et participante au sein de l'*educandario* et j'eus accès finalement à la parole de tous.

Claudio

Claudio, le directeur, est une personne avec laquelle je ne pus m'entretenir qu'après mon retour en février. Paradoxalement, mon départ avait vraiment aidé mon intégration, mon absence avait fait accepter ma présence. Auparavant plutôt froid et distant, occupé du moins, il ne m'avait jamais accordé de temps. Il ne m'avait jamais incluse dans son réseau de parole.

Il faut aussi signaler que je me retrouvais la seule étrangère de l'*educandario*. En effet, le départ prématuré de Géraldine et Benoît, pour des raisons médicales, avait changé la donne et de deux manières :

1. Ce départ, inattendu et soudain, des deux Français dût s'organiser et j'aidais alors beaucoup à sa préparation. Sur place, le rapatriement (devenu nécessaire) n'aurait de toute façon pas pu être pris en charge par le personnel brésilien de l'*educandario* (les coups de téléphone en France, le soutien apporté aux deux Français,...). Le fait d'assumer ce rôle (malgré moi) renforça la confiance que l'on commençait à me porter. L'ensemble des éducateurs me perçut, à cette occasion, comme responsable et efficace, qualités qu'ils ne m'auraient peut-être jamais attribuées sans cet événement.

2. Une fois les deux Français partis, je devenais la seule interlocutrice étrangère au sein de l'*educandario*. Géraldine et Benoît avaient acquis un rôle et une parole prépondérante dans le fonctionnement de l'institution, de part leur travail mais aussi de par leur statut de responsables (les présidentes les avaient en effet présentés comme leurs représentants directs) et de par les liens affectifs qu'ils avaient tissé avec le personnel.

Ce rôle, cette place et cette parole me revinrent.

Claudio me perçut donc différemment dans la mesure où je devenais par la force des choses (et malgré moi) la représentante des présidentes. Cette place m'attribuait un pouvoir, semblable voire supérieur au sien pour les présidentes. Je prenais place dans la hiérarchie et Claudio devait désormais compter avec moi.

Par exemple, une association française donna une certaine somme d'argent à l'institution. L'utilisation de cet argent était libre : cette association nous faisait confiance pour déterminer les nécessités auxquelles pouvait pourvoir cette somme. Un jeu de pouvoir s'instaura alors entre le directeur et moi. Nous avons en effet été désignés par les présidentes pour être les gestionnaires de cet argent, les décisions d'achats et les dépenses ne revenant qu'à nous deux. Et c'est à l'occasion des décisions à prendre sur l'utilisation de cet argent que Claudio et moi commencèrent à parler.

Claudio est un homme de 32 ans. Il est issu d'une famille nombreuse et modeste comme les autres, sa mère était femme au foyer et son père, policier.

Claudio dirige l'*educandario* depuis maintenant sept ou huit ans. Son arrivée à la direction du foyer fait suite à un événement peu commun qui marqua l'institution et le personnel alors présent.

L'ancien directeur, pourtant apprécié de tous, fut accusé de pédophilie par la mère d'un des internes. Très rapidement, les médias locaux s'en mêlèrent et cet

homme quitta précipitamment la direction du foyer. Dépourvu de responsable, les présidentes recrutèrent donc un nouveau directeur.

Mirela me raconta que deux ou trois directeurs se succédèrent pour de courtes périodes, allant de deux semaines à quelques mois. La raison de cette succession rapide étant le fait que ces personnes ne supportaient pas le travail (pourquoi, je ne sais pas) et finissaient par quitter le poste.

Puis Claudio se présenta et, lui, accepta de rester. Il avait une certaine connaissance de ce genre d'institution puisqu'il travaillait depuis l'âge de dix-huit ans avec des enfants dans différents foyers de l'état du Cearà.

Rapidement, Claudio décida, avec l'accord des présidentes, de ne pas dormir à l'*educandario* afin d'éviter les accusations de pédophilie dont avait été victime l'ancien directeur (qui dormait sur place). Claudio arrive donc le matin avant 6h et repart le soir entre 17 et 18 heures.

Son arrivée au poste de directeur suscita quelques changements concernant l'organisation et le fonctionnement de l'institution.

A cette époque, les enfants restaient de façon permanente au foyer. Les parents se déplaçaient une, deux ou trois fois par mois, le dimanche pour voir leurs enfants. Ces réunions étaient alors l'occasion de grands pique-niques dans les pelouses de l'*educandario*. Il en était de même pour les périodes de vacances.

Claudio institua donc l'obligation pour les parents de prendre leurs enfants, en week-end, chez eux, tous les quinze jours et lors des vacances scolaires. Cette décision ne plut pas du tout aux parents mais on imagine le confort qu'elle procura aux éducateurs qui pouvaient alors rentrer chez eux de temps en temps.

Autre changement, Claudio demanda aux présidentes de refaire les douches des dortoirs des enfants, qui, selon lui, étaient dans un état pitoyable. De la même manière, il fit enlever la cuisinière à charbon pour la remplacer par une gazinière.

La nature environnante n'était pas du tout aménagée et Claudio entreprit de créer des espaces de jeux. La place où l'on discute le soir, l'aire de jeux des enfants, les fleurs, datent de cette époque.

Selon Claudio, rien de ce qu'il a trouvé en arrivant à l'*educandario* ne ressemblait à ce qu'est l'institution aujourd'hui et il s'attribue le mérite de ces changements significatifs.

La fonction de directeur que Claudio occupe l'institue comme le responsable unique dans beaucoup de domaines.

Responsable du personnel, c'est lui qui décide du travail de chacun : il commande au jardinier de couper tel arbre, dit à l'électricien de changer telle lampe,

demande au chauffeur de le conduire à tel endroit, etc. Il dirige aussi le travail des éducateurs spécialement pour qu'ils organisent les tâches domestiques que doivent faire les enfants. Par exemple, il demandera à Iago de choisir cinq ou six enfants pour aller ratisser tel endroit ou dira à Monica de faire balayer le couloir par une des internes.

Par contre, il n'entre que très peu à la crèche et se préoccupe peu de ce qui s'y passe. Les enfants y sont trop jeunes pour être sollicités pour telle ou telle tâche domestique mais il mettra Dona Luiza et Mirela à contribution : que Dona Luiza répare tous les shorts des enfants ou que Mirela fasse la liste de tous les enfants de la crèche avec leur nom complet, date de naissance, etc.

Il est le premier, voire le seul interlocuteur des présidentes. Il leur montre les factures, les réparations à faire, leur parle des problèmes rencontrés avec tel enfant ou tel employé.

Claudio est le responsable des achats et des dépenses en général : c'est lui qui va faire les courses, qui paye la location du bus loué pour une sortie par exemple. C'est lui qui met de l'essence dans le combi de l'*educandario*, c'est lui qui va chercher les fiches de paye et les salaires du personnel chez Maria José et c'est lui qui en fera la distribution.

Son statut de directeur lui attribue aussi la fonction d'éducateur des plus grands garçons du foyer. Au moment de mon passage à l'*educandario*, leur nombre était limité (sept jeunes hommes de 13-14 à 16 ans) mais leur tempérament donnait du travail. La façon dont Claudio s'occupe de ces garçons est pourtant étrange : il fonctionne énormément à l'affectif et fait des privilégiés au sein de ce groupe d'adolescents. Ainsi, seulement deux ou trois sont vraiment à sa charge, les autres revenant à Monica. Cet état de fait est totalement arbitraire et les raisons qui poussent Claudio à s'occuper de tel garçon pour délaisser tel autre ne fut jamais claire pour moi. D'autant plus que cette différence est vraiment visible : Claudio traite comme des fils les garçons pour qui il a décidé de montrer de l'intérêt.

L'exemple le plus flagrant de cet état de fait est le statut particulier d'Alberto. Agé de 18 ou 19 ans, ce jeune homme fut interne à l'*educandario* et lors de son passage dans le groupe des adolescents, il fut spécialement pris en charge par Claudio. Il est vraiment comme un fils pour le directeur et celui-ci explique son comportement par le fait de n'avoir pas eu le courage de laisser Alberto livré à lui-même, aux vues de sa situation familiale. Les conditions de vie de la famille du jeune homme sont en effet très modestes et Claudio voulait qu'Alberto ait sa chance dans la vie, le considérant comme quelqu'un de capable, d'efficace et de prometteur.

Alberto vit chez Claudio et est depuis deux ans, le responsable des *medios*, le groupe de garçons des 12-13-14 ans.

Une erreur de ma part, en tant qu'apprenti-ethnographe, fut d'énormément prendre à coeur mon engagement au sein de l'institution et d'utiliser ma parole et mon rôle pour confirmer cet engagement. Humainement, je ne regrette rien car j'ai pu m'élever contre certains agissements du directeur qui me semblaient injustes. Par contre, en tant qu'ethnographe, ce parti pris marque sans aucun doute la fin de la neutralité et de l'objectivité dont j'aurais dû faire preuve.

La culpabilité (dans une moindre mesure cela dit) que je ressens alors au sujet de la perte de ces deux qualités ethnographiques s'atténue à la lecture de l'ouvrage de Jeanne Favret-Saada, lorsqu'elle dit que "de tous les pièges qui menacent notre travail, il en est deux dont nous avons appris à nous méfier comme de la peste : accepter de «participer» au discours indigène, succomber aux tentations de la subjectivation. Non seulement il m'a été impossible de les éviter, mais c'est par leur seul moyen que j'ai élaboré l'essentiel de mon ethnographie" (Favret-Saada, 1977, p 48).

Je ne me permettrais évidemment pas de rapprocher mon expérience de celle de cette méritante ethnographe et encore moins d'imaginer que je puisse prétendre à la justification de mes erreurs par l'utilisation de la réflexion nouvelle et résolument scientifique de cette auteur.

Cependant, je répète qu'humainement, je ne pouvais que m'engager dans un conflit avec la direction de l'*educandario*, et plus particulièrement avec son directeur.

Peut-être arriverais-je à justifier ce parti pris lorsqu'au cours de la partie suivante, je décrirais les deux modes de parole utilisés par les locuteurs du foyer.

Dona Luiza

Dona Luiza fut une véritable mère pour moi. L'affection, l'attention, les paroles douces qu'elle me porta lors des six mois que je passais à l'*educandario* ne seront jamais à la mesure de ma reconnaissance.

Son âge ou son indépendance d'esprit, peut-être même sa sagesse la font généralement s'éloigner des rencontres avec les autres éducateurs, trop concernés selon elle par les *fofocas* dont je parlerais ensuite.

Il est intéressant aussi de décrire son travail afin de voir le fonctionnement de la crèche et aussi la façon, ou plutôt le moment, où elle décida d'échanger avec moi.

Dona Luiza a 52 ans, elle est la mère célibataire de sept enfants dont les âges vont de 13 à 30 ans. Elle garde auprès d'elle sa plus jeune fille, Diana dont j'ai parlé plus haut au sujet du travail des *recreadoras*.

Cela fait sept ou huit ans que Dona Luiza travaille à la crèche en compagnie de Mirela. J'ai déjà pu évoquer les liens très affectifs qui unissent ces deux femmes.

Dona Luiza et Mirela échangent leur rôle "d'assistante" selon les événements : Mirela aide à soigner un enfant mais, en mère expérimentée, c'est Dona Luiza qui connaît les bons gestes et qui sait reconnaître la gravité ou non d'une maladie chez un petit. Pareillement, Mirela aide à faire à manger ou à réchauffer les plats mais c'est Dona Luiza qui règne à la cuisine.

Inversement, Dona Luiza regarde ou participe aux activités manuelles (ou autres) des enfants, mais c'est Mirela la véritable responsable de l'organisation des après-midi récréatives. Dona Luiza sera présente pour aider à la concentration des enfants pour les devoirs mais c'est Mirela qui enseigne, etc.

Même si Mirela s'en remet souvent à Dona Luiza et à l'expérience de cette femme pour plusieurs sujets, Dona Luiza aime à appeler Mirela "*a chefa da creche*" et ne se considère à aucun moment comme savante et efficace.

De son côté, Mirela avoue qu'elle ne pourrait continuer à travailler à la crèche sans Dona Luiza.

L'une et l'autre se renvoient les preuves de leur efficacité, de leur entente, voire de leur symbiose, de leur complémentarité. Mirela dit que la crèche fonctionne grâce à Dona Luiza, Dona Luiza dit que la crèche fonctionne grâce à Mirela.

Je vivais à la crèche, j'y passais le maximum de mon temps, nous avions des relations presque familiales et pourtant, Dona Luiza ne s'ouvrit à moi qu'à la fin de mon séjour. Car parmi tous les locuteurs présents à l'*educandario*, Dona Luiza est peut-être la seule auditrice. Elle conseille mais ne parle pas d'elle ou des autres. Ce qu'elle entend peut se passer de mots, elle voit, elle comprend sans qu'on lui dise quoi que ce soit.

Parmi toutes ces bouches et toutes ces paroles, Dona Luiza est la seule qui utilise ses oreilles et écoute.

Andressa

Cette femme qui me traitait de "vilaine" (je le répète souvent mais ses mots m'ont marquée) et qui ne m'adressait absolument pas la parole au début de mon séjour à l'*educandario*, changea elle aussi d'attitude à mon égard lorsque Monica

commença à me faire confiance et encore plus, à la suite du départ de Géraldine et Benoît.

Lors de mon retour en février, la hache de guerre était réellement enterrée et Andressa fut même celle qui abusa le plus de la prise et du don de parole.

Paradoxalement, après un dénigrement total, la négation même de ma présence, Je devins une de ses principales interlocutrices. Elle me happait tout le temps pour me raconter mille et mille choses sur elle comme sur les autres, me prenait à témoin, me questionnait énormément sur ma vie et de manière plus générale, sur la vie en France.

Elle ponctuait par contre son discours de plusieurs mises en garde qui me plaçaient sous le sceau du secret : ce qu'elle me disait, elle ne l'avait jamais dit à personne et je devais en faire de même.

Andressa a 30 ans. Elle est mère célibataire et s'occupe donc seule de ses trois enfants respectivement âgés de 13, 10 et 8 ans. Elle ne vit pas à l'*educandario* mais à quelques centaines de mètres du foyer, dans une maison simple, voisine de celle de sa mère adoptive.

Le parcours d'Andressa est une suite de mésaventures, de malchances et d'actes de courage. Elle voulait à tout prix que je le comprenne et me le répétait plusieurs fois lors de nos discussions.

Ayant vécu à côté de l'*educandario* depuis sa naissance, elle a toujours connu l'institution sans jamais y être interne pour autant. Son père travaillait même pour le foyer lorsqu'à l'époque, une ferme fonctionnait pour l'*educandario* et qu'il était chargé de s'occuper des vaches.

Cela fait un peu moins d'une dizaine d'années qu'elle travaille, elle aussi, pour l'institution. Son rôle est de faire les corvées domestiques de la crèche : faire la vaisselle, balayer et laver les sols, préparer la *merenda* (le goûter) le matin et l'après-midi. Elle se charge aussi d'aller chercher quelques provisions à l'*educandario* quand le lait par exemple, vient à manquer à la crèche.

Andressa arrive le matin avant 6 heures et repart le soir vers 17 heures. A midi, elle rentre chez elle et est donc absente de l'*educandario* entre 11h30 et 13h30 environ.

Cette pause lui est accordée car elle doit s'occuper de ses trois enfants.

J'ai déjà eu l'occasion de le mentionner : Andressa ne consacre que peu de temps dans sa journée à effectuer le travail pour lequel elle est employée. En effet, le temps réel que lui prennent ses activités ménagères est plus court que les heures

de présence dont elle doit s'acquitter. De plus, à certains moments de la journée, elle préférera s'occuper de ses enfants, comme le matin par exemple, afin qu'ils prennent un petit déjeuner correct avant l'école. Alors, elle enverra parfois une ou deux filles de Monica faire la vaisselle à sa place.

Le maigre salaire d'Andressa, égal à celui des autres employés²⁸, et son manque de qualifications la motivèrent pour reprendre ses études. Cette entreprise aussi est, pour elle, une preuve de courage. Je ne peux évidemment pas lui dénier cette qualité quand j'imagine l'ampleur du travail et de l'investissement personnel que cela représente lorsqu'on sait que cette femme était illettrée il y a deux ou trois ans.

Le temps qu'elle passe à faire ses devoirs est aussi pris sur son temps de présence à la crèche : les cours sont le soir de 18 à 21 ou 22 heures, elle se lève à 5 heures pour préparer ses enfants et aller travailler à 6 heures et ne peut donc consacrer du temps aux devoirs qu'en pleine journée.

Le but d'Andressa est de pouvoir prétendre à un meilleur emploi, surtout à une meilleure rémunération. Elle aimerait plus que tout pouvoir devenir propriétaire d'un petit magasin où elle vendrait des fruits et des légumes frais, ainsi que ses si bons gâteaux.

Outre son travail à la crèche, Andressa est parfois appelée à l'*educandario* pour faire la cuisine (si Dona Felipa est absente). Elle est aussi appelée de temps en temps par Maria José pour travailler chez elle ou encore, ce fut elle qui garda les enfants de la crèche l'après-midi de mon départ puisque Dona Luiza et Mirela m'avaient accompagnées à l'aéroport.

Andressa est de toute façon très présente au sein de l'*educandario*, elle en connaît toutes les histoires, tous les événements. Elle est en fait la seule à ne jamais s'en éloigner tant par la proximité de sa maison que par le fait qu'elle n'ait pas à quitter l'*educandario* pour les vacances comme les éducateurs. D'ailleurs, les présidentes s'en remettent souvent à elle pour savoir ce qui se passe au foyer en l'absence de tous ses occupants.

²⁸Je n'ai, à tort, encore jamais évoqué le salaire des employés : il est égal au salaire minimal prévu par le gouvernement. Ce salaire est passé de 180 à 200 reals au cours de ma présence au Brésil, suite à une réévaluation à l'échelle nationale. A cette somme s'ajoute 30 reals pour les éducateurs travaillant la nuit et les week-end (Monica, Iago, Mirela et Dona Luiza) et 10 reals pour les mères de trois enfants ou plus (Dona Luiza, Andressa et, je crois, les lavandières).

Sur cette somme totale, différente selon le statut, est retiré quelque chose comme 30 reals pour le paiement d'un impôt. Je n'ai pas réussi à éclaircir la fréquence et la raison de ce retrait d'argent sur les salaires, les fonctionnaires n'étant pas non plus en mesure de me l'expliquer.

Disons qu'au mieux, les éducateurs gagnent désormais 230 reals (soit environ 700 francs), Andressa (mère de trois enfants) gagne 210 reals (soit environ 630 francs) et le jardinier par exemple 200 reals (soit 600 francs). Deux précisions cependant :

1. L'état verse depuis la fin de l'année 2001, 45 reals par enfant scolarisé de plus de sept ans.

2. les estimations en francs sont celles correspondantes au cours du real lors de ma présence.

Je ne prétends pas non plus maîtriser et avoir la connaissance de la totalité des aides gouvernementales.

Sa franchise, sa facilité à s'exprimer, en font une personne très active au sein du réseau de paroles de l'*educandario* et c'est pour cela que, sans être une éducatrice, je voulais la mentionner ici.

La façon dont j'ai pu connaître les personnes qui constituent le reste du personnel de l'*educandario* se fit surtout au gré de mes progrès dans l'apprentissage de la langue portugaise.

Certaines de ces personnes n'étaient pas non plus dans mon environnement quotidien dans la mesure où leur emploi leur assignait un lieu où je n'avais pas vraiment l'occasion d'aller, sauf par curiosité. Ainsi, par exemple, il est vrai que j'ai très peu parlé avec les deux femmes lavandières.

Je suis allée à plusieurs reprises les voir travailler mais en fait, nous parlions peu, occupées qu'elles étaient à leur tâche et occupée que j'étais à la mienne. Je ne me cherche pas d'excuses, la petite population qui constitue l'*educandario* et encore plus petite, celles des adultes qui y travaillent ne peut que conduire à la connaissance de tous.

Ainsi, les lavandières, le jardinier Seu João, le vigile José, l'électricien Seu Paulo, Aldemir (sorte d'homme à tout faire), Dona Noemia la femme qui s'occupe des trois handicapés mentaux, Dona Felipa la cuisinière, Seu Julio le boulanger, Jorge le chauffeur furent des interlocuteurs mais au cours de conversations relevant plus de la politesse, nous parlions de la pluie et du beau temps, etc.

Si je ne m'attache pas à décrire plus en profondeur le reste du personnel de l'*educandario* c'est aussi que ces personnes ne font pas parti du groupe des éducateurs que je voulais interroger à l'origine. Puis; quand je me suis intéressée à la place de la parole au sein de l'*educandario* plus qu'au travail des éducateurs, ces personnes (lavandières, etc.) ne se sont pas révélés comme des locuteurs principaux dans l'institution.

Au sein du personnel, certains détiennent la parole et d'autres pas ou peu et j'ai pu observer cette différence au regard des échanges que l'ensemble du personnel entretenait.

Je trouve donc intéressant de développer cet aspect : voyons qui détient cette parole au sein de l'institution, comment fonctionne cette prise de parole, où se prend-elle et que révèle-t-elle.

III.2 L'espace de la parole

Je considère ici la parole comme le fait de celui qui parle et qui détient le temps et l'espace du discours. Nous verrons que les situations de paroles que j'ai observées à l'*educandario* ont été pour beaucoup placées sous l'influence de ma rencontre avec les éducateurs, leur milieu et leur discours, surtout sur la fin de mon séjour : je cherchais du discours et je le provoquais. Voilà ce qu'ensuite j'ai pu observer :

1. Seulement certaines personnes détiennent le temps et l'espace de la parole.

2. Les situations de paroles sont bouleversées par l'intervention des présidentes

3. Le discours libéré de la présence de dirigeants exprime un clivage en deux groupes mais l'union ou la solidarité des employés se révèlent à travers le discours qu'ils ont sur leurs conditions de vie et de travail.

J'ai présenté comment j'ai eu accès au discours et à la confiance des éducateurs du foyer dans un rapport de face à face (de "je" à "tu").

J'ai constaté que dans les situations de parole où plusieurs de ces personnes étaient présentes ("nous"), certaines seulement ont une importance prépondérante dans le discours en tant que détenteurs de l'espace et du temps de la parole.

"Ce qui importe alors c'est moins de déchiffrer des énoncés -ou ce qui est dit- que de comprendre qui parle, et à qui"(Favret-Saada, 1977, p 32) nous dit Jeanne Favret-Saada : le contenu du discours est en effet moins important à décrire pour le moment que les situations de l'énonciation de ce discours.

Ainsi, je ne développerais pas dans cette partie le contenu du discours mais je serais amenée à l'évoquer plus loin quand il exprime les tensions et les unions au sein de l'*educandario*.

J'aurais envie de rajouter, vues les conditions particulières de temps et d'espace à l'*educandario*, qu'il s'agit ici, également de comprendre quand, où et comment fonctionne cette prise de parole.

III.2 a) Seulement certaines personnes détiennent le temps et l'espace de la parole

Monica

La façon dont fonctionne la parole au sein de l'*educandario* est tout d'abord définie par la séparation entre émetteur et récepteur du discours.

Ainsi, les personnes qui parlent et qui émettent un discours sont en premier lieu Monica et Claudio. Viennent ensuite en tant que récepteurs de ce discours Andressa, Alberto, Iago et le groupe d'adolescents.

La prise de parole s'organise aussi selon les situations qui entourent cette parole et le contenu du discours change bien sûr en fonction des locuteurs mais surtout en fonction des auditeurs présents.

Monica et Andressa sont très amies, les preuves de cette amitié m'ont été révélées intentionnellement par ces deux femmes à travers le contenu de leur discours : le récit de leurs vacances ensemble, les aides mutuelles qu'elles s'apportent, les cadeaux d'anniversaires où de longues lettres ou des enregistrements sur cassette audio expriment la reconnaissance, la gratitude de l'une pour l'autre, etc.

Leur proximité, leur complicité, la confiance qu'elle partagent amènent donc les deux jeunes femmes à très souvent s'isoler pour discuter : dans la chambre de Monica ou sur les bancs devant l'*educandario*.

Cet isolement n'est en fait que très peu spatial : Monica laisse la porte de sa chambre ouverte pour surveiller les filles dont elle s'occupe et les bancs se trouvant devant l'*educandario* restent à la vue de tous. L'isolement qu'elles recherchent est sonore : leurs paroles sont exprimées à voix basses de façon à ce que l'on entende pas ce qu'elle se disent. Monica enverra les enfants qui sont trop près jouer plus loin et n'importe quel adulte qui s'approche pour se joindre à la conversation les fait se taire ou changer de sujet.

Ainsi, au début de mon séjour, lorsque les deux femmes ne me faisaient pas confiance et ne m'avaient pas acceptée dans leur groupe de parole, j'observais très bien le changement d'attitude dont elles faisaient preuve : un silence puis le début d'une nouvelle conversation portant sur un sujet courant (le temps, la fatigue, etc.).

Les moments que choisissent Monica et Andressa pour parler sont nombreux au cours de la journée, ils dépendent des états d'âme de chacune et des temps libres qu'elles trouvent dans leur travail.

Une autre situation de parole concerne Monica, Andressa et Alberto. Elle a souvent lieu à cause de l'intrusion d' Alberto dans le cours des conversations intimes que Monica et Andressa entretiennent sur les bancs.

Dans ce type de situation, si personne n'est réellement convié à participer à la conversation, Monica ou Andressa n'empêcheront pas l'approche de différents auditeurs : des enfants, d'autres membres du personnel comme Iago par exemple ou les adolescents.

Le fait d'ailleurs que les adolescents arrivent dans le champ du discours introduit souvent la grande perturbation de celui-ci car s'ils sont souvent et surtout les auditeurs de Monica, lorsqu'ils prennent la parole, un grand spectacle commence.

Ce groupe d'adolescents (tel qu'il était composé lors de mon séjour) change en effet le mode de parole. Les petites provocations qu'ils adressent aux autres, les

insultes ou l'utilisation d'argot dans le but, surtout, de faire rire et de faire rire. Monica détourne l'utilisation d'un mode de parole marqué par le secret pour le transformer en un véritable spectacle, accompagné de gestes et d'éclats de rire. Ces discussions sont drôles, la parole est utilisée comme un divertissement.

Monica consacre aussi beaucoup de temps à ces adolescents. Dehors sur les bancs, sur le perron devant le foyer, dans le hall d'entrée, dans la salle de télévision ou dans la salle de la bibliothèque, la réunion de l'éducatrice et de ce groupe d'adolescents se fait un peu partout dans l'*educandario*. L'occupation de l'espace est plus grande et plus libre parce que le discours est plus large et plus libéré.

Si lors de ces discussions, Monica ne semble pas occuper le temps de parole et que l'on entend surtout les adolescents parler en tous sens, elle reste celle qui oriente et préside la discussion. Quand j'assistais à ses discussions, je voyais que Monica empêchait les dérapages que pouvaient engendrer certaines provocations, les sujets concernant le sexe, etc., et relançait la conversation sur d'autres voies. L'énorme considération et le respect que ces adolescents placent en Monica se remarquaient surtout à ces occasions : rien de ce que Monica disait n'était critiqué, les garçons l'écoutaient parler (alors qu'entre eux, ils ne le faisaient pas vraiment).

Aussi, le début de la discussion s'organisait autour de Monica, souvent en fin de journée ou le soir, et prenait quasiment fin si elle quittait le lieu de la discussion.

Claudio

Une autre situation de parole, fréquente à l'*educandario*, que j'observais et que j'estime comme importante dans la description de l'organisation et du fonctionnement de cette parole est celle où se trouve Claudio.

Le directeur, outre les moments où il parle pour diriger et donc où il emploie la parole pour assumer son rôle, est aussi détenteur d'un temps et d'un type de discours plus informel.

Souvent en fin de matinée, après avoir travaillé avec les enfants et en attendant l'heure du repas, les éducateurs, Claudio et moi nous retrouvions dans le hall d'entrée ou sur le perron. Aucun appel n'était à la base de ces réunions, nous étions juste ensemble en attendant que les enfants sortent de la douche.

Claudio prenait la parole. Le contenu de son discours imposait souvent l'écoute de tous puisqu'il cherchait à nous apprendre des choses que nous ne connaissions pas (connaissances d'affaires politiques, domaine scientifique ou *fofocas*, ragots ou rumeurs qui entretiennent le clivage entre l'*educandario* et la crèche et dont je parlerais plus loin). Quelques questions de notre part nous permettaient de prendre la parole mais peu de temps. Ces situations se répétaient

aussi en fin de journée avant que Claudio ne rentre chez lui. Il commençait à parler et nous écoutions.

Mais le plus remarquable dans sa prise de parole était surtout qu'il n'était pas à l'origine d'un regroupement de locuteurs. Il intervenait dans une discussion et en prenait toute la place, il était le seul locuteur.

Son intervention était marquée soit par l'arrêt de la discussion en cours si elle portait sur des sujets dont on ne voulait pas que Claudio soit l'auditeur (problème de la liberté de la parole en présence d'un dirigeant), soit par l'orientation de cette discussion sur un sujet que Claudio pouvait maîtriser, si bien d'ailleurs qu'il pouvait lui seul en parler.

La différence entre la parole sans Claudio et avec Claudio est, je trouve significative des jeux de pouvoir qu'insinue cette prise de parole et aussi, de la hiérarchie instituée au sein de l'*educandario*.

En effet, j'ai observé et décrit comment Monica détient cette parole lorsque Claudio est absent. Lorsque le directeur est là, c'est lui qui détient cette parole.

Lorsque Claudio parlait, la personne qu'il désirait comme première auditrice était Monica : c'est à elle qu'il s'adressait, c'est elle qu'il regardait dans les yeux, c'est aussi elle qui intervenait le plus souvent dans son discours. Outre Monica, Claudio s'adressait aussi à moi surtout en ce qui concerne les fameux *fofocas* de l'*educandario* : comme j'habitais à la crèche, Claudio me racontait des histoires sur mes hôtes, à savoir Dona Luiza et Mirela.

Statuts de Monica et Claudio

Je notais que ces différentes prises de parole de la part de Monica et Claudio exprimaient en quelque sorte la hiérarchie présente à l'*educandario*.

Si Monica est détentrice de l'espace et du temps de parole comme je l'ai décrit, c'est parce que Claudio est absent. Mais lorsque Claudio est présent, il devient celui qui détient le temps et l'espace de cette parole car même si j'ai noté qu'il n'était pas à l'origine de rassemblement et de discussion, lorsqu'il intervient, il devient maître de la conversation et il en impose le sujet le temps de sa présence.

Pourquoi Monica est-elle la personne qui détient l'espace et le temps de parole en l'absence de Claudio ? Rien dans son contrat de travail ou dans son salaire ne justifie qu'elle soit la représentante de la direction en l'absence du directeur et pourtant, c'est bien de cela qu'il s'agit dans les faits.

Claudio considère Monica comme sa suppléante et Monica remplit en effet cette tâche ne serait-ce que par quelques détails que j'ai déjà évoqué avant : elle détient les clés de la plupart des salles, elle est responsable de la pharmacie, elle répond au téléphone et répondra au nom de la direction si elle maîtrise le sujet sur

lequel son interlocuteur veut qu'on le renseigne. Les enfants s'en remettent à elle lorsqu'ils sont malades, les adolescents la considèrent comme leur éducatrice, etc. Une foule de détails institue Monica comme une personne ayant plus de responsabilités que les autres employés au sein de l'*educandario*.

Claudio est, lui, le directeur. Son statut de responsable est institué par son contrat de travail et son salaire (supérieur à celui des autres employés). Il représente l'autorité quotidienne des présidentes. Le fait qu'il ait décidé de quitter l'*educandario* la nuit pour s'installer dans une maison proche afin d'éviter les rumeurs de pédophilie que l'ancien directeur avait subies, l'oblige à choisir une personne qui prenne le relais de son autorité lorsqu'il s'absente.

Pourquoi Monica? Je crois que les qualités d'écoute de cette éducatrice mais aussi ces qualités d'observatrice firent de Monica la confidente et le témoin d'agissements de Claudio qui, redevable, lui donne ce statut de responsable lorsqu'il s'absente.

Après Claudio, Monica est celle qui détient le plus d'informations sur le fonctionnement de l'*educandario* mais surtout, Monica est la personne qui a le plus d'information sur Claudio.

J'estime ces situations comme significatives des jeux de pouvoir de la parole et de la hiérarchie en place à l'*educandario*. Mais la position ambiguë de Monica en tant que suppléante de Claudio n'est, je le rappelle, qu'informelle.

III.2 b) Les directrices

J'ai décrit comment Monica prenait la parole quand Claudio était absent. Claudio prenait la parole lorsqu'il était le seul représentant de la direction sur les lieux mais lorsque les présidentes arrivaient lors de leurs visites bihebdomadaires, je notais qu'alors, la parole leur revenait de plein droit.

Claudio était toujours présent lors de ces visites et les présidentes commençaient à s'adresser à lui en le questionnant sur les derniers événements de l'institution.

Notons que les présidentes se font vouvoyer (utilisation de "*a senhora*") tandis qu'elles tutoient (utilisation du "*você*") la quasi totalité des employés de l'*educandario* (exception faite des personnes d'un certain âge comme Dona Luiza ou Jorge, le chauffeur, par exemple), allant jusqu'à utiliser des expressions de langage qui infantilisent les employés. Ainsi, je les ai entendues appeler Claudio "*creatura*"(créature) ou Monica "*menina*" (fillette).

J'avoue avoir déploré très vite cet aspect d'autant que les conversations que les présidentes avaient avec moi au sujet des employés de l'institution confirmaient

mon désaccord. Je rapprochais alors (et je le rapproche encore) leur comportement de ce que Bastide appelle le "préjugé de classe" qu'il développe dans son ouvrage *Le prochain et le lointain* ²⁹.

Le préjugé "est un ensemble de sentiments, de jugements et naturellement d'attitudes individuelles qui provoquent ou, tout au moins favorisent, et même parfois simplement justifient des mesures de discrimination" (Bastide, 2000, p16).

L'auteur nous dit que "le préjugé de classe est très souvent lié à celui de couleur" (Bastide, 2000, p19), préjugé que Roger Bastide définit au Brésil comme celui ressenti contre les personnes dont "la texture du cheveu et la forme du nez ont une grande importance. Si on a le cheveu crépu, il est évident qu'on a pour ancêtre un noir puisque les indiens ont le cheveu lisse. Si on a le nez très écrasé et les narines très ouvertes, c'est signe également que l'on a une ascendance africaine quelconque" (Bastide, 2000, p18).

A l'*educandario*, la plupart des employés ont le cheveu bouclé, plus que crépu et la forme de leur nez varie selon les visages. Les présidentes sont par contre blanches, avec le cheveu lisse et le nez droit. Plus que la probabilité d'ascendance africaine, ascendance que je n'ai pu vérifier chez aucun des employés de l'institution, la couleur de leur peau, mate, contraste beaucoup avec le teint blanc des directrices. Les conditions et le manque d'instruction des employés comparés au savoir de femmes de la haute bourgeoisie brésilienne ayant étudié en France, contrastent également. Les deux préjugés, de couleur et de classe se retrouvent alors mêlés comme le dit Bastide et expliquent les comportements des uns par rapport aux autres.

Les employés se comportent avec énormément de respect envers les présidentes, tandis qu'elles affichent "une sorte de paternalisme affectif et sentimental"(Bastide, 2000, p 24) à leur égard.

En effet, le fait que Maria José emploie une fille issue de l'*educandario* et la considère comme sa fille, que la cuisinière de Maria Claudia soit depuis des années logée à son domicile avec ses enfants ou encore qu'elle propose à Mirela de quitter la crèche pour s'occuper de ses petits-enfants révèlent l'affectivité qui unit les présidentes à leurs employés. Mais ceux-ci restent des employés et le fait de les appeler "fillette" ou "créature" ou encore de dénigrer leur bon sens ou leur capacité (comme on le ferait vis à vis d'un enfant dont on dirait qu'il est trop jeune) lorsque ces employés émettent des idées ou un avis au sujet de quelque chose qui ne les concerne pas révèlent le paternalisme qui gouverne les relations des présidentes avec leurs employés.

Je me rappelle du jour où, mentionnant une réunion à la Préfecture, Maria José disait qu'elle était fatiguée de toujours devoir aller à ces assemblées et qu'elle aimerait trouver quelqu'un capable de parler de l'*educandario* et de le défendre. Une

²⁹R. Bastide, *Le prochain et le lointain*, L'Harmattan, Paris, 2000.

de ses amies lui proposa d'envisager Claudio comme porte-parole du foyer mais Maria José répondit que Claudio ne savait pas bien parlé et qu'en public se serait encore pire, qu'il porterait ainsi préjudice à l'institution.

D'autres situations confortent les employés dans cette position d'infériorité : n'importe quelle intervention de personnes blanches et riches les réduit d'autant plus à leur condition de personnes de couleur, pauvres.

Je me rappelle, parmi d'autres, de l'événement suivant. Lors de la fête des enfants "*o dia das crianças*", beaucoup de manifestations sont organisées pour célébrer l'innocence, la beauté de l'enfance, etc. Tout le Brésil célèbre cette fête, c'est un jour férié pour le pays.

A cette occasion, une classe de première ou de terminale du collège privé le plus cher de Fortaleza organisa une visite à l'*educandario* pour distribuer gâteaux et jouets à la cent-cinquantaine d'enfants du foyer.

Tous les enfants s'habillèrent de leurs plus beaux habits et tous attendaient avec impatience l'arrivée du bus qui transportaient ces jeunes.

Lorsqu'ils arrivèrent, les cadeaux, les gâteaux et les enfants furent amenés dans le réfectoire où l'ordre et le silence furent exigés pour entendre le discours joyeux et ému de l'organisatrice de cette visite (une amie des présidentes). Que disait ce discours ? Que les enfants devaient remercier la présence de ces (riches) collégiens, venus spécialement pour eux dans le but de leur faire passer un bon moment. Tous devaient bien voir la bonté et la générosité mises en place dans le but de s'occuper d'eux de la meilleure manière possible. De la chance, ils avaient de la chance...

Cette femme appuya même son discours sur ma présence, preuve irréfutable de la bonne volonté ambiante : on venait même de loin pour eux, de la France, laissant sa famille et ses projets de côtés un temps pour contribuer à leur bien-être! Par contre, pas un mot sur le dévouement et le travail des éducateurs, pourtant présents.

Deux faits ressortent pour moi de cette expérience : une femme qui encadrait le groupe de jeunes, beaux et riches lycéens vint vers moi pour me demander si les éducateurs en place étaient biens, travaillaient bien, etc. Je répondais oui à toutes ces questions jusqu'à celle où, semblant douter de mes observations positives du travail des éducateurs, elle me demanda si les éducateurs n'étaient pas perturbés mentalement. Je reste encore abasourdie par cette question.

L'autre fait marquant, pour moi, fut le rapport négatif que les organisateurs firent de cette journée aux présidentes : les éducateurs s'étaient montré peu animés par la bonté ambiante, ils semblaient faire la tête, ils n'avaient pas remercié les jeunes et les organisateurs à la fin de la journée...Ces derniers allant même jusqu'à

prononcer la menace suprême de ne pas revenir l'année suivante si c'était pour recevoir aussi peu de reconnaissance.

Les présidentes firent part de ces conclusions aux employés qui furent alors obligés de justifier leur attitude, prétextant que leur timidité était la réelle cause de leur apparente froideur.

De cette infériorité vis à vis du savoir des présidentes et des "blancs-riches" en général, les employés de l'*educandario* en sont tous persuadés. Et c'est pourquoi ils ne parlent plus devant elles, se permettant de répondre aux questions en choisissant leurs mots avant de parler. Mirela que j'ai toujours repris pour qu'elle me parle moins fort, lui disant que je n'étais pas sourde, parlait subitement très bas lorsqu'elle se trouvait en face des présidentes. Monica, qui me regardait dans les yeux lorsque nous parlions, baissait le regard devant elles.

Claudio, si plein d'assurance et de bons conseils devenait un petit garçon à l'attitude reconnaissante envers ces deux femmes.

La seule personne que j'ai vu être égale à celle que nous connaissions sans la présence des présidentes fut Andressa : elle allait se mêler des conversations que les présidentes avaient avec certains employés, riait fort, employait parfois un langage peu châtié. Mais les autres, après le départ des présidentes, lui disaient qu'elle était folle de parler ainsi et qu'il fallait qu'elle surveille son langage.

Je remarquais donc l'existence de trois temps de parole : celui où les présidentes étaient présentes et où la liberté de parole ne revenait qu'à elles, celui qui avait cours alors que Claudio était présent où la liberté de parole ne revenait qu'à lui et celui qui avait cours sans la présence de Claudio et sans la présence des présidentes où la liberté de parole était étendue même si elle tournait beaucoup autour de Monica.

III.2 c) Un temps et un espace de parole existent pour les autres, marqués par la liberté du contenu du discours

Il est bien évident que les employés de l'*educandario* parlent entre eux. Rien n'empêche la discussion mais elle n'est pas favorisée.

Si les employés de l'institution parlent librement c'est que les représentants de la direction sont absents. Le contenu du discours exprime alors deux faits apparemment contradictoires : il alimente le clivage entre les deux groupes crèche-*educandario* mais en même temps, il peut se transformer en un discours solidaire lorsque les employés parlent de leur conditions communes de travail et de vie. Cette union ou unité dans le contenu du discours s'exprime alors contre les dirigeants mais il est plus porté à l'encontre de Claudio que des présidentes dont la supériorité

tacite et surtout l'affectivité qu'ils leur portent empêchent la formulation de critiques à leur égard.

1. Clivages, fofocas

En avançant sur mon terrain au cours de mon séjour, je me suis aperçue rapidement de certains clivages qui existaient au sein de l'institution. Pour cela, il me suffisait de regarder mais les paroles elles aussi énonçaient cette division au sein du groupe que représente le foyer : écouter confirmait ce que je voyais.

Je m'intéresserais plus ici au contenu des énoncés car nous verrons que "ce qui est dit" est intéressant lorsqu'il met en évidence la division qui existe au sein de l'*educandario*.

L'institution se divise, par la force des choses, en deux groupes : le premier se constitue des éducateurs de l'*educandario*, le deuxième des éducatrices de la crèche.

La séparation géographique, spatiale est la première cause de la création de ses deux groupes.

Le travail et les occupations de chacun des deux groupes les cloisonnent dans un espace. En effet, la division des enfants en deux ensembles distincts (ceux ayant plus de sept ans sont à l'*educandario*, ceux de moins de sept ans sont à la crèche) sépare donc aussi les éducateurs en deux groupes distincts.

Le travail des éducateurs de chacun des groupes lui aussi est différent : les enfants de l'*educandario* sont grands, plus indépendants mais plus nombreux tandis que les enfants de la crèche représentent un plus petit effectif mais nécessitent une attention maximale aux vues de leur très jeune âge.

De plus, l'espace de vie des éducateurs se situe sur leur lieu de travail : Monica et Iago par exemple dorment, mangent à l'*educandario* alors que Mirela et Dona Luiza prennent leurs repas et ont leur chambre à la crèche. Les courts moments que ces personnes peuvent accorder à elles-mêmes, lorsque les enfants font la sieste ou en début de soirée quand les enfants sont couchés, sont aussi très souvent séparés.

Ainsi, il arrive que les éducateurs de l'*educandario* et de la crèche ne se voient pour la première fois de la journée qu'en soirée alors qu'ils travaillent à quelques mètres seulement. Souvent, ils ne feront que se croiser.

La réunion du personnel des deux ensembles n'est alors possible que dans la prise d'initiative commune d'aller à la rencontre de l'autre.

Cette division géographique et les différentes occupations professionnelles des éducateurs ne sont pas les seules raisons de la division en deux groupes

distincts que j'ai observée. Une séparation s'est aussi créée par et dans la parole et elle implique alors d'autres intervenants que les seuls éducateurs.

Dans ce premier groupe constitué des éducateurs de l'*educandario*, nous pouvons donc placer les différentes personnes qui s'y sentent rattachées. Aux côtés de Monica et de Claudio (notons l'absence totale de Iago) on trouve Alberto (dont nous avons vu que le rôle d'éducateur est plus une formalité qu'un réel emploi), le groupe d'adolescents (qui est très présent non pas dans la prise de parole mais dans l'écoute de cette parole) et Andressa.

Dans le deuxième groupe, où se trouvent donc Mirela et Dona Luiza, se rattachent Diana ainsi que le reste des enfants de Dona Luiza (qui viennent souvent visiter leur mère et participent alors au discours), Dona Clara, une des lavandières et Seu Julio le boulanger.

Chacun des groupes est solidaire et entretient la parole contre l'autre groupe. Car il s'agit bien ici d'une séparation conflictuelle, dont le contenu du discours est le révélateur et la cause.

Différentes situations de parole s'organisent également à la crèche. Ainsi Mirela et Dona Luiza sont les premières interlocutrices de l'endroit. Les repas, les pauses, les soirées, chaque moment de la journée est ponctué de leurs discussions.

Ses échanges ne concernent généralement qu'elles deux mais j'y étais totalement conviée et participante lorsque j'étais présente à la crèche. La cuisine est très souvent la pièce où se tiennent ses discussions mais il arrive très souvent aussi que, lorsque Dona Luiza travaille sur sa machine à coudre pendant que les petits font la sieste, Mirela lui tienne compagnie et que démarrent alors de longues discussions.

Le contenu de ses conversations relève de l'intimité de chacune. Mirela se confie beaucoup à Dona Luiza qui sait lui parler et la conseiller.

Leurs discussions ne seront interrompues que par l'arrivée inattendue de quelqu'un. Andressa qui travaille à la crèche et d'autant plus dans la cuisine pour y faire la vaisselle sera la cause d'un changement de sujet ou de l'arrêt de la discussion.

Mirela et Dona Luiza incluent dans leurs conversations certaines personnes faisant partie de leur entourage familial ou amical. Ainsi Diana ne sera pas un obstacle pour parler de tel ou tel sujet relevant de l'intimité ou de sujets mettant en jeu la confiance de l'émetteur pour l'auditeur.

Les enfants de Dona Luiza sont eux aussi conviés à rester dans la cuisine pour discuter avec elles. Le sujet de la conversation s'il s'agit de quelque chose d'intime pour Mirela ne sera pas poursuivi mais le ton reste convivial et amical.

Claudio, Monica ou Alberto entrent très rarement à la crèche. S'ils le font, Dona Luiza préfère s'éclipser à moins que Claudio ne veuille lui parler de telle ou telle tâche qu'il voudrait qu'elle accomplisse. Les discussions qui peuvent avoir lieu dans la cuisine lorsque Monica et/ou Claudio sont là se font toujours en présence de Mirela, qui reste discrète, et d'Andressa. Cette dernière est souvent à l'origine de la venue de ces éducateurs : par exemple, il n'y a plus de café à l'*educandario* et elle les invite à venir le prendre à la crèche.

Ces conversations se font sous le même mode qu'à l'*educandario* : Claudio finit par être le seul locuteur. En son absence, Monica invite Mirela à parler mais c'est elle qui dirige la conversation, le sujet et la durée de l'entrevue.

Deux autres personnes entrent à la crèche et y restent un instant pour discuter. Il s'agit de Dona Clara, la lavandière qui vient prendre le linge sale et ramène le linge propre des enfants. Elle a le même âge que Dona Lucia et souvent, elles prennent un instant pour discuter.

L'autre intervention vient de Seu Julio, le boulanger, qui profite d'amener du pain frais pour boire un café et discuter.

Ces deux interlocuteurs ont vraiment choisi leur "camp" (à l'égal d'Andressa pour l'*educandario*) : jamais je ne les ai vu discuter à l'*educandario* et avec les éducateurs qui y travaillent comme ils le font à la crèche.

J'ai déjà évoqué, au sujet de l'*educandario*, que certaines discussions qui s'y passent sont orientées dans l'expression du clivage qui existe avec la crèche.

J'ai souvent entendu Claudio exprimer son manque de confiance et son désintérêt pour les personnes travaillant à la crèche mais en réalité, je ne sais pas vraiment qui, où, quand et comment a pu commencer cette division entretenue par et dans la parole.

Le fait est que le contenu de ces discussions contribue à créer et à alimenter le clivage qui existe entre les deux groupes d'éducateurs.

En effet, les *fofocas*, les ragots sont un des sujets favoris ou du moins un des sujets les plus fréquents lors des différentes discussions. Ces histoires provoquaient chez moi une grande perplexité : les éducateurs me racontaient telle chose sur leur vie, mais d'autres personnes infirmaient ce discours ou l'alimentaient de fautes professionnelles ou d'histoires sordides. J'étais alors en présence de deux discours : le premier était donné par une première personne me donnant l'information A sur son travail, sa vie ou autre, le deuxième était donné par une deuxième personne qui corrigeait l'information A et parfois même la transformait en information B.

Les détails B qui s'ajoutaient au premier discours A pouvaient passer pour des anecdotes ou des événements que la première personne n'avait pas voulu

évoquer et que la deuxième personne me livraient par non-respect de cette vie privée. Certaines déformations allaient même à l'encontre de ce que la première personne m'avait dit, la deuxième personne me livrait alors ce qu'elle prétendait être la "bonne" version.

Ces rumeurs, que tous connaissaient (alors qu'on me faisait comprendre qu'il ne fallait rien répéter à personne) contribuent à instaurer et à renforcer la séparation entre l'*educandario* et la crèche.

Me trouvant face à de multiples versions d'une même histoire, j'avoue être restée perplexe bien des fois. J'essayais de n'écouter que d'une oreille, sans chercher à alimenter la discussion. Mais "sur le terrain, (...) l'ethnographe, (est) lui même engagé dans un procès de parole" et on voulait par ces discussions que je devienne "un parlant parmi d'autres" (Favret-Saada, 1977, p 33).

Plus loin dans son ouvrage, Jeanne Favret-Saada nous dit : "pour (l'ethnographie) que j'ai pratiquée, le problème est , à chaque fois, d'évaluer correctement les limites de ma position de parole. Mais d'avoir occupé, à un moment ou un autre, le sachant ou non, le voulant ou non, toutes les places de ce discours me permet au moins de prendre vue sur l'ensemble de l'énonçable" (Favret-Saada, 1977, p 49) et il est vrai qu'au fil du temps ma neutralité s'est affaiblie. En effet, dans les derniers moments de mon séjour, je m'aperçus que j'étais (ou que je serais) moi aussi la cible de *fofocas*, que j'entrerais à un moment ou à un autre dans ce monde parallèle.

Nous discutons de mon départ dans le hall d'entrée de l'*educandario*. J'étais en compagnie de Monica, de Claudio, d'Alberto et d'Andressa. Claudio parlait et retraçait l'historique des étrangers venus travailler à l'*educandario*. Personne n'est exempt des *fofocas* et chacun en prenait pour son grade (lui buvait beaucoup, elle ne pensait qu'à draguer, telle autre ne se lavait jamais, etc.).

Certaines des personnes présentes renchérisaient les dires de Claudio, d'autres restaient muets. Puis vint le tour d'une étrangère que Claudio affectionnait particulièrement et là, les éloges ne tarissaient plus.

A la fin de la présentation des différents bénévoles, Claudio termina en me comparant à cette merveilleuse étrangère, disant que moi aussi je resterais comme une des bénévoles les plus intègres et les plus remarquables. J'éclatais alors de rire et rétorquais que ces paroles bien gentilles allaient vite se transformer en un autre discours une fois que je serais partie (partie de la discussion et partie définitivement du foyer). Claudio resta bouche-bée, ne sachant que répondre, les autres se mirent à rire et m'approuvèrent, disant que j'avais tout compris.

Un autre événement me fit prendre place dans le discours lorsque je m'engageais contre le directeur dans un procès de parole : je dénonçais alors ces

agissements et les éducateurs en place, sans rien apprendre de ce que je leur disais, confirmaient ou alimentaient ma prise de position.

Quand j'entrepris de mettre à jour certains agissements du directeur (agissements observés mais aussi racontés) je me confrontais à la solitude : tous ceux qui (pourtant) appuyaient mon discours me mirent en garde et se révélèrent même ignorants si je les prenais à témoin.

Je découvrais alors la limite de certaines paroles : dire ceci ou cela sur un tel ou un tel était admis comme une norme. On pouvait le faire, tous le faisaient mais des histoires devaient rester dans le domaine du secret, du ragot, du non-vérifiable et du non-dénonçable. Cette garantie de silence assurait la possibilité d'être abusif dans son discours, "je peux dire ce que je veux puisque personne ne saura le fin mot de l'histoire".

Cet événement mettait en lumière le pouvoir de ces paroles : "si je dis ce que je sais, je nuis à la personne concernée et peut-être se défendra-t-elle en disant ce qu'elle sait sur moi". L'intégrité de l'institution ou plutôt de son personnel est ainsi assurée, la "bombe" ou la "cocotte minute", comme disait Monica, n'explose pas.

Ces discussions m'ont laissé croire longtemps à une désunion totale des employés d'un groupe à l'autre mais je me rendais plus compte, plus tard, que leurs discours n'étaient plus empreints d'animosité lorsque le sujet de ces discussions se portaient sur les conditions de vie et de travail de tous les occupants du foyer.

Et c'est précisément ces discours qui exprimaient implicitement la solidarité et l'union des employés dans leur conditions communes de vie. Si la liberté de parole n'est possible que sans la présence des représentants de la direction et même si cette liberté de parole s'exprime souvent par des discours belliqueux (les *fofocas*), c'est bien qu'une forme d'oppression leur est commune à tous lorsque les représentants de la direction sont présents.

2. Solidarité exprimée dans le discours quand celui-ci concerne les conditions de travail et de vie.

J'ai beaucoup contribué à axer les conversations sur le thème des conditions de vie que les employés de l'*educandario* tout entier subissaient. En effet, après avoir visité les maisons de différentes personnes du foyer (Mirela, Andressa ou Monica), je portais beaucoup d'intérêt aux revenus et aux moyens de ces personnes devenues au fil du temps mes amis.

Mais un événement fut aussi à l'origine de tout un discours qui recensait les difficultés de la vie et le manque de confort et de liberté que tous vivaient. En effet, à mon retour en février un sérieux problème financier paralysa l'institution :

les donations gouvernementales n'étaient pas arrivées, les factures, les frais de nourriture et les salaires n'allaient pas pouvoir être payés.

Comment cela était-il possible? J'eus droit à tout l'historique des précédents problèmes financiers de l'*educandario* ainsi qu'à l'évocation des problèmes que cela avait à chaque fois suscité dans les familles des employés. Je ressentais dans ces paroles un très léger fond de colère envers leurs dirigeants mêlé à énormément de fatalisme et de soumission à la situation.

Nous continuions à avoir de l'eau, de la nourriture mais petit à petit la situation se dégradait, les courses n'étaient plus faites. Nous nous reposions sur les stocks du garde manger de l'*educandario* mais certaines denrées commençaient à manquer.

Claudio était toujours là pour nous en apprendre davantage sur la suite des événements : nous attendions un camion rempli de victuailles qui devait arriver sous peu. Mais rien n'arrivait.

Le sucre, le sel, le café, nous avons fini par l'acheter nous mêmes après avoir décidé d'arrêter d'attendre le camion.

Le plus remarquable dans tout cela fut le déploiement de solidarité auquel je ne croyais plus tellement entre les différents employés. Si Monica achetait du sel, elle prenait aussi un kilo pour la crèche, si Dona Luiza faisait je ne sais quelle préparation culinaire, elle en faisait parvenir à Monica et Iago à l'*educandario*. La circulation d'informations entre les deux endroits (*educandario* et crèche) se montra plus fréquente et même, nous nous retrouvions à plusieurs pour parler de la situation, sur les bancs en fin de journée ou dans la cuisine de la crèche.

C'est dans ces cas de figure bien précis que j'entrevis un nouveau discours de la part des employés de l'institution. Il ne fallait pas trouver un sujet de conversation (ce que je trouvais comme étant l'objectif des *fofocas*), il était là et il concernait tout le monde.

Les éducateurs échangeaient leurs préoccupations vis à vis de l'approche du week-end de Pâques où la religion veut que l'on mange du poisson : sans salaire, comment acheter cette denrée chère? Comment respecter la tradition ? Mais la seule ébauche de solution leur semblait être de se résoudre à la fatalité de la situation.

Je me retrouvais face à une incompréhension : pourquoi ne pas lutter, pourquoi ne pas exiger son salaire ? Ces questions me paraissent tellement dérisoires maintenant...

Lorsque je m'apprêtais à parler aux présidentes de l'urgence de trouver une solution pour ces salaires, Monica me mit en garde mais je voulais exprimer mon

avis car humainement, je ne pouvais supporter l'immobilité de la situation dans laquelle était le personnel du foyer.

Les présidentes n'apprécièrent pas du tout mon intervention sur le sujet et Monica, après, me dit que désormais, les présidentes penseraient que les éducateurs me chargeaient de parler à leur place pour défendre leur cause.

Encore une fois, seule une certaine forme de parole pouvait être exprimée à haute voix. Dire tout haut ce que les autres pensaient tout bas ébranlait l'ordre des choses et je m'y heurtai pour la deuxième fois (malgré ce qui s'était passé au sujet de Claudio).

*"La révolution est une
patrie et une famille"*
(Jorge Amado)

Je voudrais dans ma conclusion revenir sur deux aspects de mon introduction. J'y évoquais les problèmes de pauvreté du Nordeste comme constitutifs de ma connaissance sur la région et de mon regard sur le terrain. Le paternalisme et le fatalisme que j'ai observé et auxquels j'ai fait référence dans ma troisième partie s'y réfèrent.

En rentrant en France, au cours de mes lectures, je tombais sur un ouvrage parlant du Brésil dont la conclusion était qu'on peut s'étonner de la relative discrétion des tensions sociales au Brésil aux vues des inégalités remarquables entre une majorité de pauvres et une minorité de riches. L'auteur expliquait alors ce "calme social" par trois faits majeurs de la culture brésilienne :

- "l'art de convivre, la maîtrise de soi sont considérés comme des comportements fondamentaux de la sociabilité" et peut-être qu'en effet, le comportement que je connote de fataliste chez les personnes avec qui j'étais relevait en fait plus de la dignité.

- "le messianisme, la croyance en un sauveur" empêcherait aussi de s'en remettre à soi pour résoudre ses problèmes.

- "la lénité apportée par quelques dérivatifs ou les perceptions optimistes de la réalité à travers le football, le carnaval et le jeu" apporterait les joies et les satisfactions absentes de la vie quotidienne.³⁰

Je ne sais pas quoi penser des propositions de cet auteur , mais je me rappelle d'une discussion que j'eus à Porto Alegre avec une militante syndicaliste de gauche qui me disait que le Brésil est un pays où les habitants ont appris à tout accepter, le métissage en étant la meilleure preuve. Selon elle, son pays ne sait pas lutter car il n'a pas de passé inscrit dans le refus du cours des choses.

Rappelons nous de la proposition de Josué de Castro que j'évoque dans mon introduction lorsqu'il dit que "plus de quatre siècles d'un régime agraire de type féodal implanté par les colons portugais sous la forme du latifundium esclavagiste producteur de sucre, et la résistance invincible de ce régime devant toute exigence ou même toute revendication des paysans cherchant à améliorer un peu leurs tragiques conditions de vie, ont fini par donner à ces gens le sentiment de l'inutilité de tous les efforts tendant à les tirer du borbier de la misère" (de Castro, 1965, p 25).

Lorsque j'évoquais le droit des travailleurs ou le syndicalisme avec personnel de l'*educandario* quand intervint ce problème des salaires en mars, je me heurtai à leur certitude, à leur sentiment qu'il était inutile de lutter.

Je ne dis pas que le combat contre l'opresseur ne fait pas partie du schéma de pensée au Brésil, les mouvements des sans terres sont par exemple là pour nous prouver que beaucoup se révoltent. Mon rôle ici n'est pas non plus de juger et encore moins de changer les choses (ne pourrait-on pas considérer toute politique (...) de changements des mentalités (...) comme un véritable génocide culturel ? se demande Bastide³¹) mais d'essayer de comprendre et sûrement encore plus de décrire ce que j'ai observé.

Sur la fin de mon séjour, une nouvelle expliqua le retard des salaires : un changement dans le fonctionnement de la distribution des donations gouvernementales avait eu lieu. Passant auparavant directement de Brasilia vers la fondation Eunice Weaver, elles transitaient désormais par la préfecture de Maranguape dont dépendait géographiquement l'institution. Ainsi, l'argent servant à acheter la nourriture, payer les factures et les salaires était-il en possession de la préfecture qui avait jugé trop importante la somme allouée à l'*educandario*. En plus de mettre près de deux mois à se dire en possession de l'argent des donations, la préfecture estimait vouloir baisser de 50 à 17 reais par enfant la donation mensuelle.

³⁰Notes prises dans l'ouvrage de R. Pebayle, *Le Brésil*, PUF, Paris, collection Que sais-je?, 1992.

³¹ R. Bastide, *Anthropologie appliquée*, Stock, Paris, 1998, p 22.

Pour aller encore plus loin dans sa nouvelle habilitation, la préfecture envisageait même de fermer l'institution ou de le restructurer afin qu'il n'accueille que des externes, enfants de Maranguape, comme une sorte de centre social où les parents viendraient chercher leur enfant le soir.

Ce qui voulait dire que tous les enfants venant de Fortaleza, de Maracanaú ou d'ailleurs que Maranguape allaient être mis dehors et qu'une grande partie du personnel allait être renvoyée.

L'annonce de cette nouvelle par les présidentes lors d'une réunion provoqua l'émoi de tout le personnel mais elles leur assurèrent qu'elles allaient tout faire pour empêcher cette restructuration.

Rien dans leur discours n'amenait les éducateurs à prendre en charge eux aussi cette lutte : des personnes envoyées par la préfecture allaient venir faire une enquête pour estimer la nécessité ou non de garder l'institution telle qu'elle est. Les éducateurs étaient juste chargés de donner les fiches d'inscription et les dossiers des enfants. Moi, par contre, je devais, si cette visite arrivait avant mon départ, bien faire comprendre à ces employés de la préfecture l'utilité de laisser l'*educandario* continuer de fonctionner comme il le faisait.

Aux dernières nouvelles, la préfecture a abandonné son idée de fermer l'*educandario* mais je sais que cette annonce a bouleversé, peut-être un temps seulement, les mentalités des éducateurs : nous discussions de ce qu'ils allaient faire s'ils perdaient leur travail. Monica disait qu'elle allait très vite postuler pour faire le même travail que sa soeur qui est employée pour nettoyer les tables des restaurant d'une galerie marchande. Iago retournerait peut-être à l'enseignement, mais Mirela par exemple restait complètement incapable de savoir ce qu'allait être son avenir si l'*educandario* fermait (et les autres ?).

Bastide évoque les problèmes brésiliens dans le dernier chapitre de son livre, *Brésil, terre des contrastes*. Un premier problème est celui de la condition économique des hommes intrinsèquement lié aux problèmes démographiques.

"Le fils du pauvre se verra condamné à la main d'oeuvre non qualifiée, au travail de force, il croupira toute sa vie dans les plus basses strates du prolétariat, sans avoir la possibilité de monter, d'apprendre un métier. De son côté, la femme se consacrant à faire des enfants ne peut grossir la catégorie des adultes productifs. Enfants! Espoir des lendemains radieux, du désert qui reverdit, de toute la terre enfin peuplée -mais aussi poids lourd de l'économie brésilienne, handicap de sa productivité. 856 non productifs sur 1000 habitants. La quantité empêchant la qualité" (Bastide, 1999, p 302).

"Le cercle vicieux de la misère" comme le dit de Castro continuera de tourner tant que la classe pauvre brésilienne ne sera pas reconnue comme capable de progrès dans l'amélioration de sa condition. L'instruction à laquelle ils ont droit est médiocre comme le prouve l'illétrisme de la plupart des employés de l'*educandario* et encore plus celui des enfants et la reconnaissance à laquelle ils ont droit est elle aussi médiocre voire inexistante.

Alain Touraine dit que "la tolérance n'est respectée qu'en l'absence d'une crise sociale grave, profitant surtout à ceux qui disposent des ressources les plus abondantes et les plus diverses"³² et plus loin : "comment ne pas voir que le monde est plus profondément divisé entre le Nord, où règnent l'instrumentalisation et le pouvoir, et le Sud qui s'enferme dans l'angoisse d'une identité perdue?" (Touraine, 1992, p 16). La division Nord-Sud est plus subtile que jamais dans un pays comme le Brésil : "l'identité perdue" de la classe pauvre brésilienne se révèle aussi vis à vis de la classe riche et dominante du pays.

Les problèmes sanitaires, alimentaires et raciaux du Brésil renforcent les inégalités Nord-Sud et riches-pauvres.

La classe pauvre "est le peuple. Elle est séparée de l'élite. Il n'y a pas entre l'une et l'autre toutes ces transitions, de richesses, de culture intellectuelle, toute cette diversité de statuts sociaux, qui jettent un pont entre les classes, de dégradés de couleurs, de nuances qui se fondent les unes entre les autres, pour passer d'une pôle à l'autre insensiblement". (...) "Le problème social du Brésil est (...) un problème du relèvement du niveau général de vie et de répartition des richesses" (Bastide, 1999, p317-318).

Le deuxième aspect de mon introduction sur lequel j'aimerais revenir concerne mon attitude sur le terrain.

Nous avons vu à quel point elle fut la conséquence directe de ma rencontre avec les éducateurs et leur environnement . Jeanne Favret-Saada nous dit qu'un "précepte de l'anthropologie britannique -le seul, peut-être, au nom de quoi (elle) puisse (se) dire ethnographe- veut que l'indigène ait toujours raison, qui entraîne l'enquêteur dans des directions imprévues. (Favret-Saada, 1977, p31).

Cette notion de dérive du terrain ajoutée au fait qu' "il n'existe pas à proprement parlé de "données ethnographiques", mais d'emblée, toujours et partout, la confrontation d'un ethnologue (particulier) et d'un groupe social et culturel (particulier), l'interaction entre un chercheur et ceux qu'il étudie" (Laplantine, 2000, p38), me poussent à qualifier mon travail d'ethnographique.

³² A. Touraine, *Critique de la modernité*, Fayard, Paris, 1992, p 13 et 14

Pourtant le doute et l'angoisse que je ressens vis à vis de l'intérêt ethnographique de mon travail (suite à la relecture de mon mémoire et à la vision de mon attitude de terrain) me gagnent d'autant plus lorsque je relis le *Manuel d'ethnographie* de Marcel Mauss.

Ai-je en effet surmonté les difficultés subjectives, le danger de l'observation superficielle ? Ai-je bien su choisir mes témoignages ? N'ai-je pas porté de jugement moral ? N'ai-je pas cru que je savais parce que j'avais vu ? Mes observations ont-elles été approfondies, complètes, exhaustives ?

Mauss disait que les travaux ethnographiques offrent trop souvent l'aspect d'une caricature et que l'observation doit avant tout respecter les proportions des différents phénomènes sociaux.

A défaut de n'avoir pas su éviter les pièges de cette dure remise en question qu'est l'ethnographie, j'espère au moins avoir réussi à prouver la volonté tenace d'y parvenir offrant alors l'intérêt d'un journal de route.

BIBLIOGRAPHIE

AMADO, Jorge,

- *Bahia de tous les Saints*, Gallimard, Folio, Paris, 1938
- *Capitaines des sables*, Gallimard, L'Imaginaire, Paris, 1952.
- *La découverte de l'Amérique par les Turcs*, LGF, Collection Poche, Paris, 1994
- *Les terres du bout du monde*, Gallimard, Folio, Paris, 1991.
- *Tereza Batista*, Stock, Paris, 1991.

BARLEY, Nigel, *Un anthropologue en déroute*, Petite Bibliothèque

Payot/voyageur, Paris, 1994.

BASTIDE, Roger,

- *Anthropologie appliquée*, Stock, Paris, 1998.
- *Brésil, Terre des contrastes*, L'Harmattan, Paris, 1999.
- *Le prochain et le lointain*, L'Harmattan, Paris, 2000.

BIZOT, François, *Le portail*, Editions de la Table Ronde, Folio, Paris, 2000.

BOUVIER, Nicolas,

L'usage du monde, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, Paris, 1992.

CASCUDO,

- **Luis da Câmara**, *Contos tradicionais do Brasil*, Ediouro, Coleção, Terra Brasilis, Rio de Janeiro, 2001.

CASTRO, Josué de, *Une zone explosive*, le Nordeste du Brésil, Seuil, Collection Esprit "Frontière ouverte", Paris, 1965.

CLASTRES, Pierre, *Chroniques des Indiens Guayaki*, Plon, Collection Terre Humaine/Poche, Paris, 1972.

- CONCEIÇÃO, Manuel da**, *Cette terre est à nous*, François Maspéro, Collection Actes et mémoires du peuple, Paris, 1981.
- DEVEREUX, Georges**, *De l'angoisse à la méthode*, Flammarion, Nouvelle Bibliothèque Scientifique, Paris, 1980.
- FAULKNER, William**, *Tandis que j'agonise*, Gallimard, Folio, Paris, 1934.
- FAVRET-SAADA Jeanne**, *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, Folio/Essais, Paris, 1977.
- FREYRE, Gilberto**, *Maitres et esclaves*, Gallimard, TEL, Paris, 1974.
- GABORIEAU, Marc**, *De l'expérience ethnologique*, in Cahiers Jussieu/2, Université Paris VII, *Le mal de voir*, 10/18, Paris, 1976.
- GUILLERMOPRIETO, Alma**, *Samba*, PLoN, Paris, 1992.
- LAPLANTINE, François**, *La description ethnographique*, Nathan Université, Collection 128, Paris, 2000.
- LEWIS, Oscar**, *Les enfants de Sanchez*, Gallimard, TEL, Paris, 1963.
- LLOSA, Mario Vargas**,
 - *La guerre de la fin du monde*, Gallimard, Folio, Paris, 1987.
 - *L'homme qui parle*, Gallimard, Folio, Paris, 1989.
- MALINOWSKI, Bronislaw**, *Les argonautes du Pacifique Occidental*, Gallimard, Paris, 1989.
- MAUSS, Marcel**, *Manuel d'ethnographie*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1971.
- MELO, Patricia**, *Enfer*, Actes Sud, Collection Lettres latino-américaines, Paris, 2001.
- MICHAUX, Henri**, *Un barbare en Asie*, Gallimard, L'Imaginaire, Paris, 1967.
- PEBAYLE, Raymond**, *Le Brésil*, PUF, Que sais-je ?, Paris, 1992.
- RUFIN, Jean-Christophe**, *Rouge Brésil*, Gallimard, Paris, 2001.
- TOURAINÉ, Alain**, *Critique de la modernité*, Fayard, Paris, 1992.
- WEBER, Silke**, *Modèle dominant et aspirations à l'éducation, Un exemple au Brésil*, Editions du CNRS, Paris, 1976.

Annexes

Annexe 1 : rapport de présentation de l'*educadario* Eunice Weaver par l'Association Jangadeiros

Annexe 2 : Lettre de Maria Cláudia

Annexe 3 : Statistiques relevées sur le site du internet du *Rede Internacional de Informações para a Saúde*.